UNE ENFANT DE TROP

Véronique WYCKE

Une enfant de trop

Vérone éditions

© Vérone éditions, 2021

Envois de manuscrits :
Vérone éditions – 75 boulevard Haussmann – 75008 Paris

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

Sans vous, ma trajectoire de vie aurait été autre. J'ai cherché et je vous ai trouvés à travers votre écoute, vos écrits, votre compétence, votre implication professionnelle et affective.

Je suis simplement là, vivante.

Merci à :

Paul, mon époux,

Docteur Vincent Basseguy, médecin psychiatre psychothérapeute systématicien (Mental Research Institute of Palo Alto) ;
Conseiller en communication et tactique du changement humain, conférencier ;
Président du CEERTIS (Centre d'Étude sur l'Évolution du Repérage et de la Transmission de l'Information et du Savoir) ;
Ancien membre du conseil de La Compagnie des Experts en Communication ;
Ancien membre du bureau de l'association APPRI Grossesse et tabac (Association Périnatalité Recherche Information).

Yves Mairesse, psychologue clinicien et gestalt-thérapeute du lien formé au centre d'intervention gestaltiste de Montréal ; spécialiste de l'attachement précoce, superviseur et formateur, cocréateur de l'institut de Gestalt-thérapie Champ-G.

Vincent de Gaulejac, professeur de sociologie à l'université Paris Diderot ; dirige le Laboratoire de changement social (1990-2013). Il devient professeur émérite en 2014. Son approche tente d'articuler les dimensions sociales et psychiques en se penchant sur la singularité des parcours et des expériences, utilisant pour cela l'approche des *histoires de vie*. Il tente, à partir de récits biographiques existants, d'élaborer un certain nombre de concepts pour comprendre les problématiques du sujet social contemporain. La névrose de classe, la lutte des places, l'identité négative, roman familial et trajectoire sociale constituent quelques-uns de ces apports.

Claude Coquelle, psychologue, dans une approche humaniste existentielle. Il organise des ateliers d'écriture autobiographique tout en jugeant indispensable de prendre en compte dans son travail la dimension sociale et politique de l'existence humaine.

Monique Maystadt Analyste Transactionnelle certifiée en Guidance et en Psychothérapie
Titulaire du Certificat Européen de Psychothérapie (CEP)
Formatrice-Superviseur : TSTA
Thérapeute du deuil – Thérapeute psychocorporelle
Kinésithérapeute

Isabelle Taquin, TSTA
Analyste Transactionnelle certifiée en Guidance et en Psychothérapie
Titulaire du Certificat Européen de Psychothérapie (CEP)
Formatrice-Superviseur : TSTA
Thérapeute psychocorporelle

Brigitte Vandamme, une amie

Anne Frappier, Expert du développement des Ressources Humaines et des Organisations.

Préface

C'est une grande joie de préfacer ce livre de Véronique Wycke. J'ai pu apprécier le chemin qu'elle a accompli pour surmonter les obstacles à écrire et analyser son histoire personnelle et familiale. Véronique Wycke est Analyste Transactionnelle Certifiée et c'est après un long travail d'exploration personnelle qu'elle cherche par l'écriture à reconstruire son parcours de vie et à saisir les raisons d'une dépression majeure qu'elle a traversée. Elle nous propose de comprendre les conduites bizarres, incohérentes et violentes de sa mère en resituant le contexte de leur vie familiale. Il y a toujours un risque d'impudeur à dévoiler ainsi son enfance et les maltraitances vécues au sein de son système familial. Comment raconter au plus près ce qui est ressenti ? Comment exposer des faits de vie douloureux sans devenir juge et sans se placer en simple victime ? Comment exposer l'histoire de sa famille sans se sentir coupable de trahison ? Nous savons combien nous pouvons être pris par des sentiments de culpabilité ou de honte dans ces dévoilements. La famille est d'abord éprouvée comme un corps dont nous faisons partie. Notre identité profonde est en jeu lorsque nous évoquons son intimité. *« Les conflits avec ma mère m'ont amenée à faire de ma vie une recherche de sens plutôt qu'une éternelle plainte suscitant l'ennui, la lassitude et le détachement »* nous confie l'auteure. C'est bien cette recherche de sens qui guide son écriture. Comprendre pour elle-même, mais aussi mettre en lumière des processus qui permettent de saisir la complexité des conduites et des parcours de vie individuels. Pour saisir ces processus, elle engage une démarche qui explore les

liens entre les émotions, les conflits familiaux, et l'histoire sociale. Le psychique, le social et le contexte historique ne peuvent être dissociés selon elle. Nous sommes alors conviés à une clinique de la complexité qui s'inspire de différentes approches théoriques pour décoder le non-sens apparent de certaines conduites pathologiques et potentiellement destructives dans sa famille. Dans cette approche, les conflits et les conduites pathogènes apparaissent comme révélateurs de tensions et de contradictions dans lesquelles les sujets sont pris et qu'ils ne parviennent pas à conscientiser ni à médiatiser. L'auteure explore plusieurs dimensions dans ces conflits : les enjeux de survie économique, les alliances ou mésalliances des familles et des couples, les deux guerres mondiales et leurs conséquences sur les familles, la sexualité et ses perturbations. En remontant son arbre généalogique, elle découvre comment la vie émotionnelle de ses ascendants est perturbée par les traumas vécus par les hommes à la guerre, puis leur retour avec des syndromes de stress post-traumatique non pris en compte par la société. La grande guerre a laissé des traces profondes dans la vie psychique des hommes et des femmes. Les traumas non soignés vont perdurer dans la vie familiale, peser sur les relations et sur les générations futures. Les relations hommes femmes sont transformées dans une situation où les femmes ont dû assumer une grande part de la survie des familles et où elles ont goûté à leur indépendance. Des enjeux de pouvoir se déroulent dans les couples, une lutte des places avec remise en question des rôles assignés jusqu'alors. Beaucoup de femmes sont traversées par un conflit entre s'émanciper et rester fidèles à leurs engagements vis-à-vis des hommes qui reviennent de la grande guerre. La mère de Véronique, Gisèle, naît dans ce contexte. Le lien à sa mère et à son père sont entachés de ces conflits, avec une mission particulière : prendre en charge ce père traumatisé qui l'emmène voir les morts sur Dunkerque lors du second conflit mondial. Nous accédons ainsi progressivement à une compréhension plus complexe de ce qui a pu peser sur les relations et sur la place particulière de Véronique dans

la saga familiale. La violence que subit sa mère lorsqu'elle se trouve enceinte pour la quatrième fois alors qu'elle se voyait enfin dégagée et plus libre pour s'affirmer socialement va peser lourdement sur l'accueil et la place de cette enfant/fille. Sans compter que la biologie et les dés de la conception s'en mêlent, et qu'au terme de la grossesse, deux bébés apparaissent : un garçon et une fille. Un impensable se produit ; cette mère, Gisèle, qui a elle-même souffert d'être l'enfant de trop va engager un lien particulier et ambivalent avec sa fille Véronique qui sera alors en situation de bouc émissaire des échecs de sa mère. Comment comprendre ces phénomènes de répétition ? *« En l'absence de recul et d'analyse, tu portes les tensions contradictoires et non résolues de tes parents »,* nous souligne l'auteure.

Dans un premier temps elle nous entraîne dans une recherche à propos de son arbre généalogique. Comment se sont construites les alliances et les couples ? Quels sont les milieux sociaux d'origine ? Au travers du jeu des places, des alliances, des traumas, des ascensions sociales, l'analyse généalogique met en évidence des phénomènes de reproduction sociale et psychique notamment dans les places au sein de la fratrie et les missions assignées aux derniers enfants/filles. Les effets traumatiques de la grande guerre sur les hommes et les couples sont analysés*; « comment dès lors supporter d'être assujettie à un mari traumatisé dont l'identité ne repose plus que sur un passé traumatique et non reconnu par l'État. Un mari qui, de héros, passe à l'état de victime affaiblie » ?*

La lignée des femmes est traversée par ce conflit entre honorer l'engagement, et aller vers une vie plus libre et réaliser le potentiel d'autonomie découvert à l'occasion de la guerre. L'enfant Gisèle, la mère de Véronique, sera assignée à prendre soin du père qui ne joue plus son rôle au retour du front de la grande guerre. Une dynamique inconsciente est évoquée et représentée dans le choix du prénom Gisèle, « *ci-gît en elle* » ! L'analyse croise un regard transgénérationnel où l'on voit se reproduire les jeux de place et les missions inconscientes, avec un regard sociologique où les enjeux de

survie et la lutte des places s'activent dans le contexte d'incertitude de deux guerres. La condition des femmes change et elles sont traversées par des contradictions entre l'émancipation et leur rôle de mère et d'épouse. Ces conflits, poussés à l'extrême, amènent à des pertes de frontière, à des conduites de rejet de certains enfants qui signifient un trop dans une vie où la femme cherche à se désaliéner de ce poids d'être mère. « L'enfant de trop » qu'est Véronique pour sa mère, vient faire éclater le psychisme déjà fragile de cette femme et cette enfant va devenir l'objet des frustrations et des projections d'une mère souvent dissociée. *« Elle sera longue, mon enfance, avec cette impression permanente de déranger. »*

Véronique Wycke nous décrit alors précisément comment son corps d'enfant devenait un exutoire avec des pratiques d'intrusion corporelle et de possession, en présence de sa grand-mère paternelle. Intrusée par sa mère dans son intimité anale et vaginale sans être protégée par une grand-mère passive. L'auteure ponctue ces récits par une recherche théorique, avec des références à des auteurs qui peuvent éclairer ce qui pourrait apparaître comme de la pure folie. Ces moments réflexifs permettent une respiration et un dégagement progressif de l'émotion brute. L'auteure formule une série d'hypothèses pour saisir ces rituels où l'absurde côtoie le sordide. Elle nous permet ainsi de saisir la dynamique complexe de son lien d'attachement insécure avec sa mère, et de comment elle a pu sombrer dans une profonde dépression dans un moment où il s'agissait de mettre des limites à cette mère avec une mise sous curatelle refusée par le juge. « *Ma vraie demande était là : me différencier d'elle par la loi, remettre de la limite et des interdits face à toute forme d'intrusion. Encore une fois, la fonction paternelle faisait défaut, renforçant les fissures de ma falaise. ».* C'est le chaos lorsqu'un enfant est laissé seul face à la désorganisation psychique d'une mère. L'enfant est pris dans ce chaos où les mots manquent pour se construire. Comment s'y retrouver alors ? En écoutant le corps : « *Je fais le choix de cette reconstruction en fonction de ma*

mémoire sensorielle, d'ordre olfactive et tactile car son hyperactivité et son manque d'hygiène m'indisposaient profondément. »

Peu à peu, se fait jour la notion d'inceste maternel, où la séparation des corps n'existe pas, où le corps de l'enfant devient l'objet érotique des fantasmes et de l'inconscient maternel. L'enfant devient l'objet qui permet à la mère de se débarrasser des angoisses et affects intolérables.

« Par ces gestes, elle faisait des trous dans ma chair, comme des milliers de fractures à l'intérieur de mon corps, d'une seule couleur, celle qui ne se nettoie pas… l'amour entre Gisèle et moi-même s'empreinte d'un enjeu érotico-sexuel venant envahir tout le processus d'attachement ».

Écrire son histoire, relier ses émotions et les mots, explorer l'inconscient sous-jacent aux violences incompréhensibles, sortir de la honte et de l'enfermement en rendant intelligible ce qui apparaît incohérent, voici le sujet de ce livre qui nous plonge dans l'intimité d'une vie et qui nous permet de s'approcher de la singularité des trajectoires et de leur inscription dans la vie collective. Des moments d'expression poétiques viennent ponctuer le récit et l'analyse de cette histoire. Ces textes nous plongent dans l'imaginaire, ils permettent de nous arracher à la réalité brute des traumas insoutenables. Ils nous font toucher ce possible d'aller au-delà de ce qui semble nous aliéner. Comme nous le souligne l'auteure, *« Au fond, le réel et le symbolique ne peuvent jamais être séparés. Ils s'influencent mutuellement ».* Ce livre est une invitation pour chacun à se resituer dans une histoire familiale et à prendre conscience du croisement des enjeux psychiques et sociétaux dans l'émergence des troubles psychiques individuels.

Yves Mairesse, Psychologue clinicien

Superviseur agréé par l'école parisienne de Gestalt et Centre gestaltiste de Montréal

Psychothérapeute, cocréateur de CHAMP-G, institut de formation à la Gestalt-thérapie du lien

Introduction

Ce livre n'est pas la vérité.

Il est ma vérité, celle de mon vécu et celle de mon histoire. Je décide de m'approcher de cet insaisissable avec les filtres de mon éprouvé et les outils issus de la psychologie, de la psycho généalogie, de la psychosociologie clinique.

Peut-être ce récit s'est-il laissé déformer par des prismes de douleur, de regrets ou de déni, laissant penser au lecteur que tout cela n'est que fiction ou illusion. Peu importe ! Écrire, aujourd'hui, s'impose à moi comme une évidence. Il me faut suivre mon intuition, retranscrire cette histoire, y remettre de l'ordre pour y inscrire du sens.

A fortiori, ce récit ne se prétend pas historique ni chronologique. J'ai plutôt cherché à rassembler des morceaux du puzzle d'une saga familiale traversant deux guerres mondiales, pour tenter de colorer cela par davantage d'empathie, plutôt que de juger cette histoire comme un archétype intemporel de déchirures filiales, fraternelles, conjugales et sociales.

J'écris, donc je suis ! L'écriture est comme une affirmation de ma vie. J'écris parce que ma famille a laissé en moi une trace indélébile et que le reflet de celle-ci en est l'écriture. J'écris pour m'écrier. J'écris pour exprimer cette mémoire émotionnelle, afin qu'elle ne

s'engramme pas. En restant silencieuse, par honte ou par peur de ne pas être comprise, je crains que ce secret influe sur l'existence de mes enfants et petits-enfants pour induire au quotidien des comportements inconscients, répétitifs, qui ne leur appartiennent pas. Le but de la psychogénéalogie est de n'avoir plus à agir l'histoire transgénérationnelle qui se joue en nous. En effet, ce temps transgénérationnel est un temps passé qui empiète sur le présent et le futur. Il influence l'héritage, comme une caisse de résonance qui se concentre dans nos corps du présent. Il s'encode dans nos cellules comme si l'arbre généalogique était « enchairé ». L'enjeu du travail transgénérationnel est de permettre une stimulation à la différenciation du corps psychique ancestral. La psychogénéalogie, c'est remettre de l'ordre dans son histoire, c'est mettre de la lumière dans l'inconnu de trous historiques et les boucher pour éviter que d'autres membres du système familial soient mis sur la table du sacrifice. La psychogénéalogie, c'est nommer la souffrance des générations précédentes, la valider et identifier les besoins non satisfaits. Elle amène à sortir d'une mémoire traumatique pour une mémoire qui construit.

Elle me pousse donc à me retourner sur le terrain accidenté que tout humain a dû emprunter pour survivre. Je vis ce besoin de revenir sans relâche sur le lieu de l'accident qui a fait de moi encore cet être par moment inconsolable. À force de regarder vers le passé comme la femme de Loth, je pourrais aussi me statufier ! Comme Edith, je me retourne pour comprendre le mal de Sodome et Gomorrhe. Mais cela n'est pas sans écueil : je prends le risque de me frotter à l'impensable comme l'inceste. Je choisis d'explorer ce figement et de redonner la place au sel, cet ingrédient qui selon la tradition biblique chasse l'amertume et redonne le goût à toute nourriture. Pour les filles de Loth, cela ne fut pas le cas puisque leur fuite qui devait les sauver de la décadence se termina néanmoins par la tragédie d'un inceste paternel.

À l'aube de mes 60 ans, mon sommeil continue à s'agiter dans les cauchemars de ma naissance. Je rêve d'un bébé laissé là, dans un landau au bord d'une plage. Je sens ma peau tatouée par l'empreinte de l'oubli et de la moquerie, je sens sur moi ce regard originel affûté du sarcasme, ce regard qui déshabille et avec lequel il est difficile de s'aimer.

Êtres humains, nous sommes tous le fruit d'une histoire. Et lorsque, néanmoins, nous prenons le risque de construire une descendance, alors nous réalisons combien nous pouvons être prisonniers de ce passé dont nous avons à nous libérer, dans l'espoir d'en décharger les générations suivantes.

Cette espérance passe aussi par le regard de la sociologie clinique qui, par son intérêt à contextualiser les éléments dramaturges dans leur contexte historique et social, développe l'altérité et par voie de conséquence l'empathie, véritable bouclier à l'impulsivité, à la revanche et à la vengeance ou à son retournement dans son contraire par les idées suicidaires.

La vie, la maladie, les expériences professionnelles qui se fracassent sur nos impasses, les querelles parentales ou fraternelles, l'arrivée de nos enfants, chacun de ces événements nous acule à nous questionner profondément. J'en ai fait une sorte de devoir, d'abord pour reconquérir l'amplitude d'une liberté entravée par les phobies ou les addictions.

Je me trouvais au croisement de plusieurs voies, celles m'amenant à me construire ou à me détruire, à résilier ou à m'enfoncer. Les conflits avec ma mère m'ont amenée à faire de ma vie une recherche de sens plutôt qu'une éternelle plainte suscitant l'ennui, la lassitude et le détachement. Mon écriture, mes vers, mes mots sont une nouvelle peau, une nouvelle enveloppe aux contenances multiples.

L'histoire de ma vie est aussi marquée par une exigence impérieuse de relation et le refus de tout faux-semblant ; comme si la relation à l'autre ne m'intéressait qu'à partir d'un certain degré d'intimité. J'aime échanger et entrer directement dans le vif du sujet. Ma mère m'a acculée à convoquer l'intime et l'impudence, l'émotionnel et l'essentiel. De ces convocations successives, j'ai construit une compétence : l'écoute de soi et de l'autre.

De là s'est échafaudé mon métier de psychothérapeute. Là, j'y ai recouvré ma place, une place validée par des professionnels de l'écoute.

Aux victimes de l'inceste maternel

et à leurs soignants

« Il y avait eu cette toute première fois, à Lille, où une jeune femme frêle et visiblement épuisée par plusieurs hospitalisations m'avait expliqué que le roman lui avait donné cet espoir fou, insensé, que malgré sa maladie, malgré ce qui était advenu et ne se réparerait pas, malgré ce qu'elle leur avait infligé, ses enfants, peut-être pourraient l'aimer… Et puis une autre fois, à Paris, un dimanche matin, un homme abîmé m'avait parlé du trouble mental, du regard des autres sur lui, sur eux, ceux qui faisaient si peur qu'ils étaient tous rangés dans le même sac, bipolaires, schizophrènes, dépressifs, étiquetés comme des poulets sous cellophane selon les tendances du moment et les couvertures des magazines, et Lucile, mon héroïne intouchable qui les réhabilitait tous. »

Delphine de Vigan
D'après une histoire vraie
« Rien ne s'oppose à la nuit »

Sommaire

I. Une histoire de famille : l'héritage du passé 21

II. Comme un chien dans un jeu de quilles 129

III. Le contre-pouvoir du sexe 193

Retrouvailles 257

Quelle réconciliation ? 267

Chemin de reconstruction 275

Bibliographie 291

I

Une histoire de famille : l'héritage du passé

Le fantôme

J'habitais dans une petite ville balnéaire, Malo les Bains, non loin du kiosque à musique du centre-ville où se jouaient les derniers morceaux de bravoure de la fanfare municipale. Les majorettes, avec leur tenue militaire féminine, leur corps svelte et menu rayonnant de toute leur jeunesse, leurs mouvements coordonnés dans un ballet bien réglé, rappelaient la rigueur, l'ordre et l'autorité du passé. Sans doute inconsciemment, les majorettes véhiculaient ces valeurs qui s'accordaient si bien avec l'amour de la patrie, du travail et de la famille, credo agissant comme une idéologie qui, selon ses concepteurs devait étayer la société des siècles à venir.

La fanfare était de toutes les cérémonies militaires, amplifiant leur dramaturgie par les tonalités ténébreuses de ses cuivres. Elle rendait plus sombre et vivant le mémorial de ce passé dont personne ne voulait plus se souvenir. Quand ma mère m'emmenait au patronage pour parfaire mon éducation morale et civique, nous passions devant le monument aux morts, manifestation tangible du dilemme cornélien consistant à tuer l'ennemi ou mourir pour la Patrie. Elle avait cet air consterné que je lui connaissais lorsque nous passions devant ce mémorial. Elle accélérait le pas tout en s'y arrêtant : « Les pauvres, ils sont morts pour nous ! ». Elle me poussait à assister aux cérémonies du 11 novembre alors qu'elle ne m'y accompagnait pas, bien qu'y accordant beaucoup de sens et de valeur. Il y avait du

non-sens dans sa démarche, comme si elle ne trouvait pas d'appui réel pour continuer sa trajectoire.

Dans cette mystérieuse contradiction, je ne savais pas encore qu'elle me parlait de son père.

Mon grand-père, Maurice, était là comme un fantôme.

LE FANTÔME

J'illustre au travers de cette scène le concept du fantôme, élaboré par Nicolas Abraham et Maria Torok. Ces auteurs démontrent que la figure de l'inconscient se transmet par des actes dont le sens échappe au sujet.

Le fantôme transgénérationnel est une structure psychique émotionnelle résultant d'un traumatisme, bien souvent autour de la sexualité et de la mort. Celui-ci n'ayant pas été élaboré, il se transmet de génération comme une « grenade dégoupillée ». Le souvenir conscient du trauma ancestral s'étant perdu, la victime ne peut plus témoigner de la violence émotionnelle qu'elle a subie. Cela vient créer un vide psychique tandis que des charges émotionnelles sont présentes, et vient parasiter la génération suivante. Celles-ci sont alors portées inconsciemment par un descendant comme si celui-ci était hanté par quelque chose appartenant aux générations qui l'avaient précédé.

L'arbre généalogique avec ses noms, ses prénoms, dates de naissance, de mariage et de mort sont les traces de ces tremblements de terre capables de provoquer dans les générations suivantes des troubles de personnalités incompréhensibles.

Les fantômes de l'inconscient
Maria Torok et Serge Tisseron
Revue Le coq-héron*, 2006/3 – N° 186- Pages 27-33*

C’est bien plus tard que je compris que le pas discordant de ma mère devant le monument aux morts marquait l’impasse au fond de laquelle elle était restée bloquée. D’un côté, un élan vital la poussait à l’oubli. D’un autre côté, elle voulait honorer à travers moi l’incontournable horreur traversée pour notre survie à tous.

Je me souviens de ce monument couvert de fleurs desséchées ou plastifiées, avec ses drapeaux élimés aux couleurs ternes.

Comme souvent, les noms des rues agissent comme autant de répliques du mémorial : j’habitais non loin de la rue des Poilus et de la rue du Maréchal Joffre, ce Joseph Joffre tristement célèbre pour sa stratégie militaire dite de « l’offensive à outrance », provoquant sous ses ordres de lourdes pertes de soldats. Joffre était le fils d’un tonnelier de Rivesaltes glorifiant le général Pinard en produisant un savoureux breuvage de nature à soutenir le moral des Poilus !

Récemment encore, je n’avais pas conscience de l’environnement prestigieux de ces noms historiques qui accompagnaient mes pas dans la ville. Peu m’importait d’ailleurs ! Mais je sais désormais qu’ils font partie de mon histoire. Aujourd’hui, je les entends, je les ressens et je les cherche.

Mais que vient faire ce monument aux morts posé face à la mer, élément du paysage et décor du passé, troublant à peine plagistes

et promeneurs tout à leurs balnéaires occupations ? Été comme hiver, qu’il vente ou qu’il pleuve, les Malouins du XXIe siècle le côtoient sans y prêter l’attention méritée, comme s’il ne fallait pas réveiller la mémoire engourdie par les ans, comme si s’aventurer à sa contemplation risquait de réveiller quelques fantômes.

Ma mère s’appelait Gisèle : « Ici gît en elle ».

LE PRÉNOM EST-IL LE FRUIT DU HASARD ?

Selon l'étude du Dr Salomon Sélam, auteur du livre « Le syndrome du Gisant » ce médecin démontre que le prénom devient le dépositaire d'une mémoire transgénérationnelle inconsciente. En d'autres termes, le prénom peut être une relecture involontaire et réactualisée de ces mêmes souvenirs ou ressentis.

L'étude démontre ensuite que certains prénoms sont déjà porteurs d'un message subliminal (subconscient) orientant le sujet vers un état de Gisant, rejoignant le concept de « fantôme » déjà évoqué dans ce livre.

Cet auteur s'arrête particulièrement sur le prénom de « Gisèle », prénom très évocateur du syndrome du Gisant. Sa prononciation[1] *« gît en elle » est phonétiquement très évocatrice. De plus, son anagramme est « église ». Ce prénom pourrait être « la mémoire d'un drame familial à type de décès injustifié/injustifiable qui a généré l'existence d'un fantôme transgénérationnel venu envahir l'économie psychologique de cet enfant. ».*

Pour cela, l'étude des dates de naissance, de conception, de décès, de mariage, ainsi que celles des descendants, vient corroborer l'hypothèse du syndrome du gisant, qui appelle de ce fait à une réparation transgénérationnelle à la suite d'un drame familial où la mort est inadmissible. Les répercussions généalogiques sur plusieurs générations peuvent aboutir à des conséquences d'ordre :

1 Le syndrome du Gisant.

– *médicales ou somatiques : maladies génétiques, maladies auto-immunes, maladies entraînant des paralysies ou des immobilisations, des maladies addictives, des maladies provoquant des oppressions respiratoires, des parasitoses intestinales, des ballonnements, le bruxisme (grincement de dents).*

– *sociologiques : choix du métier, mêmes centres d'intérêt que certains aïeux, sensibilité à garder des objets des anciens ou à être dépositaire de l'histoire du « clan familial ». Le gisant peut être passionné de montagne. Le dénominateur commun étant l'altitude, le ciel peut être considéré comme un lieu où reposent les défunts.*

– *psychosomatiques : hypersensibilité à la lumière, au bruit, à la musique ou au froid.*

– *psychopathologiques : certains états dépressifs, les mélancolies, les bouffées délirantes, et les structures psychotiques, les autismes, les schizophrénies, les retards psychomoteurs, les hyperactifs, les hauts potentiels, les asthénies ou psychasthénies.*

Un subtil enfant de remplacement
Dr Salomon Sellam
Éditions Bérangel
(Pages 91 à 103 et 113)

Ce pas discordant de Gisèle devant le monument aux morts m'amène à poser une première hypothèse : étais-je missionnée aux cérémonies du 11 novembre à porter implicitement le drapeau de mon grand-père Maurice ? Paradoxalement, il avait refusé pour son enterrement les honneurs des anciens combattants et le moindre petit fanion.

Quel était le contenu symbolique de ce drapeau ?

Des étendards ou pas d'étendards ? Honneur ou déshonneur ? Mémoire ou oubli ? Conquête ou défaite ? Fierté ou honte ?

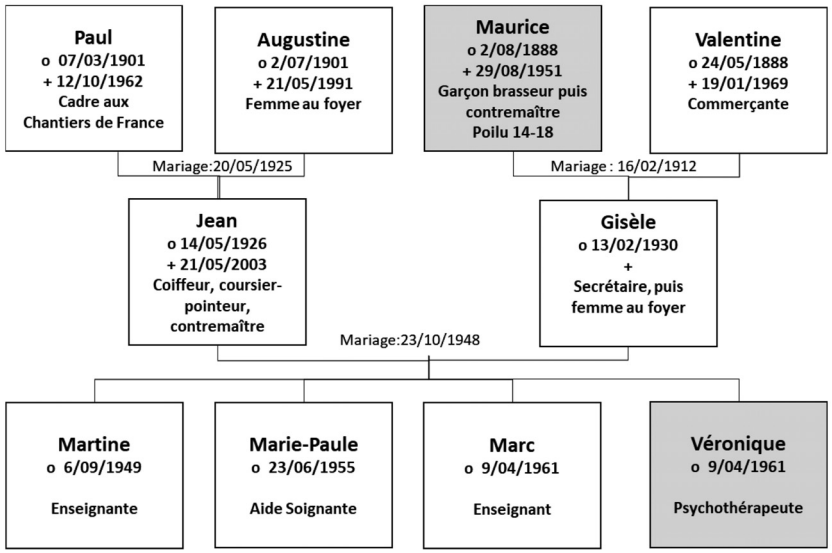
Ce paradoxe révèle-t-il un sombre mystère sur les traumatismes subis de mon aïeul ? Et ceux-ci, insuffisamment mentalisés, auraient-ils creusé un vide psychique dans le système familial ? Comment a circulé et circule encore cette charge émotionnelle non élaborée dans le groupe des proches ? Comment ce mécanisme a-t-il impact*é* la construction psychique de ma mère ? Au retour du Poilu, elle grandit auprès d'un père alcoolique, conditionnant un lien d'attachement très insécure. Le rapport au réel de Gisèle s'est-il alors atrophié ? Sa construction psychoaffective se serait-elle organisée sous un mode psychotique ?

Je n'ai pas connu mon grand-père maternel. Quant à sa femme Valentine, ma mémoire laisse échapper quelques flashs, des odeurs

et des brouhahas de conversation de repas familiaux que j'écoutais à peine. Les voix étaient agitées quand elles évoquaient mes grands-parents et je me mettais bien souvent à jouer sous la table, autant pour me protéger du volume sonore que pour capter quelques informations. J'écoutais sans en avoir l'air tout comme je faisais potiche au cénotaphe.

Et puis, je ne sais pourquoi, une cinquantaine d'années plus tard, un soir après une randonnée en montagne où j'avais traversé un cimetière de résistants et salué leur mémorial, j'écrivis sur mes grands-parents, comme ça, d'un premier jet et le silence de mes aïeux se rompit. Ce fut une belle soirée où l'inspiration me vint au clair de lune. Les mots défilaient comme des bataillons sur les Champs-Élysées un 14 juillet. Mais à partir de cette première esquisse, de nouvelles questions surgissaient et je redevenais cette enfant au mille « pourquoi ». Ce qui était clair dans ma tête ne l'était pas sur le papier. Ma curiosité s'enflammait comme si je cherchais à affûter une arme blanche émoussée. Je voulais chercher la pierre pour mieux l'aiguiser.

Mes sœurs aînées, plus âgées que moi de douze et six années, allaient peut-être pouvoir répondre à mes questions et rendre ainsi cette pierre moins poreuse.



J'interrogeais Martine qui avait poursuivi avec son mari le travail de recherche généalogique amorcé par mon père. Celui-ci avait écrit aux mairies pour obtenir des certificats de décès, des actes de naissance. Il s'était rendu sur place, pièce d'identité à l'appui, pour remonter son temps, labeur fastidieux qu'avait prolongé mon beau-frère. Je lui demandai le document mais, malgré plusieurs relances, je ne reçus pas de réponse. C'est leur fille qui me fit parvenir les photocopies de l'arbre généalogique.

Après la résistance alpine, mon chemin croisait la résistance familiale.

Je retrouvais le même processus chez ma sœur cadette, Marie Paule, quand je lui envoyai un questionnaire sur mes aïeux. Elle me répondit qu'elle ne souhaitait pas y réfléchir car *« elle ne voulait plus souffrir ! »*.

Décidément, ma curiosité vers le passé suscitait silence et distance. Cette rétention d'informations cachait-elle un secret ?

Je voulais m'approprier l'histoire familiale mais son contenu semblait confus et insaisissable, comme une eau se troublant à nouveau après l'avoir éclairci un temps par mes premières écritures. Les informations recueillies étaient trop vagues, inconsistantes, avec des analyses superficielles, des constructions de fausses réalités, imprégnées d'interprétations manichéennes auxquelles j'adhérais par ailleurs. J'avais l'impression d'évoluer dans du vide, sans contacts réels avec ma famille du passé.

Au fil de mes promenades sur le littoral berceau de mon enfance, je mûrissais effectivement l'hypothèse d'un secret familial. Je regardais de moins en moins les animations joyeuses de la cité balnéaire de ma naissance. C'était comme si cette ville tentait de se faire pardonner sa météo capricieuse et faire oublier des statues surgissant çà et là, discrètes, illustrant ces listes sans fin de prénoms sur des mémoriaux que beaucoup d'entre nous voulaient tout autant oublier. Les Jean, les Augustin et leurs épouses, les Mathilde et les Marie… Tant de prénoms anciens paradoxalement redevenus parfois des best-sellers dans le palmarès des prénoms d'aujourd'hui.

Lentement, je pris la mesure du massacre des deux guerres.

Aujourd'hui encore, Dunkerque surgit comme une cité cimetière témoin de la folie meurtrière des deux derniers conflits mondiaux. Je regardais différemment le nez des épaves de l'opération Dynamo, les blockhaus décorés par les tags des derniers skinheads et s'enfonçant de plus en plus dans les sables de la Mer du Nord. Plus loin, dans l'intérieur des terres, la campagne était criblée de trous d'obus, de Dunkerque à Verdun, et bien plus loin encore. En quatre années, la première guerre mondiale avait transformé la mémoire

transgénérationnelle en un énorme « trou de gruyère » : quand il revenait, si par miracle il revenait, le Poilu ne parlait pas.

Maurice, était de ceux-là.

Était-ce lui, le dépositaire du secret ou bien sa femme Valentine ?

Peut-être allais-je découvrir au cours de ma recherche quelque chose de terrifiant ou toxique, qui pourrait alors expliquer le dysfonctionnement relationnel de ma mère. Je voulais la comprendre, découvrir autre chose que les souvenirs sombres qu'elle avait inscrits dans notre vécu familial. Mon intention n'était pas de régler mes comptes avec elle, mais de comprendre pourquoi notre système familial avait tant dysrégulé. Sacré challenge quand mon appétence à la damner pourrait me faire signer un bon d'envoi au purgatoire. Mon cœur balance entre la pierre et l'artichaut.

Débusquer la nocivité d'un secret pourrait peut-être modifier mon regard sur Gisèle. Un vieux secret poussiéreux, potentiellement dévastateur dans le passé allait peut-être se révéler dérisoire et la rétablir dans l'ordre des générations. Puis replacé dans son contexte socio-historique avec la pression émotionnelle qu'il enfante, ce secret serait peut-être une racine, la racine d'une arborescence au sommet perdu. En rétablissant Gisèle dans la hiérarchie familiale, c'est comme si j'apportais de l'engrais au sommet de l'arbre à la cime décapitée. Comme c'est triste de contempler un arbre à la tête tranchée ! Rendre explicable les conflits et actions irraisonnables de Gisèle, tel est l'objectif de ma recherche. En retrouvant la racine de l'arborescence, les données de notre mémoire pourraient s'ordonnancer d'une manière plus logique, retrouvant ainsi le chemin fondateur et unique vers tous les autres sommets des générations suivantes.

Même si sa nature n'est pas considérée comme pathogène, tout secret est capable de bouleverser une structure familiale, d'en modifier ses affects ainsi que sa résonance émotionnelle jusqu'aux clivages. Dans l'histoire de mes aïeux, ces divisions étaient bien présentes.

Au fil de mes recherches, je remarquais que l'organisation du système familial s'était structuré autour d'évènements répétitifs et cela sur quatre générations :

– Des naissances traumatisantes ;
– Des crises conjugales violentes à l'occasion de certaines grossesses ;
– La défaillance du mari et la perte de sa place, entraînant des problématiques d'identification paternelle ;
– La reconquête de la femme et de son identité par sa domination sur l'époux.

À partir de ces indices, je m'attelai à travailler sur des lectures historiques et les sites de recherche généalogique. Ces outils précieux firent parler les dates de naissance, de mariage et de décès, permirent de repérer les divorces et remariages, les écarts d'âge entre chaque union, les métiers et les ascensions sociales.

La récolte des informations auprès de ma fratrie étant insatisfaisante, je décidai d'aller à la source en interrogeant ma mère pendant de longues heures. Elle habitait loin, très loin de Dunkerque. Elle avait choisi Amélie-les-Bains, à la frontière espagnole, marquant ainsi sa volonté de fuir, elle aussi. Mais les kilomètres ne constituaient plus un obstacle suffisant pour éteindre mon élan et ma pugnacité. Je voulais vérifier mes hypothèses. Ma curiosité l'étonna au point où elle me donna des photos, ce genre de photos que l'on retrouve dans des archives. Enfin, je posais un premier pas pour me sentir reliée à mon histoire d'avant, celle que je fuyais tout en la cherchant.

Je marchais dans la terre de mon arbre, à la recherche de son hypocentre.

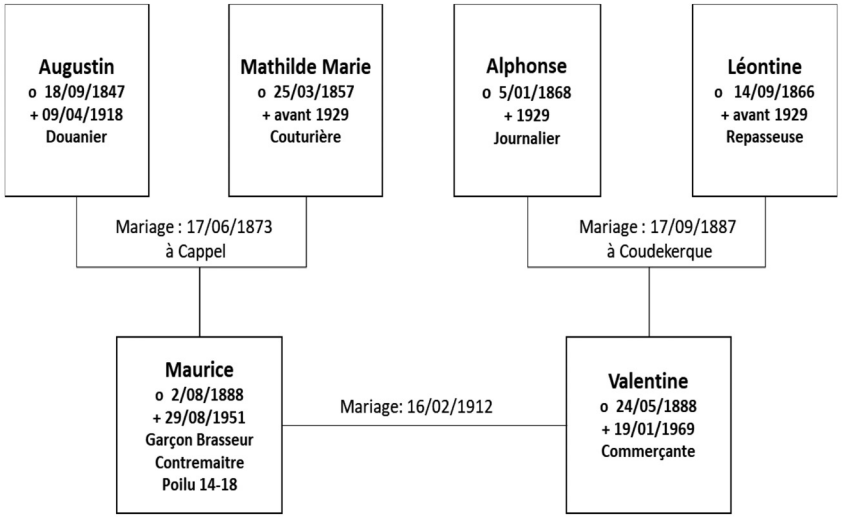
Je les ai longuement scrutées ces images, comme pour y trouver l'origine du séisme. Elles étaient pour moi l'épicentre d'une nostalgie, marquant les instants d'un temps révolu dont l'image est le témoin à la fois si juste et si trompeur. Ainsi, ma mémoire d'enfant laissa broder mon imaginaire sur cet écrin fragile du souvenir.

Le processus d'élaboration de ce récit montre bien que son objectivité reste imparfaite. Il est empreint de subjectivité certes, mais il a le mérite de démontrer néanmoins comment des aspects psychologiques des personnes et leurs aspects psychosociaux construisent la complexité d'un roman familial.

Le mariage de Maurice et Valentine

« Papa était très amoureux de sa Valent » m'expliquait ma mère. Ils se marièrent le 16 février 1912. C'était un véritable bonheur de croire en cet élan où les sentiments avaient leur place.

Mais la mariée était en noir. Valentine n'était pourtant pas veuve.



Valentine avait un rapport particulier avec l'argent et la noirceur de son habit de fête allait de pair avec son pragmatisme et son réalisme financier pour ne pas dire son sens de l'économie. Le noir de sa robe ne lui permit-il pas de la porter à de nombreuses reprises ? Les gants blancs de Maurice et les quelques fleurs blanches étaient bien suffisants pour égayer cette journée certes importante mais sans besoin d'éclat pour autant.

Quelques doigts entrelacés manifestaient pudiquement un amour qui n'imaginait pas devoir traverser de si rudes et inattendues épreuves.

Maurice était destiné à être douanier, comme son père. Il était issu d'une famille de douaniers depuis trois générations. Ce projet professionnel pouvait apporter une stabilité, point d'appui à une sécurité financière.

Mais Valentine voulait tenir un commerce. Cela pouvait se comprendre puisque chez les aïeux de Valentine, les métiers relevaient davantage de professions libérales, du monde des artisans. Valentine avait grandi dans la culture familiale encourageant à être son propre patron et à se hisser ainsi socialement.

Deux projets professionnels s'entrechoquaient entre le fonctionnariat et le commerce. La rumeur familiale explique cet antagonisme par une incompatibilité de ces deux professions. En effet, avec le magasin de Valentine, le fonctionnaire s'expose à des conflits d'intérêts ou des tentations de contrebande et de marché noir. Maurice aurait, pour cette raison, renoncé à sa carrière dans la fonction publique. Cette histoire est étonnante si nous la replaçons dans le contexte du début du XX^{e} siècle, période où le rôle du père se confond encore avec celui de chef de famille. Avait-il appris au travers des colères intempestives de son père à se suradapter par une docilité le rendant malléable au point de renoncer à une carrière professionnelle plus valorisante ? Ce récit familial est-il là pour mieux illustrer l'hégémonie de Valentine au sein du couple ?

Valentine était à l'image de son prénom qui revendique la robustesse, la puissance, la force et la vigueur.

Au moment de leur mariage, les époux étaient sans argent pour investir dans un commerce. Valentine envoya son mari travailler dans une brasserie tandis qu'elle mûrissait son indépendance professionnelle. Être brasseur n'était pas facile. Sur une charrette conduite par deux chevaux, Maurice transportait des tonneaux de bière de douze litres qu'il livrait dans les magasins environnants.

Gisèle prenait énormément plaisir à raconter ce récit qui valorise l'amour sacrificiel et idolâtre de Maurice envers son épouse. Dans

cette histoire amoureuse, c'est la femme qui impulse, guide et décide des orientations et de l'ambition de leur vie.

Maurice termina sa carrière comme « Garçon Brasseur Contremaitre ». C'est ainsi qu'il est enregistré dans les archives généalogiques. Cette dénomination témoigne de paradoxes sociétaux : l'appellation de « Garçon » marque un paternalisme très infantilisant. Sa carrière se poursuivit sous le titre plus valorisant de Contremaitre, laissant supposer qu'il dirigeait quelques ouvriers. Il se retrouvait malgré tout dans un statut professionnel non désiré, comme coincé dans une tension sociétale, manifestant une volonté à se hisser socialement mais dans un lien de subordination professionnelle infantilisant. Décidément, il dut être difficile pour Maurice d'occuper sa place et de développer sa propre identité. J'imagine aussi qu'en reprenant son métier au retour des tranchées, alors que la guerre l'a rendu alcoolique, l'abstinence devenait une gageure. Maurice portait hélas très bien son prénom dont la couleur était « le sombre ». Sa vie en était le reflet.

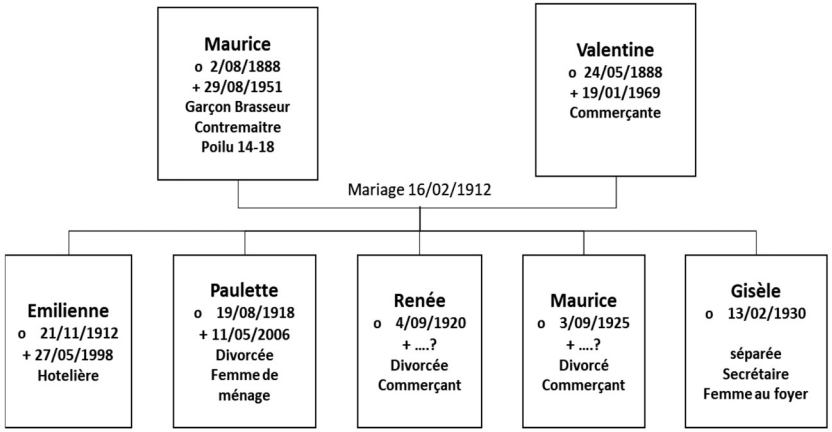
Parallèlement, Valentine montait son commerce avec la pugnacité qui la caractérise. Pour cela, elle extrayait ses trois premières filles de leur scolarité pour les faire travailler comme domestiques, afin d'entretenir des petits biens locatifs dont elle était propriétaire. Valentine voulait thésauriser, augmenter son capital, s'élever socialement, quitte à sacrifier les études de ses enfants, les détournant de leur propre trajectoire sociale.

C'est ainsi que Paulette se convertit comme ses sœurs aux tâches ménagères. C'était une femme très belle, dont les yeux bleus de son père respiraient la gentillesse et l'ouverture. Sa beauté concurrençait largement celle de Gisèle.

Enfant, je percevais beaucoup l'aversion de ma mère envers sa sœur. Quand je l'interrogeai à l'âge adulte sur cette hostilité

fraternelle, ma mère expliqua qu'il s'agissait d'une jalousie de Paulette à son égard, du fait que Gisèle avait eu la chance de faire des études. Mais en approfondissant la question, ma mère laissa échapper d'autres raisons plus déroutantes, relatant les infidélités conjugales de Paulette qui profitait des voyages en mer de son mari marin pour attirer quelques amants… dont mon père !

Finalement, qui jalousait qui ? Faits ou rumeur infondée, ces récits m'amènent à pointer le climat incestuel de la pensée de Gisèle et à me souvenir de ce terme de « cocul » si souvent employé par celle-ci dans l'élaboration de ses souvenirs. Je compris bien plus tard que ce mot allait résonner en moi comme une clé majeure de mon analyse psychothérapeutique.



Le Poilu

Mon grand-père maternel, Maurice, faisait partie de ces millions de soldats que la malchance d'être blessés avait permis d'échapper au sort de millions de leurs camarades : la mort. En Belgique, dans les Ardennes, en France dans la Marne, il avait participé à l'installation des *tranchées*. Service militaire compris, Maurice est parti près de sept ans au service de son pays pour apprendre et faire la guerre.

Comme tous les soldats, il avait manqué de nourriture. Il s'était battu avec les rats et l'ennemi en face. Aux aguets à chaque instant, il ne baissait jamais la garde, ne lâchait jamais prise, ne faisait jamais confiance.

Le froid avait gelé ses mains. L'eau et la boue avaient rigidifié un équipement lourd et inadapté au combat. Avec son fusil, appuyé par des mitrailleuses et des canons, il s'était élancé dans la course à la mer pour le contrôle des ports de la Manche. Il avait appris le maniement de la baïonnette et du couteau pour conclure le combat au corps à corps. Dans ces assauts, des statues de boue s'affrontaient dans un paysage où le sang n'avait plus de couleur.

Plus rien n'avait de couleur.

Survivre était le leitmotiv. Le Poilu savait qu'il ne pouvait vivre que s'il tuait. Impasse de vie et de mort dans cette folie meurtrière où le conflit s'enlisa plusieurs années durant sans gagnant ni perdant, dans ces foutues tranchées où des cadavres jonchaient le sol de toutes parts dans une pestilence insoutenable. Les Poilus habitaient l'enfer et leurs douces marraines, femmes célibataires dévouées, les endormaient psychiquement avec des messages de pseudo-réconfort.

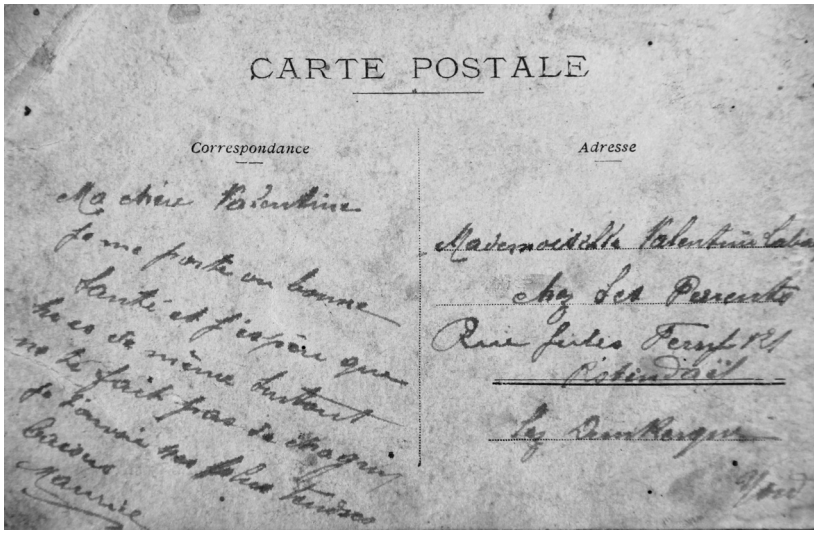
La censure interceptait les lettres contenant des mauvaises nouvelles afin de préserver le moral du Poilu. C'est à la lueur tremblotante d'une bougie que Maurice, boueux et las, lisait et écrivait ses lettres, cartes postales au contenu sibyllin :

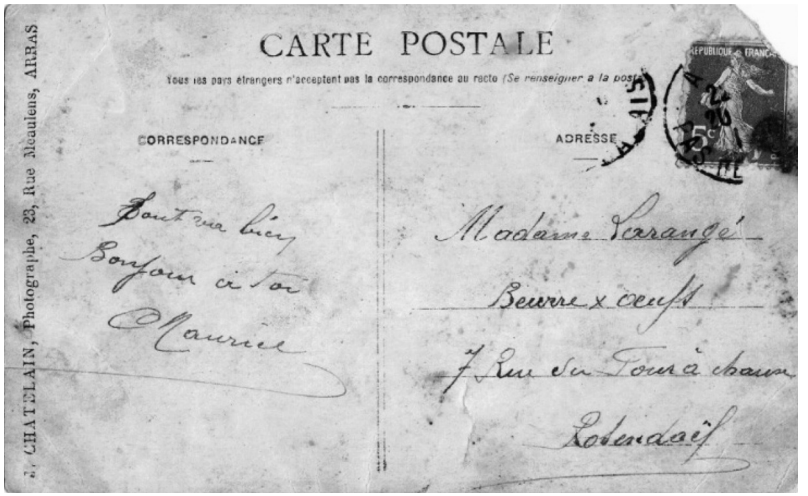
« Tout va bien ».

Le mensonge des bonnes nouvelles dans un tel enfer n'avait pour fonction exclusive que de se réjouir d'être en vie. Écrire une adresse comme « Beurre et Œuf, rue du four à Chaux » devait le faire rêver à la quiétude de sa maison et la simplicité d'une famille qui se retrouve autour d'un modeste repas à l'odeur fumante.

Il fallait que les mots s'investissent d'un pouvoir magique pour transformer ce carnage en conte de fées et la tranchée humide en palais enchanté. Maurice écrivait à sa Valentine, son épouse mariée officiellement depuis deux années à peine. Il avait 24 ans. Avec son certificat d'études, il savait écrire ses lettres sans faute. De cela il était fier car, pour l'époque, la maîtrise de l'orthographe était signe d'intelligence et de courage.

Son écriture était tombante, comme disant sans le dire une descente aux enfers. Il avait malgré tout cette délicatesse de consoler : « Surtout ne te fais pas de chagrin. Je t'envoie mes plus tendres baisers »





Maurice ne voulait pas faire entrer la peur au foyer. Valentine quant à elle faisait peut-être semblant d'y croire. Le courrier était devenu comme un gage d'amour. Il était le rappel que les Poilus étaient des humains. Il reliait le Poilu au monde des vivants.

Pour le Poilu de 1914, la consolation se nourrissait de la certitude d'une victoire rapide. Mais cette ivresse illusoire de la conquête avait bien vite cédé la place à l'ivresse alcoolique.

Je savais par ma mère que mon grand-père maternel était, comme l'ensemble de ses frères d'armes, enivré d'alcool. Dès le début de la première guerre mondiale, le vin faisait partie de l'ordinaire de tout bon soldat. Le Poilu buvait parce qu'il attendait la suite tandis que l'État et l'Armée avaient compris rapidement le parti qu'ils pouvaient tirer du vin dans une guerre qui allait s'enliser et virer au carnage. Il était même présenté comme un breuvage fortifiant, soutenant l'ardeur au combat.

Principal anesthésiant pour supporter l'horreur des tranchées, l'alcool permettait à mon grand-père de continuer à survivre dans cette dégradante boucherie. Si dans les siècles précédents, la guerre

avait pu se piquer de quelque élégance, le poilu de 14-18 était renvoyé à son état d'alcoolique au travers de publicités infantilisantes, le rendant immature.

Oui, il s'agissait
de ne pas sentir,
de ne pas comprendre,
de ne pas savoir…
Être là sans être là…
Quitter la réalité pour
pouvoir la traverser.

Dans son camp de Sissonne, mon grand-père semblait s'inscrire dans ce programme. Il s'était laissé photographier avec ses camarades attablés, verres pleins et vides, bouteille au centre et allure altière. Peut-être était-ce au café chantant du « Père la Prune » qu'il avait appris par cœur les paroles de la chanson de la Madelon :

« Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon.
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon ! »

Maurice avait l'allure d'un cavalier hussard des années 1870.

En le dotant d'une vareuse bleu ciel à trois rangées de neuf boutons d'étain, l'armée française le prépara au conflit dans une tenue inadaptée à la guerre moderne. Son uniforme décoré de tresses et brandebourgs, de pattes sur les épaules et de parements brodés en bas des manches, le maintenait dans un carcan à l'image de la pensée militaire de l'époque. À l'instar de la réflexion, le corps était

emprisonné dans une sorte de moule, finement serré par un collet marqué probablement d'un simple numéro. La vareuse fermée de ses neuf boutons était très courte et portait familièrement le non de « Ras du cul ». Trop fine, trop courte, elle ne protégeait même pas du froid.

Harnaché de pied en cap, gonflé par un pantalon en culotte de cheval, enveloppé par des bottes à la qualité de cuir douteuse, Maurice était devenu un numéro parmi tant d'autres.

Sissonne devait être le camp militaire modèle pour l'évolution des régiments et la familiarisation des soldats avec de nouvelles méthodes de combat et des armes modernes. Mais dans sa réalité désespérante, Sissonne prospérait grâce au commerce des photographes et cafetiers, fréquentés particulièrement par les militaires. Entre solennité dépareillée de l'uniforme et ridicule de l'homme ivre, comment l'État et son génie militaire ont-ils pu entretenir pareille hypocrisie

meurtrière. Jusqu'où les soldats ne sont-ils pas tous morts par la France plutôt que pour elle ?

Maurice n'était pas un héros mais il l'était devenu néanmoins par le simple fait d'avoir protégé ses camarades lors des assauts, tout comme il avait été couvert lui-même par ses frères d'armes. Garder la vie posait par essence la question de ce statut du survivant. Valait-il mieux être un sacrifié, condamné à la mort dans l'honneur que vivant dans le déshonneur ? C'est comme si la mort devenait la rédemption ultime.

Refuser de devenir un uniforme délabré numéroté et séchant sur des fils barbelés me paraît à ce jour plutôt sain et rempli de bon sens. Certes, il convient aujourd'hui d'honorer et non de mépriser cette forme d'obéissance « aveugle » des Poilus défenseurs de notre liberté et leur recherche d'un idéal national. Mais à l'opposé, les mutins de 1917 étaient peut-être plus lucides sur la manipulation et la défaillance morale de l'autorité militaire et de l'État.

En guise de conclusion en queue de poisson de l'héroïsme de mon aïeul, sa division n'eut pas la chance d'accéder à la gloire. Elle avait dû se replier car la cavalerie française avait renâclé à provoquer un combat, combat qui aurait pourtant pu être décisif pour l'arrêt de la progression allemande. Soldats et officiers sont revenus les épaules chargées d'humiliation et de sainte trouille.

Par ses lettres, Maurice se consolait lui-même en consolant sa Valentine du chagrin lié à la séparation. Il voulait manifester une présence protectrice et consolatrice, mais probablement inutile : Valentine s'en sortait très bien dans cette solitude dépourvue de toute présence masculine. Elle découvrait en elle un potentiel époustouflant et saisissait l'opportunité de l'absence masculine pour affirmer son identité féminine. Commerçante dans l'âme, elle vendait du beurre

et des œufs et commençait à savourer cette première et grisante autonomie financière.

Pendant ce temps, Maurice devait restaurer le déshonneur de Sissonne et le manque d'héroïsme de son officier. Il combattit à Verdun dans l'idéal de la fraternité humaine et du vivre ensemble. Mais pour lui, pas de médaille de Jeanne d'Arc, ni de la Vierge Marie. Ni la religion ni l'État, dans leur mélange de frontières, ne venaient honorer le sacrifice du Poilu.

L'accident, c'était de vivre au risque d'être contaminé par la honte d'être pris pour un lâche.

Il avait pour l'occasion quitté son uniforme décalé pour revêtir un costume beaucoup plus sobre, fabriqué dans les ateliers de la manufacture Balson. L'État et son génie militaire semblaient enfin faire preuve de davantage de lucidité et de pragmatisme. Dès 1915, muté à Verdun, il attendait la bataille. Sur la carte postale, il apparaît posé, droit et la casquette bien mise. Au premier plan de la scène, des Poilus goguenards ont vissé leur couvre-chef de travers et prennent une pose désinvolte comme pour vaincre une peur probablement latente et diffuse. Il fallait vaincre et se convaincre du bien-fondé de cette future bataille qui allait durer dix mois et devait laisser un soldat sur deux morts sur le carreau. Le gagnant allait être celui qui ne voulait pas perdre.

Il fallait tuer avant d'être tué.

Ce climat, où la haine contre les Allemands devenait le refrain à la mode et où la mort était une présence constante, était le terreau fertile d'un système sociétal paranoïaque. La dynamique intrapsychique se transformait autour d'un sentiment de persécution et de combat.

Le Poilu exhibait alors très souvent une moustache épaisse et longue, comme pour renforcer une virilité tremblante de l'intérieur. Certains la portaient telle des crocs, d'autres comme un ample panache en papillote. Maurice n'avait pas opté pour cet attribut pileux. Pour sa Valentine, il gardait un visage lisse et imberbe dans l'espoir d'une permission où il pourrait l'embrasser d'un baiser plus doux et plus tendre, retrouvant ainsi un ersatz d'humanité pour mieux traverser cet enfer aux limites extrêmes de la condition humaine.

La folie meurtrière de Verdun a laissé des traces profondes dans la mémoire collective. Aujourd'hui, j'en suis moi-même particulièrement habitée : je sens circuler en mes veines ce grain de folie depuis plusieurs générations. Mes aïeux ont vécu une guerre folle, suivie des années folles ; la folie de Maurice, consécutive aux traumatismes vécus dans les tranchées, allait agir comme une onde de choc sur toutes les générations suivantes.

Le gaz moutarde s'est avéré une nouvelle illustration de cette folie meurtrière dans laquelle le monde s'était engouffré. Le gaz était une arme chimique qui ne connaissait pas les frontières. Comme une brise légère, l'Ypérite s'infiltrait dans les tranchées des Poilus, dessinant au-dessus d'eux un nuage gris-vert. C'était une violation grave des lois internationales… mais seule la loi de la folie régissait le monde de l'époque.

Ce gaz harcelait et paralysait Maurice. Il était devenu la source majeure de sa terreur. En première ligne, le champ de bataille en était pollué car le gaz moutarde était plus lourd que l'air. Il stagnait au ras du sol, comme un liquide huileux de couleur jaunâtre. Le terrain et l'atmosphère restaient imbibés de ce produit toxique pendant des semaines voire des mois selon les conditions météorologiques. Une simple exposition cutanée suffisait à la contamination. Alors la peau des Poilus se couvrait de cloques. Leurs yeux s'irritaient gravement. Les paupières se baissaient, se collaient ensemble pour se refermer définitivement après une lente agonie.

Avec le gaz, le Poilu pleurait les larmes qu'il avait gardées pour lui tandis que les hémorragies externes et internes détruisaient ses tissus pulmonaires. Migraines, fièvre, tachycardie, douleurs abdominales, vomissements… tableau clinique digne d'une torture lente et insidieuse… Les bronches, noyées de liquide, s'obstruaient, elles aussi. Le Poilu pouvait mettre de quatre à cinq semaines pour mourir. Sa gorge se fermait doucement. Il savait qu'il allait s'étouffer.

Une infirmière du champ de bataille se rebellait contre les officiers paternalistes appelant au sacrifice *: « Je souhaite que les personnes qui parlent de continuer cette guerre quel qu'en soit le prix puissent voir les soldats souffrant du gaz moutarde* ».

L'histoire française reconnaît aujourd'hui que toutes les victimes des gaz ont été psychologiquement marquées. Maurice était de ceux-là ! En guise de récompense, les Poilus se firent surnommer : « les gueules cassées ». Tous les combattants avaient vieilli prématurément. À vingt-cinq ans, ils en faisaient le double. Le Poilu n'était ni envié, ni admiré.

La publicité, le cinéma (« Cessez-le-feu », film réalisé par Emmanuel Courcol), la littérature (« Au revoir là-haut » livre écrit par Pierre Lemaitre) témoignent du regard moqueur de la société sur le Poilu. Remplie de méconnaissances sur la vie des tranchées, elle se moque tantôt de leur manque d'hygiène et de leurs poils, tantôt de leur alcoolisme, tantôt de leurs uniformes ou de leurs poux. Je comprends que Maurice reste inexpressif sur sa photo. Son visage impassible faisait miroir au figement de l'horreur, où seul le silence devenait dignité en réponse au délit de « sales gueules ».

Pour se protéger du gaz, ils avaient bien inventé le masque à gaz, qui leur offrait une allure mi-altière et mi-défiante. Mais les gueules cassées ne se donnaient pas à voir. Elles disparaissaient sous l'uniformisation d'un faciès statufié.

Il fallait bien croire à une forme d'invincibilité. L'illusion de la Patrie maintenait le cap… Il fallait tenir, rester debout et restaurer la honte du passé, cette honte historique d'avoir perdu l'Alsace et la Lorraine.

Peu importe si des fratries entières disparaissaient. Maurice avait lui-même enterré un de ses beaux-frères. Par souci de descendance de la lignée familiale, l'État prenait soin du dernier survivant de la fratrie, rappelé au domicile comme soutien de famille et chargé de consoler toutes ces femmes veuves et éplorées. De héros patriotique, le voilà désigné géniteur garant d'une descendance par laquelle devaient se transmettre aux générations suivantes des secrets de guerre non élaborés.

Comme tous ses camarades, Maurice allait se figer à tout jamais dans l'image du Poilu survivant, à la gueule cassée imberbe, malade alcoolique, se laissant ronger intérieurement dans la culpabilité d'être là, comme revisitant les béatitudes : « Heureux celui qui pourra faire de la vie après la bataille ».

Sans doute Maurice aurait-il aimé fuir et déserter car de tous les horizons surgissaient des lueurs d'apocalypse. Mais quand un soldat remettait en question le bien-fondé de l'héroïsme, il était aussitôt suspecté de rébellion. Il n'y avait pas de place au doute sur la légitimité de ce conflit et la loyauté à l'égard de la Patrie. Le sacrifice de sa vie était le devoir de tout bon soldat. Religion et État ne marquaient plus leur frontière. Verdun devenait le symbole de la résistance rouge sang.

Leur général stimulait leur ardeur par des discours paternalistes : « *Mes enfants, la situation est critique. Nous allons nous dévouer pour la sauver ! »* Toujours cette même infantilisation patriarcale**.**

Quelle issue choisir : combattre l'ennemi ou se faire fusiller ? Maurice, coincé au fond de cette impasse, ne pensait plus. Par un sursaut de lucidité, il fredonnait parfois la chanson de Craonne, avec une voix fluette pas très juste :

Quand au bout d'huit jours, le r'pos terminé,
On va r'prendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous, on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn'ne veut plus marcher,
Et le cœur bien gros, comm'dans un sanglot
On dit adieu aux civ'lots.
Même sans tambour, même sans trompette,
On s'en va là-haut en baissant la tête.

Maurice savait que ceux qui ne voulaient plus aller au front ni combattre étaient condamnés à titre d'exemple. Il vivait dans la crainte d'être fusillé si sa mobilisation faiblissait. Qui trahissait qui ? Il ne savait plus. Il ressentait dans sa chair un terrible sentiment d'abandon et d'impuissance, corroboré par l'attitude

de ses officiers, eux-mêmes embourbés dans un conflit dont ils ne voyaient pas l'issue.

Il appartenait à un détachement militaire qui avait pour mission de « nettoyer » les tranchées. Il devait s'approcher de l'ennemi avec sa baïonnette et son poignard. Son officier lui demandait de participer à des vagues d'assaut en vue de gagner un temps précieux pour réduire des îlots de résistance de faible intensité ou pour vérifier que les abris des ennemis avaient été évacués. Nettoyeur de tranchées, il avait suivi un entraînement spécial à ces techniques de combat. Avec ses frères d'armes, il agissait avec méthode et rapidité, muni de musettes remplies de grenades, de révolvers, de poignards et de baïonnettes. Tous jetaient très vite leurs chapelets de grenades à l'intérieur des abris, comme s'ils leur brûlaient les mains, ravageant et pulvérisant les derniers points fortifiés, sans se préoccuper des effets dévastateurs des explosions qu'ils avaient produites. L'objectif était de détruire ces îlots de résistance. Il fallait faire vite et ils le faisaient. On les appelait « les corsaires des tranchées ».

Ces raids d'une trentaine d'hommes ne duraient pas plus de dix minutes, le soir au crépuscule, pour bénéficier de l'obscurité naissante. Ils savaient obtenir l'effet de surprise. Maurice se souvenait avoir rampé l'arme en bouche, sous les fils de fer barbelés. Les explosions formaient autour de lui des tourbillons de peur. Que le ciel était lourd, menaçant ! Mais il fallait maintenir l'objectif droit devant et en oublier le péril *: « Mon devoir devant moi et ma mission avant tout ! ».*

Avec ses frères de combat, il était le garant qu'aucun renfort ennemi ne parviendrait à venir déloger sa compagnie de sa nouvelle conquête : une fois la besogne terminée, ils pouvaient être chargés de l'occupation et de l'organisation des tranchées conquises. Alors ils pouvaient laisser le poignard de combat pour la mitrailleuse.

Ce fameux poignard… les minutes de combat duraient des siècles. Elles s'étaient inscrites dans son corps, le poignard formant dans sa chair une empreinte indélébile, au point qu'après son retour, bien plus tard, la vue d'un simple couteau de cuisine le propulsait dans les tranchées. L'ennemi virtuel, tant imaginé et diabolisé pendant ces heures d'attente en première ligne, apparaissait soudainement en chair et en os pour ensuite s'échapper, sous le coup du poignard, dans le repli de la mort. L'ennemi avait pris l'allure d'une réalité furtive dont il fallait se défendre… Maurice avait su l'anticiper, n'avait jamais lâché prise et jamais ne faisait confiance à qui que ce soit. Il avait survécu au combat au corps à corps sans vraiment réaliser le hasard chanceux qui l'avait protégé. Il n'était habité par aucune haine ni ambition. Il savait simplement qu'il devait attaquer avec force pour pouvoir se défendre. Il eut été surpris qu'on l'élève au rang de héros : il pensait simplement à sauver sa peau. Était-ce là l'héroïsme attendu ?

L'écoute des râles des mourants ou des plaintes des blessés laissait planer une angoisse délétère chez les survivants et une forme de dégoût face à cette boucherie civilisée. Ils avaient cette sensation très nette que bien des chefs se moquaient de la vie de leurs hommes. Cela, Maurice l'avait compris. Peu importe si l'utilisation de son poignard faisait de lui un héros ou un criminel. Il voulait survivre aux raids des tranchées, avec l'espoir de pouvoir enfin sortir de la guerre. La vie des tranchées était une lente agonie. Échapper à la blessure morale et physique était impossible.

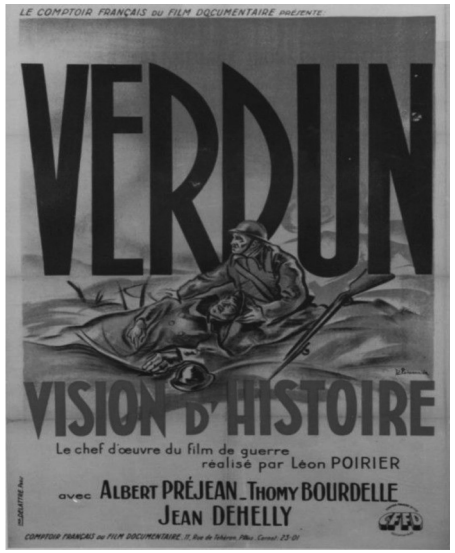
Quand vint enfin l'armistice, Maurice pleurait, pleurait des larmes de sang. C'était le sang de la liberté reconquise mêlé aux larmes de la perte et de deuils impossibles.

Ma mère portait inconsciemment les traumatismes de son père, le Poilu. Elle me racontait que vingt-deux ans plus tard, au plus fort de la Bataille de Dunkerque, l'un des premiers actes de la seconde guerre

mondiale, Maurice avait pris l'habitude, après les bombardements, d'aller fermer les yeux des soldats tués qui jonchaient le sol des rues avoisinantes et jusqu'à la plage. Les cadavres, gonflés par l'eau des caniveaux ou de la mer, étaient sans forme, couverts de boue mêlée au rouge du sang. Sur les yeux fermés de chaque combattant assoupi, Maurice revêtait son casque avec solennité.

Lors de chaque cérémonial, il emmenait sa fille Gisèle pour je ne sais quelle raison, lui tenant la main très serrée. Gisèle me confia qu'elle avait besoin de suivre son père partout. Elle le collait même dans cette errance à travers les rues. Elle voulait garder le contact, ne pas le perdre… surtout ne pas le perdre. Mieux valait rester avec lui dans cette horreur que rester seule à la maison où sa mère n'avait pas le temps de s'occuper d'elle.

À partir de ce moment-là, au travers de son prénom s'incarnait pour ma mère une mission indélébile : « Ici gît en elle » la mort des soldats et la haine de la barbarie allemande. Avec son père, elle avait inscrit dans sa chair d'enfant la persécution et porté en elle dans cette main serrée une partie des secrets de Maurice. Gisèle avait grandi dans la vision d'un monde hostile et dangereux, où l'insouciance de son enfance était bafouée et n'avait plus sa juste place. Cela laissera inéluctablement des traces dans sa construction psychique. S'est-elle donnée la mission d'être à côté du père et de s'occuper de lui ? Quelles conséquences sur sa construction psycho affective ? Les bases d'un œdipe inversé ? Quel impact sur sa relation avec les hommes ?



Une permission

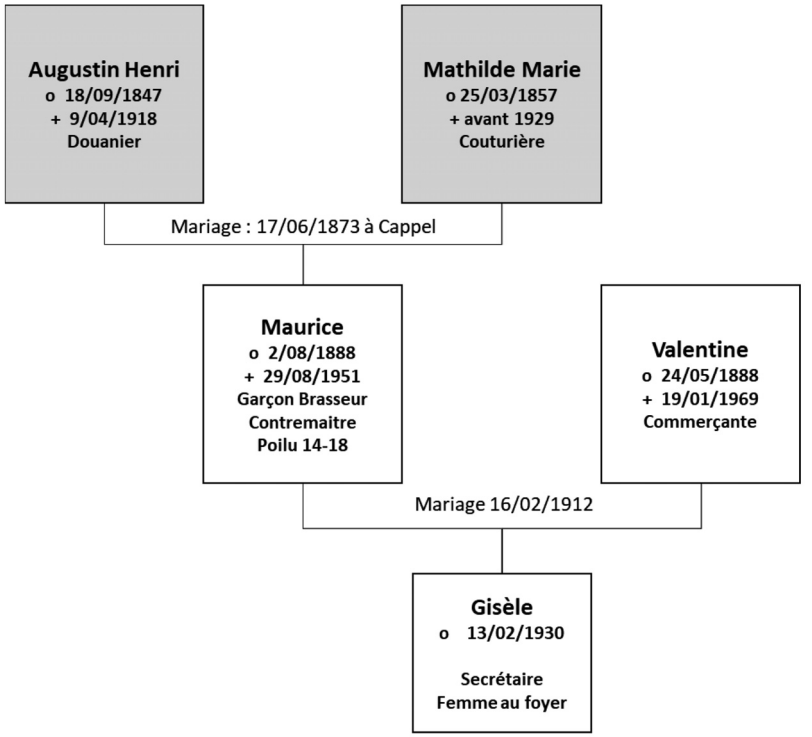
Maurice était revenu dans son foyer quelques jours pour une courte permission au cours de laquelle les deux amoureux se rejoignirent charnellement. Ces permissions devaient être des instants de vie trop fugaces, où les émotions de Maurice étouffées à Verdun refaisaient surface comme une fleur de printemps qui s'éclot en hiver. La vie reprenait vie, criait comme le clairon d'une victoire volée à Pétain. J'imagine que leur sexualité devait battre à cœur ouvert, que les sensations charnelles refoulées dans les trous d'obus de Verdun étaient soudainement déterrées au grand jour comme une humanité recouvrée.

C'est ainsi que Paulette, deuxième fille après Émilienne, naquit le 19 août 1918 sur fond de rumeur de cocufiage. Celle-ci, creusant son lit sur la morale rigide de l'époque, était une arme dévastatrice qui empoisonnait l'homéostasie familiale comme le gaz moutarde empoisonnait le Poilu. À la naissance de Paulette, Mathilde alla trouver son fils pour dénoncer la bâtardise de sa petite-fille. La rumeur familiale transmise par Gisèle rapporte qu'une bagarre violente éclata entre les deux femmes, tel un combat au corps à corps féminin. Valentine faisait sa guerre à sa manière. Sa volonté et sa détermination à faire disparaître cette accusation au goût de venin envoyèrent son auteur, sa belle-mère Mathilde, à l'hôpital. Celle-ci aurait déposé plainte contre Valentine qui bien évidemment « gagna

le procès à son profit ». Les institutions judiciaires de l'après-guerre avaient-elles du temps à consacrer à ce genre de conflit ? Mais les Larangé sont toujours des vainqueurs face à la justice. Gisèle prendra modèle plus tard sur cette pugnacité maternelle orageuse pour convaincre tout magistrat de son bon droit.

La bâtardise de Paulette étant évincée, l'honneur de la famille pouvait planer à nouveau. Mais cet événement coupa court à toute relation entre les enfants du couple et leurs grands-parents. Gisèle fut ainsi amputée de l'histoire de ses aïeux. Ils étaient devenus un sujet tabou. Maurice respectait officiellement la rupture. Mais en secret, il garda contact avec sa mère, car il lui restait très attaché. Il se comportait alors comme un enfant traqué se protégeant de la rage foudroyante de Valentine. Gisèle décrit son père comme un homme effacé, courbant le dos et respectant les directives de Valentine. Elle était l'officier à qui il obéissait. La guerre l'avait tellement habitué à obéir aux ordres qu'il en avait perdu son autonomie. Cet épisode illustre la dépendance de Maurice à l'égard de son épouse. Je suppose que le traumatisme de guerre a affecté profondément son identité d'homme, ne lui permettant plus de se situer dans ce conflit familial.

Cela amène également la question de la place de Maurice au sein de sa famille. Peu d'éléments sont connus sur la personnalité d'Augustin, père de Maurice : le douanier est décrit par Gisèle comme une « crapule » au caractère irascible. Aurait-il eu un impact sur la personnalité de Maurice ?



Le retour du Poilu

La guerre 14/18 avait entraîné une pénurie d'hommes. Dans les chambres des jeunes filles, sur le buffet de la salle à manger parentale, s'exposaient les photos des martyrs, êtres chers « tombés au champ d'honneur ». Et pour tous ces morts, combien de rescapés grièvement blessés, durablement handicapés ?

À l'éloquence de toute cette jeunesse succéda un silence pythagorique, appelant à la réserve et interdisant toute légèreté. La période était grave dans les campagnes et dans les villes. Chacun et chacune pansait les blessures de ses amours interrompus. C'est une société mutilée qui devait se reconstruire. Les mariages se faisaient sur fond de bouche à oreille, où l'un avait eu vent d'une célibataire docile et corvéable à merci perdue dans une campagne profonde où la seule venue d'un homme pouvait la faire fondre dans un amour raisonné : fonder une famille plutôt que d'épouser un célibat appelant inéluctablement au rôle de bâton de vieillesse de ses parents bientôt dépendants.

C'est dans ce contexte que Maurice et Valentine se sont retrouvés, bienheureux de n'être marqués, ni l'un ni l'autre, par le veuvage. Maurice était envahi de cauchemars, tremblotant et noyé de sueurs nocturnes. Les cadavres de la guerre le hantaient. L'ennemi était toujours là. Il ne se sentait en sécurité nulle part. Sur le qui-vive, il

partait travailler pour obéir à sa femme qui lui demandait de ramener sa paie.

Mais il était à côté de sa vie.

La guerre lui avait appris à ne plus se sentir vivant à l'approche de la mort. Il ne savait pas comment réapprendre à investir son humanité. Tout en lui appelait à ne pas se souvenir et à se désensibiliser. Il était devenu une sorte de pantin marionnette dont sa femme tirait seule les ficelles. Maurice revêtait les tristes habits du rescapé. Son visage était creux, austère et sans vie. Les séquelles de la guerre se lisaient sur son visage. Il avait retrouvé péniblement la vue. Il portait de larges lunettes sur un nez cassé, palliant ainsi une perte d'acuité visuelle, courante chez les Poilus revenus du front.

Comme l'ensemble des « gueules cassées », il avait été gazé et souffrait du syndrome du Stress Post Traumatique, concept identifié seulement à la seconde guerre mondiale. Est-ce dans les réminiscences de cet inconscient collectif que mon intuition de psychothérapeute m'amena à me former à la psychophonie ? Par des moyens musicaux simples, Marie-Louise Aucher s'attachait à apaiser les angoisses des soldats revenus du front.

Valentine avait, quant à elle, traversé la guerre en survivant grâce à son sens du commerce et des affaires. Tout comme ses contemporaines, elle avait participé à l'effort de guerre. Quand Maurice revint du front, elle avait changé tout autant que lui. Elle était devenue une épouse autoritaire et méprisante face aux hommes. D'une certaine façon, elle était au front, elle aussi. Comme son mari Maurice, elle ne faisait plus confiance et ne lâchait jamais prise. Dans l'élan de cette indépendance fraîchement acquise, il fut sans aucun doute compliqué de reprendre la vie avec un homme traumatisé, plus ou moins auréolé mais ayant perdu nombre de ses capacités durant l'enfer de la guerre.

Les Poilus comme Maurice étaient au bas de l'échelle sociale. Que retrouvaient-ils au sortir de la guerre ? Le déclassement social renforce sans doute le sentiment de perte, et la frustration d'une jeunesse sacrifiée. Pour Maurice s'ajoutait la nouvelle posture dominante d'une Valentine installant un climat d'emprise dans la maisonnée. Elle détenait le pouvoir, elle y tenait et ce n'est pas un Poilu qui allait lui tenir tête par le simple fait d'être là.

Valentine n'était pas en capacité de témoigner de l'empathie envers son époux, et peut-être ne voulait-elle pas savoir non plus l'horreur des tranchées et la souffrance des soldats. Elle aussi avait fait la guerre à sa façon : elle avait élevé le premier enfant né au tout début de leur mariage, fait tourner la boutique ; elle n'avait aucun reproche à se faire. Que lui demander de plus ? Son devoir ne lui imposait pas d'être une femme séduisante et affectueuse. Elle voulait gagner de l'argent, faire fructifier son labeur. Sa famille s'élevait comme un troupeau de moutons terrifiés par ses aboiements intempestifs. Personne ne devait sortir de sa bergerie.

Si je pointe ici l'autoritarisme de Valentine, je peux aussi adoucir cette vision en valorisant son mécanisme de survie : à cette époque, le statut de la femme est encore fortement entravé : à titre d'exemple, elle n'a pas encore le droit de vote. Celui-ci ne sera mis en place que le 21 avril 1944 dans le cadre du gouvernement de la libération nationale à Alger.

À son retour de guerre, Maurice passait du combat des tranchées à la bataille conjugale.

Son alcoolisme et son Stress Post Traumatique s'aggravaient et le firent s'enfoncer pour longtemps dans une forme de délire où les souvenirs de la guerre s'incrustaient dans le présent. La réalité de l'instant se confondait avec celle du passé. Dans ces moments, sa tête se mettait à tourbillonner… Il prenait le balai de Valentine et activait ses vieux réflexes de soldat meurtri. Dans la salle à manger, il se mettait à chanter « La Madelon » :

« Nous avons tous au pays une payse
Qui nous attend et que l'on épousera
Mais elle est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise
Ce qu'on fera quand la classe rentrera
En comptant les jours on soupire
Et quand le temps nous semble long
Tout ce qu'on ne peut pas lui dire
On va le dire à Madelon
On l'embrasse dans les coins. Elle dit "veux-tu finir…"
On s'figure que c'est l'autre, ça nous fait bien plaisir. »

Des images se superposaient… ses enfants devenaient l'ennemi. Gisèle savait qu'elle devait se sauver car à cet instant, son père redevenait le Poilu de Verdun.

Gisèle intégrait pour elle-même cet État de Stress Post Traumatique : elle cauchemardait, son père un poignard à la main la poursuivant autour de la table de la cuisine. Du cauchemar à la réalité, tous deux tournaient en rond, ne sachant plus qui était l'ennemi ou l'allié de l'autre.

Dans ces scènes récurrentes, le contact de la main serrée de Maurice avec sa fille était perdu. Gisèle était à nouveau investie comme l'objet tuteur et réceptacle de la frayeur et colère du père. Elle restait plantée au milieu de ce conflit conjugal, ne sachant plus quel adulte stable pourrait la sécuriser. Elle devenait comme le vecteur potentiel de la dysrégulation émotionnelle de ses parents.

STRESS POST TRAUMATIQUE (SPT)

*L'état de **S**tress **P**ost **T**raumatique est le développement de symptômes caractéristiques faisant suite à l'exposition de traumatismes extrêmement impliquant et violents. Ce vécu s'expose à la mort ou une blessure sévère, pour sa propre intégrité physique ou celle d'une autre personne, quelqu'un de proche ou de sa famille. Cette situation fait vivre* à la victime *une peur intense, sans espoir car la scène à laquelle il a assisté est une explosion d'horreur.*

La résultante de cet épisode est de vivre de manière récurrente, persistante, l'événement traumatique (Les scènes de guerre, le combat militaire, les agressions). Ces scènes peuvent être revécues comme des « flash-backs » associés à une détresse prolongée non élaborée, alimentant une activation neuro-végétative.

De ce fait, le traumatisé évite les stimuli qui réveillent le choc. Il s'évertue donc à éviter les pensées, les sensations ou les conversations liées à l'événement traumatique. Ces conduites d'évitement peuvent être liées à des sentiments de culpabilité douloureuse pour avoir survécu. Elles sont les fondations des cryptes : ces zones psychiques mortes avec ses absences d'élaboration émotionnelle *transforment le Poilu comme un être décalé et fantomatique.*

Ce comportement amène bien souvent à des conflits conjugaux ou des problèmes professionnels car ce patient présente une impulsivité, une altération de la modulation des affects, des plaintes somatiques, des sentiments d'inefficience, de honte, de désespoir, de persécution.

Cet état de stress post-traumatique est associé à :

- *Des taux élevés de troubles dépressifs majeurs.*
- *Des problèmes de lutte contre la colère impulsive.*
- *Des problèmes d'alcoolisme.*

Il existe des données en faveur d'une composante héréditaire dans l'apparition de l'État de stress post-traumatique, liés aux antécédents de dépression chez les apparentés de premier degré, présentant une vulnérabilité par rapport au développement d'état de Stress Post-Traumatique.

Réf. : DSM-IV-TR ; Édition MASSON, Paris, 2003

Chaque hiver, Maurice toussait énormément ; sa respiration restait très courte, difficile, gênée dans la durée par les effets du gaz moutarde.

Avec l'inventaire de ces stigmates des combats, reprendre une place dans la vie civile n'était pas simple. Le Poilu avait à se dépouiller de son identité de combattant, de sa culpabilité de survivant et de sa violence interne qui pouvait s'enflammer au moindre stimulus sensoriel de guerre. Certes, il avait retrouvé sa femme, au retour de la guerre. Mais il était maigre, silencieux, niché dans cet ailleurs qu'il fallait assimiler.

En 1914, Maurice et Valentine s'étaient sans doute choisis. Pour ce que nous en savons, la construction de leur couple n'avait pas été précipitée et les dates du livret de famille ne laissent pas subodorer une grossesse anticipée ou toute autre forme de transgression de l'ordre établi. Tous deux avaient l'air de s'accommoder de l'austérité de la morale de leur époque. Laissons-leur leurs secrets conjugaux et autres hypothétiques aventures qui, dans ce contexte historique mouvementé, auraient pu exister sans incongruité, en dehors de toute emprise supérieure, qu'elle soit étatique, religieuse, morale ou associative.

Mais le cœur et la générosité étaient-elles des valeurs suffisantes pour accompagner ces couples meurtris dans la traversée de leurs

retrouvailles ? Leurs capacités de parole, d'analyse ou de résilience dans un contexte social d'après-guerre étaient forcément entravées par un système social et politique qui tentait d'enterrer les erreurs de la classe dirigeante et des généraux. Les autorités politique et militaire favorisèrent non-dits et silences sur les drames vécus et sur leurs propres responsabilités dans cette boucherie humaine, minimisant de ce fait les traumatismes impactant pourtant lourdement la psychologie individuelle et la vie de couple.

ANALYSE PSYCHOSOCIOLOGIQUE DU RETOUR DU POILU :

Le double abandon

La double sanction

La double contrainte

Le Poilu est abandonné par la nation alors qu'à son retour, il s'attend à être reconnu. Mais rien de tout cela n'est mis en place : pas de droits en plus, pas de programme d'aide organisé par l'État. Le discours latent l'invite à l'oubli et donc au déni de l'histoire et de la souffrance adjacente : « Passe à autre chose, la guerre est derrière toi ! Faut avancer ! ».

L'entourage, par cette invitation au déni, renforce le sentiment d'abandon du Poilu.

C'est un nouveau traumatisme sur le trauma.

Dans ce contexte, sans écoute, ni reconnaissance des efforts fournis, il doit reconstruire. Acteur de violence contre son gré, il n'est plus le même homme tout en étant dans l'espoir de retrouver la place qu'il occupait au moment de sa mobilisation militaire. Mais sa femme la lui a prise pendant son absence : elle l'a remplacé et s'accroche à sa nouvelle conquête d'indépendance. Je ne sais si les bombardements dunkerquois ont laissé les murs du petit commerce de Valentine debout, mais probablement que ce couple avait tout à reconstruire.

Quel métier Maurice allait-il pouvoir reprendre à la mesure de son mal-être ? Il n'a plus rien ; il n'est plus rien. À son retour, il est donc exposé à une crise identitaire profonde, teintée d'amertume qu'il noie probablement dans l'alcool tandis que l'État s'est rendu

responsable d'amorcer le processus alcoolique pour désinhiber la peur du combat. À son retour, les proches lui demandent d'arrêter de boire sans y parvenir car sa rancœur, l'abandon de l'État et son Stress Post Traumatique le rendent incapable de se sevrer. Il est coincé dans ce processus paradoxal qui l'amène à traverser cette double contrainte : la contrainte de s'alcooliser pour se battre et la contrainte d'oublier le combat alors qu'il traverse une crise identitaire profonde dont il n'a pas les mots pour l'élaborer.

Abandon, crise identitaire et double contrainte amènent Gisèle à se construire au côté d'un père auquel s'identifier devient chaotique. La forclusion du père étant une issue possible dans l'échec de la métaphore paternelle, ce mécanisme devient peut-être le fil d'Ariane de la construction psychotique de ma mère.

Le Poilu et les années folles

Après la guerre, la nation aspirait à vivre l'euphorie et le plaisir.

Le Poilu aurait dû goûter à l'insouciance et à la joie de vivre.

Il aurait dû savoir jeter aux oubliettes la rigidité et les valeurs traditionnelles d'avant-guerre après ces quatre longues années de conflit.

Il aurait été bon de vivre l'exubérance et l'élan d'entreprendre.

Il aurait été jouissif d'oser l'excentricité au son du jazz et du charleston.

C'étaient les Années Folles… mais Maurice, l'ancien Poilu sans médaille ne faisait pas partie de l'élite fortunée de l'après-guerre. Obscur Poilu rendu à la vie civile, il tentait tant bien que mal de contenir sa folie interne avec sa Valentine qui se révélait avant tout préoccupée par la santé financière de son foyer, qu'elle considérait comme un antidote aux malheurs passés et aux malentendus présents. Avec ses cicatrices plein la tête et des Bastos plein les poches, franchissant, aussitôt l'armistice signée, l'antre de sa demeure, il n'a jamais connu le choc de la gaudriole parisienne.

Valentine avait bien perçu le soupçon de féminisme qui pointait dans ce mouvement sociétal des années folles : les femmes pouvaient se rebeller face aux hommes et aspirer à une forme de liberté. Elles

devenaient comme « La Garçonne » décrite par Victor Marguerite. Il est vrai que, de sa province, Valentine n'avait pas accès à la culture lui permettant de lire l'ouvrage controversé. Mais grâce à son instinct animal, ma grand-mère picorait çà et là les idées venues de la grande ville, lui confirmant la ringardise de son Poilu. Ce n'est pas lui qui l'empêcherait de réaliser ses projets ; elle voulait devenir cette femme/homme tenant les rênes de son aspiration sociale : devenir propriétaire de petits logements ouvriers.

Le Poilu dans sa famille

Depuis son retour, il avait vu naître d'autres enfants. Il honorait son devoir de mari, trop heureux de ne pas être en difficulté d'érection, comme d'autres camarades le lui avaient partagé au bord d'un comptoir de café.

Son mariage tenait tant bien que mal, sans qu'il soit question de divorce, phénomène à souligner dans cet après-guerre chaotique. Certes Maurice et Valentine atterrissaient de leurs imaginaires respectifs où chacun rêvait de retrouvailles sûrement plus douces et romantiques. Pour l'homme, héros ramené au civil, cet atterrissage était aussi teinté d'incompréhension face à l'épouse/mère revendiquant une indépendance acquise durant le conflit, en particulier dans la gestion des affaires. L'autorité ne pouvait plus s'exercer comme avant-guerre, ce qui plongea le mari dans une crise identitaire. Valentine donnait à voir quelques signes avant-coureurs de la jeune femme moderne.

Maurice était loin de toutes ces velléités féministes. Il considérait que son activité sexuelle, manifestant une virilité toujours active, suffisait. Il n'était pas mutilé, avait l'ensemble de ses membres. Toute nouvelle fécondité lui renvoyait une forme de puissance masculine, lui faisant oublier un temps ses traumatismes psychologiques et la nécrose de ses poumons.

La guerre n'avait pas brisé sa capacité érectile ; mais à l'intérieur de lui-même il était comme un château aux murs fissurés, aux vieilles pierres mal scellées.

Parallèlement, la propagande nataliste de l'époque exaltait une fécondité prolifique pour maintenir la force de la nation. Valentine voyait cette politique nataliste d'un mauvais œil. Chaque enfant correspondait à une bouche de plus à nourrir et un fardeau de plus à porter.

À la naissance de son cinquième enfant, Valentine avait 42 ans. Quand elle s'aperçut de sa nouvelle grossesse au cœur même des années folles, près de 20 ans après celle de son aînée, elle fut prise d'une rage violente envers son géniteur de mari. Elle avait déjà accouché de quatre enfants dont le dernier était un fils, portant le prénom de son mari, Maurice, comme il était de tradition à cette époque.

Elle n'en avait que faire, de ce dernier né.

Ce gros ventre, ersatz phallique, allait à nouveau l'empêcher de vaquer à ses occupations et rogner son pécule financier. Elle voulait gagner de l'argent, investir et faire fructifier le patrimoine mobilier qu'elle avait réussi à constituer. Là était sa visée existentielle.

Gisèle naquit à la date d'anniversaire du mariage de ses parents. Était-ce un clin d'œil de l'inconscient, comme un rappel de grossesses traumatiques ?

En posant l'hypothèse qu'il y eût dans les générations antérieures la venue d'un enfant qui dérange, à la place incertaine, alors Gisèle pourrait-elle « incarner » cette conception illégitime ou indésirable ? Sa naissance impromptue pourrait-elle sonner comme le rappel d'un secret transgénérationnel ? Cette supposition étayerait le fil d'Ariane

de l'enfant de trop, ce rôle qui viendrait influer sur la construction psychoaffective de Gisèle et scellerait son destin : l'empêcheuse de liberté pour sa mère et peut-être la consolatrice pour son père.

Au cours des neuf mois de grossesse, j'imagine que Valentine avait bien essayé de perdre cet intrus fœtal en portant elle-même les sacs de charbon en prévision du chauffage de l'hiver à venir, en déchargeant elle-même les caisses de bière qu'elle vendait dans sa boutique. Elle s'était même livrée à des travaux ménagers dans la cave et le grenier, alors que l'hygiène était la moindre de ses préoccupations.

Cet imaginaire tord peut-être la réalité et enlaidit subjectivement le personnage de Valentine. Je fais le choix de cette reconstruction en fonction de ma mémoire sensorielle, d'ordre olfactive et tactile car son hyperactivité et son manque d'hygiène m'indisposaient profondément. Cela induisait chez moi une répulsion profonde m'éloignant d'elle. Valentine invitait implicitement à rester à distance. Ceci expliquerait le fait que je n'ai aucun souvenir de jeux et de douceur avec cette grand-mère. Je l'observais de l'extérieur, sans aucun rapprochement.

Elle portait sur elle l'odeur de la pauvreté, préférant une bonne ration de tabac à chiquer à une nouvelle toilette. Elle crachait par terre. Les poils sortant de son nez ne l'empêchaient nullement de sniffer en toute aisance. Pour rien au monde, elle ne les aurait coupés. Sa chemise de nuit était imbibée de l'urine essuyée lors de ses mictions nocturnes. Vraiment, elle mettait tout en œuvre pour dissuader Maurice de toute relation sexuelle ! Mais tous deux étaient prisonniers de ce devoir à accomplir, où l'homme doit venir honorer sa femme, au risque de perdre sa virilité masculine.

Au fil des années, Valentine se confortait dans son identité masculine, refoulant une libido qui, de surcroît, constituait un

« pousse-au-crime » de la grossesse. Elle portait des jupes, certes, le pantalon étant peu recommandable et associé à des filles faciles. Cet attribut de féminité imposée mettait en évidence des jambes arquées, des pieds chaussés de talons plats, tandis que le chignon d'une chevelure devenue clairsemée renforçait une sévérité dont elle se servait pour asseoir son autorité : elle restait fidèle aux engagements d'une épouse tout en assurant le rôle de chef de famille. La contraception n'existant pas, elle était coincée entre une sexualité trop féconde et la nécessité d'assurer la sécurité financière que son mari Maurice le Poilu était incapable d'apporter. Cette nouvelle identité, tissée de masculin et de féminin lui donnait-elle vraiment le pouvoir, celui-ci n'étant pas reconnu socialement ? Ce tiraillement serait-il à la racine d'un autoritarisme visant à lui faire gagner un rapport de force masqué mais bien réel ? Je retrouve le même tiraillement chez ma mère et plus largement dans l'ensemble de mon système familial. De ce fait, je comprends mieux aujourd'hui ma prudence dans mes élans vers ma grand-mère Valentine, une réserve vers la Femme, au sens large du terme, qui devenait à mes yeux une guerrière autoritaire, revendicatrice d'une place dans la société.

Le couple Maurice/Valentine présentait désormais tous les ingrédients pour devenir chaotique ; chacun faisait semblant de faire son devoir avec un seul désir : l'accomplir pour pouvoir mieux le fuir par la suite. Pour Valentine, féminité rimait avec futilité tandis que l'argent était une valeur sûre permettant d'assurer son ascendant sur ses proches et la sécurité de son vieil âge. En découvrant cette nouvelle grossesse, la langue de vipère de Valentine se déchargea de tout son venin sur son époux : elle l'insulta, le traita « *d'alcoolo* », méprisant le pauvre salaire qu'il ramenait, rappelant cruellement l'absence de médaille de guerre pouvant ramener quelque pension ou flatter son ego aux cérémonies du 11 novembre. Dans sa colère, elle le compara à une lavette, une « wassingue » sur laquelle s'essuyer

les pieds, tout au plus. Face à elle, Maurice dépérissait bien plus tôt que ne le justifiait son âge. Il se courbait face aux hurlements de sa femme qui refusait cette dernière gestation.

En fait, derrière sa colère, Valentine s'effondrait. Elle n'avait plus la force de faire face. Ses quatre premiers enfants étaient nés vivants et malgré ses travers, elle les avait soignés ; ils étaient gras et en bonne santé. Elle était lasse de porter cette progéniture non désirée. Elle avait pensé à se jeter dans le canal ou faire appel à une « faiseuse d'anges » comme lui avait conseillé une voisine. Valentine avait la rage, face à la vie qui ne lui faisait aucun cadeau.

Maurice et Gisèle, les deux derniers de la fratrie, furent le réceptacle de son dédain et formèrent une sorte de couple fraternel construit sur le rejet, l'exclusion et une forme d'humiliation. Je crois que la jalousie de Gisèle s'est construite sur cette réalité d'être venue de rien, de n'être pas attendue.

Valentine mit son époux au placard. Il devait être le coupable, le seul responsable de l'arrivée de sa fille. Elle avait pris l'habitude de le frapper avec le journal du matin, le harcelant de tous les noms d'oiseaux qui lui passaient par la tête. Il était devenu son ennemi, comme ces Allemands que son mari avait combattus.

Pour Maurice, sa femme s'incarnait comme un adversaire. Avec elle, il se sentait constamment en danger et avait appris à se méfier de ses actes les plus anodins. C'était comme dans les tranchées : éparpillé et divisé… une image, un son, un visage, une odeur, un geste… un rien le faisait basculer… Un rien le ramenait vers le passé. Cela n'était plus vivable pour lui non plus. Quand il traversait une rue, il se disputait avec lui-même. Les charrettes et les voitures klaxonnaient et il restait planté là au milieu de la chaussée, sans parvenir à se décider, ni à traverser ni à faire marche arrière… il n'osait faire un pas, ne sachant plus où il allait. Derrière ou devant,

il y avait le danger d'être écrasé, comme dans les tranchées. L'avenir devenait menaçant et réveillait la menace du passé.

Passé et présent se confondaient en une charge émotionnelle débordante et ce nouvel enfant cristallisait les conflits conjugaux de Valentine et Maurice.

Gisèle : une enfant en trop

Maurice et Valentine ne parviennent plus à gérer les contradictions révélées par cette grossesse indésirable. Pour Maurice, le refus par sa femme de ce bébé à venir est une remise en cause de son identité de procréateur.

Pour Valentine, cette grossesse lui renvoie qu'elle ne s'appartient plus : du corps fécond maternel, elle se fait le prolongement du corps soignant de son mari.

Quelle sortie possible à ce conflit ? La voie dramatique d'un passage à l'acte du suicide ? Ce sera plutôt en projetant sur Gisèle, surnommée le *« fond du panier »,* une situation d'échec. Gisèle devient l'obstacle majeur à l'évolution du couple. Elle représente l'impasse vers de nouvelles perspectives, de nouveaux projets d'avenir. Ma mère devient la cristallisation de la détresse du couple qui ne parvient plus à élaborer ses conflits.

Dans cette situation, reconnaissons que Valentine, que le roman familial a si durement jugée, a vécu :

– Une détresse psychoaffective car Valentine ne trouvait pas chez son mari une référence lui permettant de se sentir reconnue.

– Une détresse sociologique puisque par son statut social, elle doit renoncer à l'affirmation d'elle-même, à sa liberté de se mouvoir et à l'accélération de sa réussite économique.

Comment dès lors supporter d'être assujettie à un mari traumatisé dont l'identité ne repose plus que sur un passé traumatique et non reconnu par l'État. Un mari qui, de héros, passe à l'état de victime affaiblie.

Toi, ma mère, née dans ces tensions extrêmes et contradictoires, je te dis ici toute mon empathie à te voir apparaître dans un tel climat. La photo de ta naissance révèle un regard de terreur. Est-ce le flash du photographe ? Il a eu l'effet sur toi de la foudre de l'orage t'emmaillotant d'une frayeur périnatale. C'est cette image-là que tes parents ont laissé de toi pour les générations suivantes. Même le photographe n'a pas tenté de refaire un nouveau cliché.

Comme si tous s'accordaient à ne garder de toi que ton épouvante.

Ton effroi sur cette photo reste à l'image de ce que tu allais traverser dans les allées de ton enfance, allées d'un jardin labyrinthe où tu te perdais dans les tensions contradictoires de tes parents. J'aimerais tellement entendre ta plainte légitime, celle de naître dans la contrainte. Te voilà assujettie à grandir au milieu d'un couple déjà si abîmé par la vie et ses conflits. En l'absence de recul et d'analyse, tu portes les tensions contradictoires et non résolues de tes parents.

Mais, tu les protèges, tu les idéalises, tu en fais des démiurges. Pour surnager, tu reconstruiras ta réalité originelle. Alors, père et mère deviennent à tes yeux des intouchables. Ces filtres t'abritent des sensations du rejet et du désamour. Mais piégée dans cette loyauté parentale, tu reproduiras les conflits sociaux et psychologiques non résolus de tes parents, en faisant de moi, l'enfant de trop, le réceptacle de toutes ces boursoufflures.

À mon tour maintenant de choisir : rejouer le scénario ou bien crever cet abcès œdémateux dans la mentalisation des traumatismes anciens, quitte à ce que ce soit au prix de nombreux clivages, différenciations et deuils.

Valentine ne voulait pas de ce bébé. Comment allait-elle le lui faire savoir ! Pourquoi ce fœtus s'accrochait-il ainsi à son corps ? N'entendait-il pas son refus ? Pourquoi devrait-elle se sacrifier, elle et non pas l'enfant ? Valentine et Gisèle entamaient un combat corps à corps et leurs âmes se battront dès lors au cœur à cœur.

Gisèle naquit envers et contre tout et Valentine entra en dépression. Tout en appelant sa fille « le fond du panier », elle se consolait en espérant qu'elle serait plus tard son bâton de vieillesse. Quant à Gisèle, elle avait décidé de vivre en s'accrochant même si l'autre lui était hostile. En elle gisaient les prémices d'un avenir sombre, en résonance aux zones d'ombre du passé.

La folie du père

Gisèle était née et pour Maurice, la guerre entrait à nouveau dans son quotidien.

Durant la grossesse, avec les assauts de Valentine, il était entré dans un état végétatif comme si donner la vie le faisait à nouveau pénétrer dans cette dichotomie abyssale entre la vie et la mort.

À jeun, la mer était d'huile. Ivre, la tempête se levait. La guerre l'avait rendu fou. Il tenait sa tête entre ses mains puis, brutalement, sa folie devenait ouragan. Elle détruisait tout sur son passage et la réalité s'évanouissait. Son esprit passait du présent au passé dans des allers retours incessants dans lesquels il s'égarait. Il ressortait alors le balai de Valentine et se mettait à courir auprès de Gisèle. Il voyait en cet enfant comme ses frères d'armes morts, éprouvant à leur égard une forme de culpabilité de donner la vie ou de se sentir vivant. Les cris de Gisèle étaient l'écho des râles interminables des Poilus mourants.

Gisèle s'enfuyait pour ne pas mourir à son tour. Elle voulait crier mais sa voix ne sortait pas. Elle n'avait plus les mots. La voilà maltraitée, coincée entre un père qui devient imprévisible et une mère pour qui elle représente un trop, une catastrophe venant limiter sa liberté et puiser une part de l'énergie destinée à assurer la survie de la

famille. Que deviendraient ses cinq enfants si Valentine craquait ? La réalité du quotidien était d'assurer le pseudo-confort de cette famille, dans ce contexte historique longtemps marqué par la guerre et la dévastation. Il semble qu'à cette époque, tout repose sur la femme. La force de Valentine fut dans son acceptation d'en porter la charge, avec un mari devenu dément.

Le corps à corps de Maurice avait recommencé… une minute avant, une seconde avant, tout allait bien, il n'était pas en colère… puis soudainement… la pure folie d'un vrai fou… et il avait Gisèle sous la main. Son histoire s'infiltrait dans les veines de sa fille qu'il aimait pourtant.

La nuit, Gisèle se réveillait en sueur et elle avait l'impression qu'il courait encore et qu'il la poursuivait avec un poignard à la main, comme celui des tranchées… Il lui fallait du temps pour réaliser que c'était un cauchemar.

Toi ma mère, tu m'as partagé à plusieurs reprises ton rêve rémanent, presque obsessionnel. Quels messages pouvait-il bien te transmettre : la peur de l'homme ? La peur de l'amant ? La peur d'une identité sexuelle ? La peur du père auquel tu étais tant attachée ?

Elle avait l'impression d'être née dans une folie, d'avoir vécu folle et gardait cette fâcheuse sensation qu'elle allait mourir folle, comme son père.

Au diable la sagesse.

Les peurs

Comment comprendre ce qu'est une vie menacée à chaque instant ? Comment comprendre ce père qui à certains moments voulait tout détruire, jusqu'à sa moindre chance de pouvoir se faire aimer ?… Vertige… Il était parvenu à installer en Gisèle une peur constante, renforçant une vision menaçante de l'autre et du monde. Cette sensation d'un danger latent et diffus implantait en elle un attachement insécure, laissant surgir une force défensive et offensive qui allait agir contre elle jusqu'à la fin de ses jours.

Au diable la sagesse…

Coincée entre un père terrifiant puis dévirilisé et une mère phallique à laquelle elle s'est profondément identifiée, Gisèle me parlait de Valentine en ces termes : *« Sans elle, je ne serai pas celle que je suis ».*

Toi, ma mère, je peux comprendre que tu te sois identifiée à Valentine car elle était le gage de ta sûreté. Dans cette modélisation, tu as pris sa colère, son autoritarisme, sa quête financière comme des valeurs sûres à ta sécurité. Comment t'en vouloir ?

Mais ce choix a préparé le terrain d'une perversion psychotique, parsemant lentement l'engrais où se fixaient la forclusion du père et la relation duelle avec Valentine.

D'une manière plus générale, cette hypothèse vient corroborer le fait qu'une situation sociohistorique contribue à créer les conditions d'une situation psychopathologique et entretient un terrain favorable à une structure psychotique. En effet, il y a plus de risques qu'un père qui ne trouve plus sa place dans le système social, devienne forclos. Au fond, le réel et le symbolique ne peuvent jamais être séparés. Ils s'influencent mutuellement.

LA PERVERSION PSYCHOTIQUE

Les travaux de Freud mettent en évidence que la première séductrice est la mère qui, à travers ses soins précoces, fait don à l'enfant de sentiments issus de sa propre vie sexuelle, le caresse, l'embrasse et le berce et le prend tout à fait clairement comme objet sexuel à part entière.

Lacan prend le relais de la pensée de Freud en démontrant que dans la perversité :

– Il y a un désaveu de la loi paternelle et une hallucination de l'enfant par la mère comme étant son phallus. Il démontre ainsi que le complexe d'œdipe avec son angoisse de castration et le désaveu maternel de la perte phallique, est le pivot de la structure perverse. Le pervers construit ainsi sa complétude et son omnipotence, au travers d'un « objet fétiche » permettant de soutenir la vérité de ce phallus féminin.

– Ce processus amène au déni de la différenciation des sexes, puis au déni des générations dans la mesure où le sujet n'est plus mis à sa place d'enfant. Ce dysfonctionnement construit les fondations d'une blessure narcissique.

Freud et Lacan démontrent que la perversion peut être vue comme une défense antipsychotique visant à lutter contre l'effondrement narcissique.

Cette lutte témoigne de différents adversaires potentiellement angoissants :

– Des angoisses dépressives de perte de l'objet

– Des angoisses d'anéantissement d'estime de soi entraînant un vacillement de la représentation identitaire en cas d'échec relationnel (déception, abandon, humiliation, rejet).

– Des angoisses de destruction.

– Des angoisses de néantisation.

– Des angoisses d'intrusion.

– Des angoisses de confusion objet/sujet dans la relation avec autrui.

L'autre est alors investi comme :

– Un paratonnerre contre ces différents types d'angoisse.

– Une quête des relations affectives et érotiques comme support vital du sentiment d'existence.

Les défenses mises en œuvre contre les traumatismes reposent sur :

– La mise à l'écart du trauma de sa vie psychique en raison de leur impact désorganisant. Ce processus amène un clivage radical et un déni massif des affects de détresse.

– Une sexualisation de la détresse, une érotisation ou un triomphe narcissique haineux contre les objets. (Réf. : « L'envie »).

– Une représentation identitaire fondée sur un idéal de toute puissance phallique.

Freud et Lacan sont d'accord pour identifier la perversion comme une défense anti-psychotique visant à lutter contre l'effondrement narcissique. Néanmoins les formes cliniques de comportements sexuels « pervers » sont extrêmement diverses et peuvent apparaître au sein d'organisations mentales très variées. Les attouchements sur enfants peuvent être le signe de l'imminence d'une décompensation psychotique. Ce passage à l'acte peut témoigner d'une régression narcissique car le surmoi n'a pas su se développer et produire le refoulement. La perversion, selon ces auteurs, devient un échec de ce refoulement.

Pour Racamier, la sexualité et les comportements pervers sont aussi mis au service du narcissisme défaillant. La mauvaise représentation de soi associée à un système identificatoire déficient constitue une menace d'effondrement dépressif. Cet ensemble impulse les fondations de la destructivité. De plus cette précarité des images parentales s'enracine dans des éléments traumatiques plus ou moins précoces :

– *Déficit majeur d'amour parental primaire : Sentiment d'avoir été dès le début un enfant indésirable, tout cela dans un climat où l'atmosphère familiale est violente ou maltraitante. Ceci entraîne une identification directe et massive à des images parentales omnipotentes et mortifères.*

– *Maltraitance de l'enfant.*

– *Retrait prématuré d'investissement : perte trop soudaine ou trop précoce des échanges sensuels et narcissiques primaires avec la mère entraînant le sentiment d'être devenu secondairement indésirable pour le couple parental. Des défenses se mettent en œuvre contre les traumatismes parentaux, tel que le retournement dans son contraire du désintérêt parental subi. Ce mécanisme amène une confusion entre affectivité et sexualité. Les gestes maternels se génitalisent visant à incarner une représentation idéale des échanges mère enfant trop tôt perdus. Racamier rejoint Freud et Lacan pour dire que la sexualité et les comportements pervers sont tous autant mis au service du narcissisme défaillant.*

Sur l'ensemble de la position lacanienne,
cf. P.-L. Assoun, Lacan, puf, « Que sais-je ? », 2003.
L'inceste et l'incestuel, *de Paul Claude Racamier,*
Les éditions du collège, 1995

Gisèle, le trop du panier aux fruits interdits

Elle était « le fond du panier » et sa mère savait le lui rappeler régulièrement, notamment par cette photo où sa fille posait avec une corbeille en osier.

Gisèle contemplait son portrait au visage d'ange et se trouvait plutôt mignonne. De son visage émergeait une belle puissance, dont il serait dommage de ne pas exploiter les ressources. La blondeur de sa chevelure et sa beauté l'invitaient à la convoitise des pommes de l'arbre de la connaissance, réunies dans un panier aux fruits défendus. Le photographe lui avait-il donné la permission de les déguster ?

Cette convoitise s'expérimentait au cours de ses escapades avec certains de ses oncles douaniers. Tout en participant à leur tournée, elle savait utiliser sa beauté en séduisant les adultes pour en obtenir quelques cadeaux… Très tôt, elle acquit le sens du troc et de la transaction. Valentine lui avait transmis le plaisir du commerce.

Comme sa mère, elle voulait réussir professionnellement.

Pour cela, elle avait commencé des études de sténodactylo et avait acquis un rythme non négligeable de cent vingt mots à la minute. Gisèle était convaincue que cette performance « intellectuelle » suscitait la jalousie de ses sœurs.

Elles, les manuelles,
Elles, les cuisinières,
Elles, les manutentionnaires

Gisèle avait de l'instruction. Pas elles !!!

Souvent ma mère me partageait la jalousie qui entravait la relation à ses sœurs. Ce sentiment était-il réel ou fantasmé ? Gisèle savait rédiger une facture, tenir une comptabilité ou écrire une lettre. Paulette, ma tante, justifiait ces compétences par le fait que sa sœur avait été l'enfant la plus gâtée. Gisèle avait eu la chance d'être scolarisée, tandis que Valentine envoyait ses filles aînées travailler comme ménagères. Il n'est pas étonnant alors que dans cette tradition familiale, *« le fond*

du panier » avait tout intérêt à aimer l'école. Ma mère me racontait que ses sœurs n'étaient pas appliquées et ainsi se sentait-elle plus intelligente qu'elles. On comprend son élan pour réussir sa scolarité, elle qui voyait travailler sa fratrie à des tâches domestiques ingrates. Gisèle avait eu son certificat d'études un an avant l'âge normal. Elle était donc forcément brillante et exceptionnelle et, à cette époque, le métier de sténographe était valorisé par les hommes.

Gisèle aimait se mettre en valeur en alimentant ces jeux de compétition dans sa fratrie : « Dans la famille, c'est moi la plus grande et je suis celle qui a les plus beaux cheveux ! ». D'une manière ou d'une autre, elle échafaudait les murs de la concurrence. Souvent elle me faisait penser à la reine du conte « Blanche Neige », interrogeant incessamment son miroir : « Miroir, miroir, suis-je toujours la plus belle en ce royaume ? »

Il lui restait trois mois pour boucler sa formation et devenir enseignante de sténodactylo. Mais elle s'arrêta brusquement, justifiant plus tard ce renoncement par la survenance de la guerre et l'obligation de fuir les bombardements menaçant Dunkerque. À la réflexion, cette justification semble bien peu crédible : en 1940, Gisèle avait tout au plus onze ans, pas vraiment l'âge de se préparer à une carrière de sténodactylo ! Confond-elle avec la fin du conflit, une autre période où la France devait subir les bombardements alliés ? À moins que l'interruption de sa formation n'ait été provoquée par son mariage à l'âge de dix-sept ans et demi ?

Quoi qu'il en soit, la guerre survint, la seconde de ce siècle troublé.

Sur Dunkerque, les bombardements étaient terribles, un enfer de destructions d'où seule la statue de Jean Bart émergeait, minuscule symbole d'une résistance très vite mise à mal. Les habitations de cette ville portuaire à la position stratégique tombaient, trouées de

toutes parts par les bombes allemandes. Gisèle paniquait, se figeait. Les sifflements des bombes annonçaient la mort et Gisèle devait garder en elle pour toujours la terreur traumatique de disparaître sous les bombardements.

Dans ces instants-là, l'enfance de Gisèle volait en miettes.

Elle allait à l'école avec un masque à gaz sur le dos. Sa scolarité était ponctuée de cours d'entraînement pour enseigner aux élèves les premiers gestes d'urgence en cas d'infiltration de gaz toxiques. Quand elle mettait son masque à gaz, Gisèle se sentait reliée à son père qui avait porté la version 14-18 dans les tranchées. Curieuse reliance intrapsychique où les liens d'amour filial s'entretiennent par d'incongrus objets.

Malgré l'occupation allemande, Valentine parvenait tant bien que mal à garder ouvert son commerce et assurer ainsi la survie de sa famille. Elle y vendait du vin et du beurre. Devant son magasin se tenait une longue file de clients, avec leurs tickets d'alimentation. Armée de son fil en acier, elle coupait des petits carrés de graisse, au milligramme près, tandis que Gisèle à ses côtés collait consciencieusement les bons d'alimentation, en conformité avec les règles imposées par l'administration allemande.

Un jour, deux Allemands voulurent la motte de beurre tout entière. Du haut de son mètre quarante-huit, Valentine leur fit face avec autorité. Se juchant sur un escabeau de bois rangé derrière son comptoir, elle pointa son torse et ses seins en avant et hurla d'une voix tonitruante : « *Vous n'aurez rien ! Foutez le camp ! Dehors tout de suite !* ». Maîtrisant la langue flamande, Valentine savait se faire comprendre auprès des Allemands. En quelques phrases, elle sut retourner la situation et les convaincre de ses compétences : « *Je sais fabriquer du vin ! Vous me devez le respect ! Sans moi, plus de quoi vous saouler !* »

Ce jour-là, Valentine, par son caractère frontal, avait réussi à faire partir les occupants. Mais, leur regard rempli de haine, ils laissèrent échapper une menace terrifiante : *« Nous reviendrons avec notre char réduire votre magasin en bouillie… il n'en restera plus rien… pas même une once de beurre ! »*.

Au fil des années de guerre, la peur de Gisèle à l'égard des Allemands grandit. Elle se sentait menacée en permanence.

Alors qu'elle était dehors à l'heure du couvre-feu, elle croisa une patrouille allemande qui lui hurla dessus : « Passe Malouf ! » (« Prends garde à toi ! »). Ce soir-là, elle sentit la mitraillette sous son menton, la terrible froideur du métal… la mort traversa les veines de sa gorge… elle devenait un glaçon prêt à se liquéfier si l'un de ces Allemands s'en prenait à elle.

Au cours de ces épisodes, Gisèle nourrissait en elle la peur du viol. L'angoisse montait de plus en plus dans les actes les plus anodins de la vie courante. Elle se repliait sur elle-même et n'osait plus sortir ! Il fallait partir. La vie sur Dunkerque n'était plus possible, trop dangereuse pour ces femmes, ces filles, à la merci de la domination masculine allemande.

Cette peur du viol par l'occupant allemand, relatée bien plus tard, se justifiait-elle alors que Gisèle quittait tout juste l'enfance ? N'a-t-elle pas transposé à ces temps certes troublés une menace brandie dans les injonctions maternelles mais qui ne devait la concerner qu'à la toute fin de la guerre ?

Toute la famille quitta Dunkerque pour se réfugier dans une campagne du centre-est de la France. Gisèle interrompit ses études. Ce fut un deuil important à faire quand, au fond de soi, se niche l'ambition de devenir « quelqu'un de bien ». Deuil d'autant plus

important que dans ses préjugés, le diplôme permettait d'appartenir à l'élite.

Pour s'occuper, chaussant des sabots de bois, Gisèle s'engageait dans des marches de plusieurs kilomètres sur les chemins caillouteux de la campagne. Elle élevait une biquette et apprit à en traire le lait. La chevrette la suivait partout. L'attachement à cet animal apprivoisé était bienfaiteur : la jeune fille et la bête formaient un couple salvateur. La tendresse d'une caresse animale créait une petite niche d'humanité.

Gisèle connut des moments plus dramatiques comme cette fois où surgit un soldat allemand dans le potager de la maison. Planté devant les fenêtres de la maisonnée, il se masturbait, exhibait son pénis en l'air tel un poignard comme celui de son père voulant tuer l'ennemi. Dans un réflexe protecteur, Paulette, sa sœur cadette, cacha sa benjamine dans le placard d'où Gisèle observait par une petite fente de lumière la violence de la scène : l'allemand, verge en érection, tambourinant à la porte pour avoir de l'eau, sa sœur s'exposant à la maltraitance sexuelle tandis que Gisèle bénéficiait de la protection de son aînée.

Mais dans son placard, il lui semblait que les murs s'effritaient, se distordaient jusqu'à tomber en poussière. De nouveau se trouvait-elle renvoyée à la tragédie vécue par son père : après le masque à gaz surgissait le poignard. Pas de lâcher prise possible. Il fallait tout le temps rester sur ses gardes et ne jamais faire confiance à l'instant présent.

La jeunesse de Gisèle sera ainsi émaillée de grandes peurs. Dès avant sa naissance, peut-être s'est-elle frottée à cette émotion *in utero* lorsque sa mère la refusait. Elle eut ensuite à grandir, ballottée entre le trauma du père et l'autoritarisme maternel. Puis ce fut la terreur de la

guerre. La permanence de la peur est-elle venue semer les premières ébauches de sa structure paranoïaque ?

Même à la campagne, l'état d'occupation imprimait un climat pesant de restrictions des libertés et de présence oppressante d'un ennemi imprévisible. Il fallait récupérer cette jeunesse volée. Gisèle trouva une échappatoire en tissant une complicité inébranlable avec son frère Maurice.

Avec lui, elle intégra une association humanitaire qui organisait ce qu'on appellerait aujourd'hui des karaokés dans une salle de casino. L'association faisait payer les entrées et l'argent était envoyé à la Croix Rouge pour les prisonniers de guerre. Gisèle y chantait régulièrement avec Maurice. Ces chants égayaient une vie d'adolescente plombée par ces temps de guerre. Ces événements festifs prétendaient les faire oublier. Avec son frère, elle dansait la valse à l'envers sur une petite table ronde tandis qu'une assemblée de danseurs les applaudissait. Elle était princesse et l'ensemble du dancing la regardait. Tout cela était source de joie, de fierté et de bonnes rigolades, surtout quand elle gagnait le concours de danse. Elle y retrouvait une forme de bonheur et d'exubérance : sous la lumière des projecteurs braqués sur elle, elle se délectait de cette idolâtrie soudaine sur sa personne. La blondeur de ses cheveux lui avait valu le surnom de « Casque d'or » en référence à Simone Signoret dans le célèbre film du même nom. Elle jubilait de découvrir son ascendant sur l'autre et jouissait de la fascination qu'elle suscitait, révélant son goût pour les éblouissements narcissiques.

Son besoin d'excitation était comblé, ce qui la rendait vivante. Dans cette quête, elle apprenait instinctivement comment échapper à l'autre ou comment susciter chez l'autre des réactions. Cet apprentissage à la séduction lui permettait d'exercer un pouvoir d'influence et de développer son impact sur le masculin. Sa beauté était un sacré atout pour dominer. Elle était fine avec sa chevelure

blonde très dense. Physiquement, elle ne ressemblait aucunement à sa mère qui voyait d'un très mauvais œil la féminité de sa fille rayonner. Valentine avait pourtant bien essayé de brider l'élan sexuel de sa fille. Lorsque celle-ci eut ses premières règles, elle l'avait giflée : il fallait qu'elle se souvienne en toutes circonstances qu'elle était féconde et que, dans la famille, il ne s'agissait pas de se retrouver fille mère, enceinte au moment de se marier.

De par l'origine de sa naissance, Valentine s'était sans doute construite sur les valeurs d'un certain féminisme où l'homme avec son appétit sexuel représentait le danger ultime.

Dans cette lignée transgénérationnelle, Gisèle n'était pas programmée à aimer la sexualité. Elle a grandi sur un terreau où le plaisir de la chair était une menace et où le sexe devenait une arme de meurtre psychique.

La fin de vie de Maurice

Maurice décéda à soixante-trois ans d'artériosclérose.

Durant ses dernières années, il sortit du silence caractéristique du Poilu et lâcha quelques souvenirs de guerre, dans des larmes entrecoupées, montrant sa rupture avec l'humain : « *J'ai été traité comme une bête par ma Patrie. À mon retour de Verdun, je n'étais plus un homme. Jamais plus, je ne pourrai faire confiance ! Les boches sont des barbares et dans les années qui suivront, ils le seront ! ».*

Puis, il raconta la mort de son frère d'armes. Quatre longues années passées avec lui dans les tranchées et le jour de la proclamation de l'Armistice, ce soldat se leva, courut dans le No man's land pour clamer son allégresse. Maurice hurla *: « Attention, il y a encore des boches sur le côté ! ».* Il fut tiré comme un lapin.

Ce jour-là, Maurice décida *« qu'il n'aurait plus jamais d'ami ! »*

Il avait exprimé son refus d'être honoré par la présence des drapeaux français des anciens combattants pour son enterrement. Maurice se rebellait enfin à sa façon contre l'institution qui l'avait trahi.

Tandis que Maurice partait rejoindre les âmes de ses frères d'armes au cimetière de Malo-les-Bains, Gisèle, enceinte au moment du décès,

fit une fausse couche à six semaines de grossesse. Le dernier baiser de l'ultime séparation au-dessus du cercueil de son père provoqua chez ma mère un état de choc.

La vie peinait à reprendre ses droits.

Serais-je, au travers du récit psychotique de ma naissance, le « fantôme » de ce bébé victime de la brutalité du deuil paternel, et celui de tous les deuils non résolus de mes aïeux ?

Traumatismes ciblés des aïeux de Gisèle

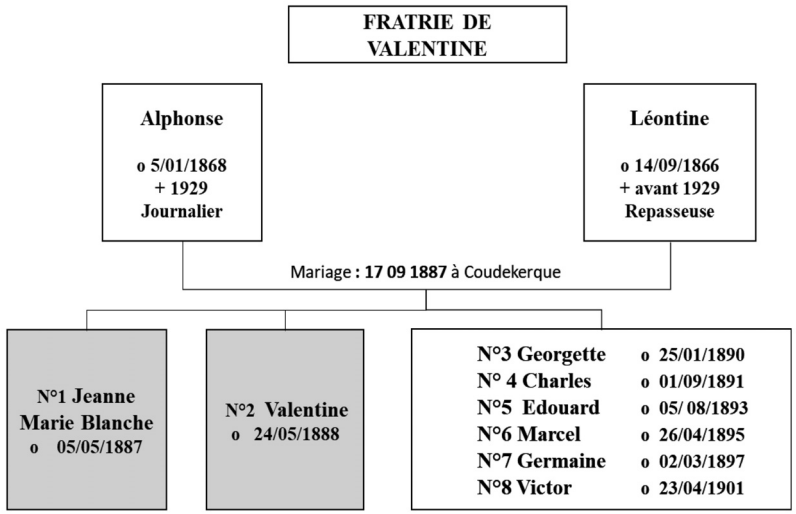
Jeanne Marie Blanche ou le secret transgénérationnel

Si Gisèle était le fond du panier, l'enfant de trop dans la fratrie, n'en existait-il pas un autre ou des autres dans les générations antérieures ? L'impromptu, l'inopiné, où es-tu ? Je pressens son existence et décide de repartir à sa recherche en remontant l'histoire transgénérationnelle des lignées de Valentine et Maurice, les parents de Gisèle. J'y découvre des veuvages révoltants par la jeunesse des défunts, des divorces et remariages teintés d'inceste, des bébés morts en couche, des décès d'enfants très jeunes, des héroïsmes obscurs ou des fusillés du régime de Pétain.

La période est certes troublée et affectée d'une mortalité bien supérieure à celle d'aujourd'hui. Mais mes ascendants semblent avoir particulièrement souffert ; ma guirlande généalogique se teinte d'une morbidité injuste et traumatique. Les dates de mariage, de naissance et de décès scintillent comme des petites veilleuses vacillantes quand elles ne sont pas éteintes, telles des chagrins qui n'ont pu occuper leur juste place.

Où dénicher, s'il existe, cet enfant en trop, celui qui fait honte, celui dont personne ne veut ? À moins que ce ne soit celui que l'on désire de trop pour réparer une injustice subie.

Dans mon exploration, je m'arrêtai sur le génogramme des parents de Valentine : Léontine et Alphonse, puis leur descendance.

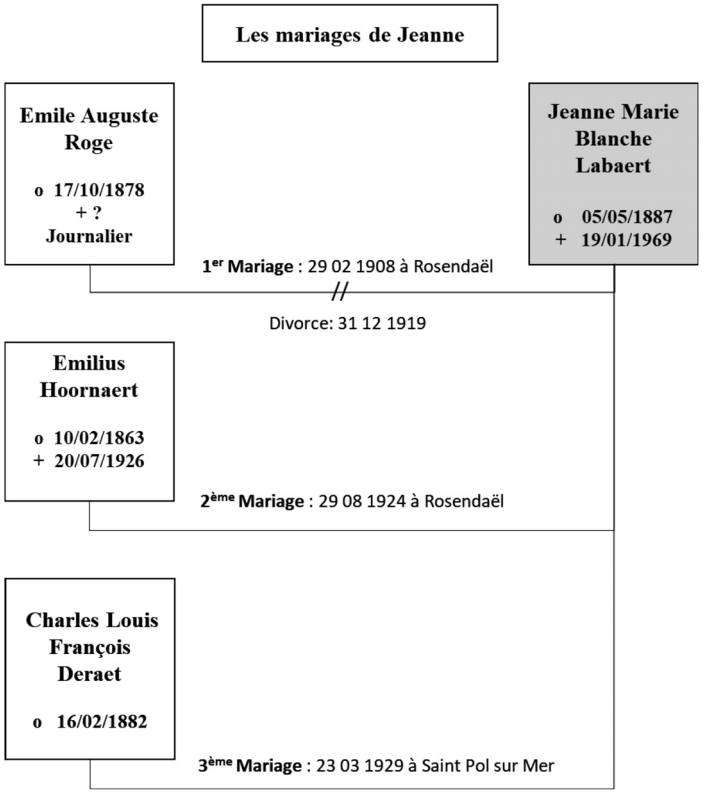


La confrontation des dates de mariage et de naissance de leurs deux aînées fait furieusement penser à une union provoquée par ces maternités. En effet, à la naissance de Jeanne Marie Blanche, Alphonse a 19 ans et Léontine a 21 ans ; ils ne sont pas mariés et ce n'est qu'après la conception de Valentine que le couple se marie. Jeanne a alors 4 mois. Pourquoi avoir tant attendu pour régulariser une situation socialement réprouvée en cette fin de XIXe siècle ?

À mes yeux, Jeanne Marie Blanche est le symbole de l'enfant imprévu et inattendu. Je fais l'hypothèse qu'elle est issue d'une autre union, enfant « sans père » et illégitime, avant d'être adoptée à l'occasion du mariage. Cela pouvait faire d'elle l'enfant de trop.

Interrogeant ma mère sur cette tante, je découvre qu'elle ne connaissait même pas son existence, découvrant stupéfaite l'existence d'un secret familial comme enfermé dans un solide coffre-fort. Le sentiment de honte bouillonnait peut-être dans une vieille lessiveuse de linge sale familial, bouillon propice à la germination du noyau psychotique du système familial dans les générations suivantes.

Jeanne était ménagère, journalière. J'imagine que seule la force physique de ses bras, mains ou jambes constituait son fragile patrimoine pour construire sa vie.



Sa vie amoureuse, marquée par 3 mariages, est à l'image des circonstances qui entourent sa naissance : chaotique !

À 21 ans, Jeanne Marie Blanche contracte une première union avec Émile Auguste, un journalier. Quelques mois plus tard, en 1909, le couple donne naissance à Germaine Lucienne. À 36 ans en 1914, Émile Auguste est vraisemblablement mobilisé comme soldat. Quel impact la guerre a-t-elle eu sur leur vie de couple ?

Le couple divorcera après la fin des combats, le jour de la Saint Sylvestre en 1919, soit onze ans après leur mariage (leur fille Germaine a dix ans).

Août 1924. À 37 ans, Jeanne Marie Blanche convole « en justes noces » avec Emilius, un charpentier-menuisier veuf de 61 ans, de 24 ans son aîné. Ce mariage a-t-il été une opportunité pour Jeanne de quitter son statut de divorcée, élevant seule une jeune adolescente ? Emilius décédera 2 ans plus tard.

1929. Veuve durant 4 ans, Jeanne Marie Blanche se remarie de nouveau à 42 ans avec Charles Louis François, de 5 ans son aîné. Journalier, charbonnier puis cocher, lui aussi a connu un divorce et un veuvage. Pour les deux, cette noce sera leur troisième mariage.

Faute d'être en mesure de recueillir des témoignages, je ne peux que poser des hypothèses :

– les circonstances mystérieuses de son arrivée au sein du foyer de Léontine et Alphonse ont-elles marqué Jeanne Marie Blanche au point d'influencer son histoire amoureuse et les choix qu'elle a posés ?

– Dans quelle mesure la honte d'une naissance illégitime suivie de la conception avant mariage de Valentine n'a-t-elle pas entaché durablement la relation entre Léontine et Alphonse, avec pour conséquence indirecte et inconsciente le divorce de tous les enfants ou presque de Valentine ?

Il me semble que les circonstances de l'arrivée dans la famille de Jeanne Marie Blanche, l'enfant de trop de cette génération, et de Valentine dans une moindre mesure, pourraient être l'épicentre des dysfonctionnements des générations suivantes.

Il faut cependant replacer tout cela dans son contexte historique.

Au début du XX^e siècle, les divorces n'étaient pas acceptés socialement. Même si une loi autorisant le divorce est promulguée en 1792 pendant la révolution, elle est abrogée en 1816 sous la restauration. Le droit au divorce est rétabli en 1884 mais ne concerne que les cas de fautes graves (adultère ou abandon du foyer conjugal). Dans ce contexte, la preuve de la faute était indispensable. Une loi du régime de Vichy du 2 avril 1941 restreint les possibilités de divorce qui ne peut avoir lieu dans les trois ans suivant le mariage. Cette loi est abrogée en 1945.

Si la loi évolue au fil de l'histoire, les chiffres du divorce augmentèrent surtout à la fin de chacune des guerres mondiales, même si ces ruptures devaient rester un phénomène marginal. Les retrouvailles parfois difficiles des soldats et de leurs épouses pour qui beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts pendant ces années d'absence subie expliquent sans doute en partie ces séparations.

Les parents de Valentine et Jeanne

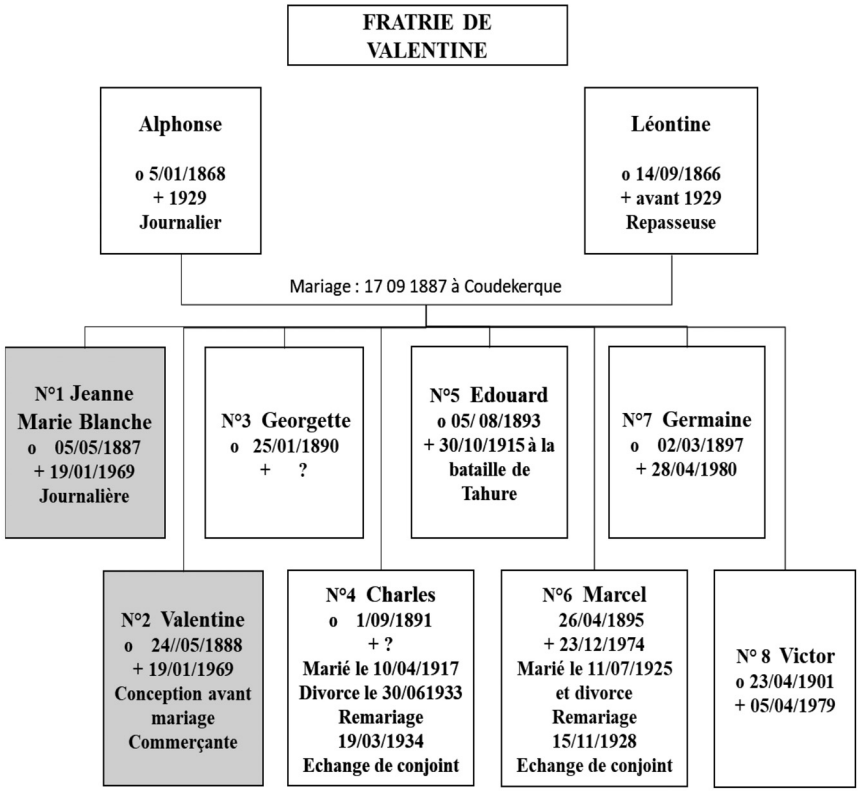
La mère de Valentine, Léontine, était une repasseuse. Elle lavait, empesait et repassait le linge fin de la maison de ses employeurs. Broderies, volants ou coiffes, draps, chemises, linge de table, tout passait entre ses mains.

Toi, Léontine, tu es une artisane spécialisée, très demandée par la bourgeoisie car ton travail sollicite de la précision et du savoir-faire.

Pour autant, cette activité difficile, avec le maniement du lourd fer à repasser, est un labeur pénible et chichement payé. De là où tu es, tu découvres et observes le luxe et le pouvoir de la bourgeoisie. Mais tout comme ton mari Alphonse, tes bras et mains obtiennent peu de reconnaissance.

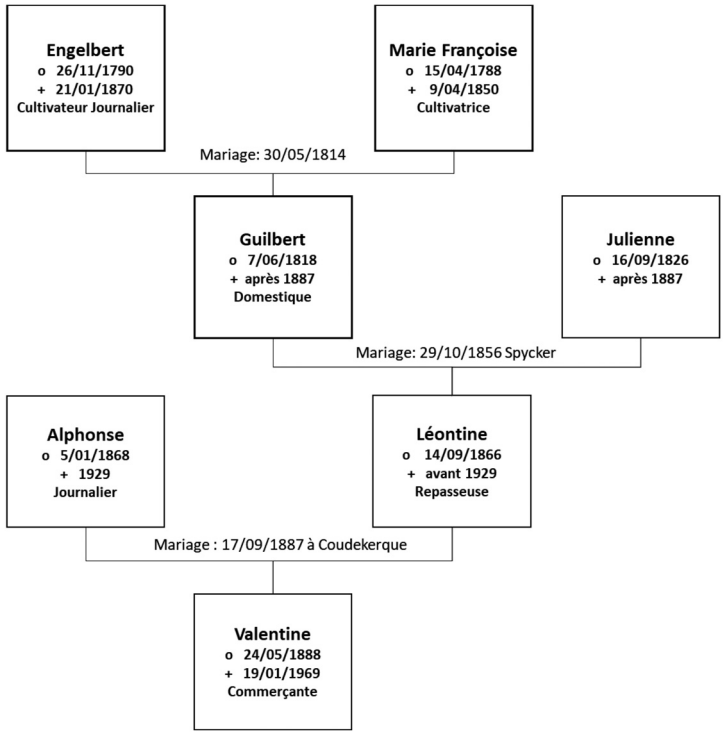
Ma mère me décrit Léontine comme une femme docile et soumise, mariée à un homme très colérique. Élevée au sein de ce couple au mariage contraint par les naissances, Valentine aurait-elle décidé de combattre l'impact de l'homme sur les choix de vie de la femme ? Se serait-elle modelée sur la colère paternelle ?

En l'espace de quatorze années, en plus de Jeanne et Valentine, Léontine donna naissance à six autres enfants, soit un enfant tous les deux ans.

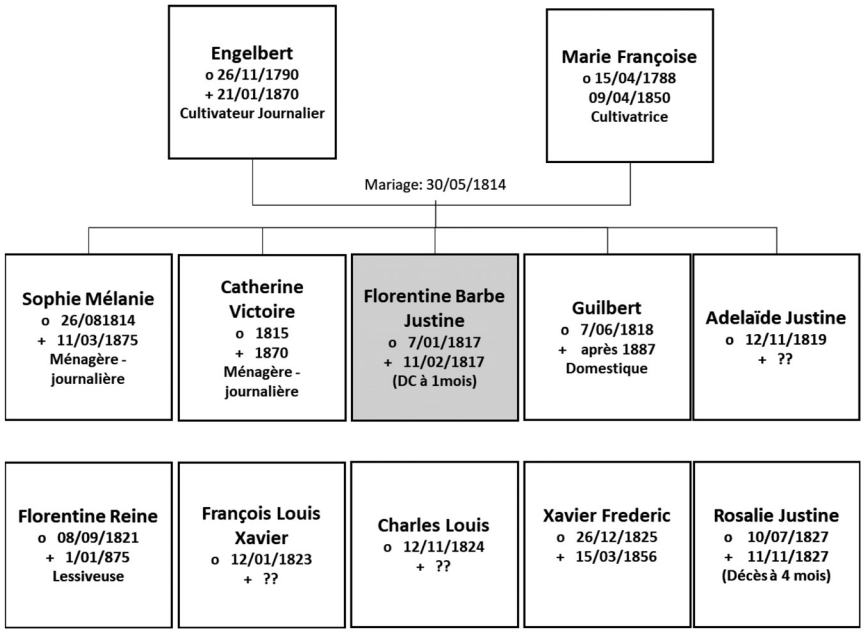


Des décès périnataux

En remontant l'arbre généalogique, je trouve Julienne et Guilbert, les grands-parents maternels de Valentine. Ceux-ci se sont mariés tardivement, autour de la trentaine, peut-être du fait de leur condition sociale puisque Guilbert était domestique.



Je remonte encore : Guilbert est le quatrième d'une fratrie de dix enfants : six filles et quatre garçons.



Deux sœurs de Guilbert décédèrent très vite : Florentine Barbe à un mois et Rosalie à quatre mois. Comme pour faire le deuil de Florentine Barbe décédée, on nommera l'enfant suivant Florentine Reine.

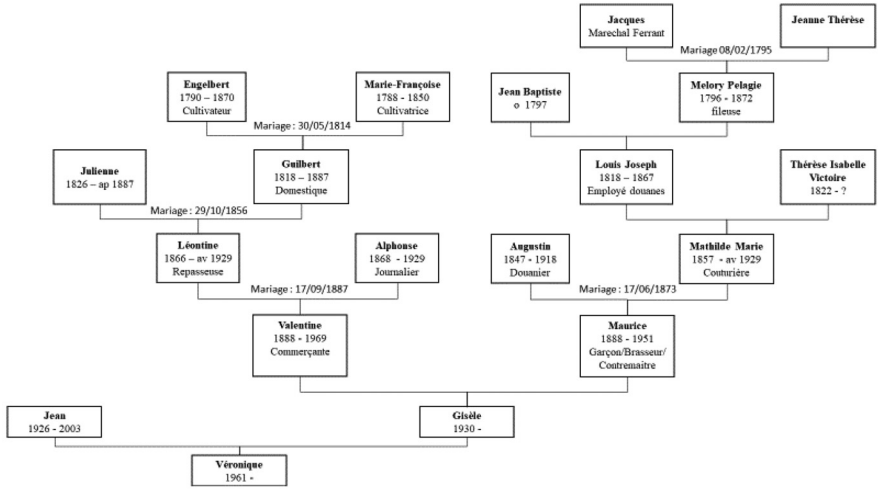
Il se trouve que la date de naissance de Gisèle corresponde à la date du décès de Florentine Barbe. Quant à Rosalie, elle disparaîtra à la date anniversaire de la naissance de deux membres de sa fratrie : Adélaïde et Charles.

Au vu de cette macabre bousculade des dates, témoignant du désespoir de la perte de ces deux bébés, et reliant Gisèle à Florentine Barbe à plus d'un siècle de distance, je pose l'hypothèse que Gisèle

est prise dans le champ de cette morbidité périnatale, pour prendre la place du gisant de Florentine Barbe.

L'inconscient transgénérationnel intervient-il en ravivant par des dates et des prénoms ces drames aux deuils non résolus ? Ce même inconscient interagit-il entre des disparitions incongrues ressurgissant au travers de naissances surprises, comme Gisèle l'incarne ?

Cette filiation viendrait-elle établir les premières fondations de son angoisse de mort qui a plané tout au long de sa vie et a largement été corroborée par son histoire maternelle ?



Naissance du couple Gisèle et Jean

Dernière de la fratrie, Gisèle avait sans doute peu côtoyé ses sœurs aînées, toutes empressées de quitter le foyer parental par le mariage. Avec chacune d'entre elles, elle s'était disputée pour des questions d'héritage, de jalousie, de vexations, de remarques clivantes ou tout à la fois.

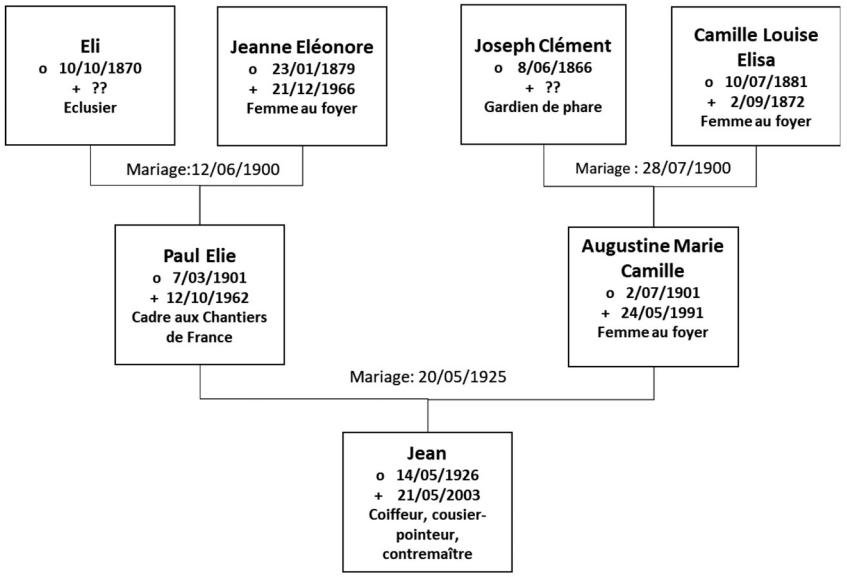
Spectatrice des conflits conjugaux de ses parents, comment pouvait-elle se représenter la vie durable d'un couple ?

Certes, avec sa chevelure d'ange, elle attirait à elle beaucoup d'hommes et voyait en chacun d'eux le rêve d'une belle romance. Elle ne savait pas comment choisir et n'en avait aucunement la maturité.

À dix-sept ans, « Casque d'or » jeta son dévolu sur un coiffeur de quatre ans son aîné, au C.A.P non validé. Jean avait su la flatter en lui parlant de ses cheveux avec un langage charmeur et précieux. Et puis, il aimait la danse et était bon danseur. Sur ces deux affinités, plus petit dénominateur commun qui soit pour envisager une vie commune, ils formèrent le projet d'un mariage.

Pour le meilleur et pour le pire selon la formule consacrée !

Le père de Gisèle l'avait prévenue et mise en garde : « Ma fille, tu ne seras pas heureuse ! ». Pourquoi Gisèle était-elle si pressée de se marier alors qu'elle réaffirme encore à la fin de sa vie qu'elle était heureuse chez ses parents. Ce paradoxe est le probable reflet d'une norme sociale de l'époque voulant qu'un mariage précoce garantisse plus sûrement la continuité de la lignée familiale.



Avant de rencontrer celle qui deviendra sa femme, Jean avait connu un échec amoureux avec une femme de sept ans son aînée. Elle l'avait trompé et leur couple s'était arrêté net. Bien plus tard, et alors que leur mariage commençait à battre de l'aile, Gisèle aimait à dire qu'elle avait épousé un cocu. Délicate attention !

Mais Jean avait l'habitude, n'ayant jamais été très valorisé par ses parents. Quand il ramenait un bon classement de l'école, « *Papa, je suis troisième de la classe* », son père Paul lui répondait *: « Va revoir ta maîtresse pour lui dire qu'elle s'est trompée dans ses comptes ».* Jean a bien répondu à l'injonction paternelle : il a loupé ses études pour confirmer la croyance familiale de son insignifiance. Cette estime de soi en miettes annihilera en lui toute espèce d'esprit d'entreprise. Entre une mère poupée et un père patriarche, se construire une identité ne devait pas être facile.

Avec Gisèle, il n'a guère gagné au change, tombant de Charybde en Sylla ! Il n'avait pas de situation, comme on disait à l'époque. Au chômage, son père le traitait de « bon à rien » : aucune envergure, pas de projet, pas d'ambition. On peut se demander si, par ces dépréciations régulières, Paul ne rejetait pas inconsciemment sur son fils la signification de son propre prénom : Paulus, à l'origine du prénom Paul, ne signifie-t-il pas « faible » ?

Jean avalait les couleuvres en élaborant un « encéphalogramme professionnel » aussi plat que les terres flamandes dont il était originaire. Parallèlement, Paul se réjouissait de sa belle-fille qu'il décrivait comme une bosseuse : « *Tu pourras la faire travailler !* » disait-il à son fils.

Jean confiait à sa jeune fiancée la maltraitance dans laquelle il avait grandi. Son père le battait régulièrement et il valdinguait au fond d'une pièce, tandis que sa mère restait spectatrice du vol plané de son fils. Gisèle s'était émue de cette histoire d'enfance, tandis qu'elle se réappropriait l'amour idéalisé de son père. Cette blessure profonde du désamour parental de son fiancé renforça le lien amoureux de Gisèle, venant rejoindre son désir de prendre soin d'un oisillon blessé.

Cette maltraitance est-elle à l'origine du mépris vengeur de la jeune belle-fille pour sa belle-mère Augustine ? Gisèle la décrivait souvent par ce portrait lapidaire : « *son souci majeur c'est de vérifier si son chapeau n'est pas mis de travers* ! ». Cette description vacharde prenait le parfait contrepied d'un prénom digne d'une impératrice.

Augustine était très immature. Elle n'appartenait pas à la génération des femmes laborieuses comme Valentine. Elle s'était laissée porter par son mariage, sans jamais travailler, sans se soucier des tâches administratives. Elle ne savait remplir ni chèque, ni feuille d'assurance maladie et encore moins une déclaration d'impôts. Sans

doute était-elle à l'image de sa grand-mère paternelle, fille d'un couple de rentiers du XIX^e^ siècle. Dans cette classe sociale, la femme, entourée de son personnel de service, apparaît insouciante, dans une recherche de plaisirs. Pour Godelive, l'arrière-grand-mère paternelle d'Augustine, peu d'enfants et aucun mort-né. Par le prisme de la recherche généalogique, la vie paraît plus légère.

Godelive et Augustine semblent se rejoindre dans l'absence d'activité professionnelle. Gisèle jugeait sa belle-mère paresseuse, comme une femme poupée. En flamand, on la prénommait « la Tchwing ».

15 ans séparaient en âge les parents d'Augustine. Camille, femme au foyer, avait épousé Joseph, le mécanicien et gardien du phare de Risban de Dunkerque. Cette famille y resta durant 50 ans, habitant dans le logement accolé au monument.

Camille ne parlait pas de son mari.

J'ai idéalisé mon arrière-grand-père, comme une identification paternelle d'où pouvait jaillir la force et l'audace. Combien de fois ai-je arpenté la jetée près du phare ? J'imaginais Joseph tel un marin robuste, au visage empreint de sagesse et buriné par les sels de la mer. Dans ses rides profondes se lisait l'alphabet du temps. Elles lui accordaient aussi le respect dû aux anciens, les anciens de la mer, ceux qui avaient connu les creux de dix mètres dans la nébuleuse du brouillard froid et humide.

Il était gardien de phare et les mouettes se plaisaient à fleurir sa casquette de leurs déjections. Au café du port, les dockers se moquaient de ses taches blanchâtres et dégoulinantes. Elles lui donnaient un air juvénile qui traversait les âges. Sa noblesse était de s'accrocher à la nuit, juché sur les tempêtes. Derrière l'œil du phare, il y avait l'œil vif d'un homme, lumière dans les ténèbres. Il savait, par sa présence dans la chambre de veille, déployer la rage des hommes à habiter le monde et aussi sécuriser la folie de leurs déplacements dans les vents contraires : deux éclats toutes les dix secondes. Joseph était une sentinelle de la lumière !

Mais le temps le malmena et fit qu'il n'était plus de son temps. Il ne savait plus au juste ce qu'il gardait. Lui qui savait de son regard gris et vif scruter les horizons et y lire le point minuscule d'un chalutier à vingt-six miles, avec l'inéluctable usure de l'âge, il ne sut plus si la mer lui appartenait encore. Il ne distinguait plus aussi nettement les rides de la mer dont la mousse blanche se faisait noirâtre au gré des pétroliers chavirés. Un matin, à la date anniversaire de ses cinquante années de métier, il partit en retraite et laissa son phare entre les mains des spécialistes. Les ingénieurs allaient l'automatiser.

Le temps lui demandait de vivre avec son temps.

À compter de ce jour-là, mon arrière-grand-père n'eut plus rien à garder, plus rien à monter par la bouche du puits, plus de balise à positionner, plus de cuve à astiquer, plus d'optique à dégraisser, plus rien à regarder. Enfant, tandis que je grimpais les deux cent soixante-seize marches du phare au cours d'une ballade sur la jetée, combien de fois ai-je imaginé mon aïeul descendre pour la dernière fois ces marches, les comptant une à une : la deux-cent unième avait un creux plissé, la cent cinquième s'articulait en triangle dans un virage et la dernière avait une fêlure sur la gauche.

À sa mort, son épouse Camille, incapable de vivre seule, rejoignit sa fille Augustine. Ces deux femmes sans mari étaient perdues. D'après Gisèle, toutes deux ne s'appréciaient guère et leur cohabitation obligée ne consolida en rien leur lien affectif.

La mère et la fille avaient appris les tâches domestiques. Et encore…

Augustine savait coudre mais détestait cuisiner. Tous ses plats étaient cuits à l'eau, sans chercher à les agrémenter d'une petite sauce venant apporter ce petit plus, ce plaisir de se retrouver à table. Il ne faut pas s'étonner que son fils Jean ne pesait que cinquante-sept kilos pour un mètre soixante-six à son mariage !

Augustine vécut son premier accouchement comme un traumatisme. La souffrance du moment balaya à tout jamais la perspective d'un second enfant. Les retards de règles étaient très anxiogènes et entraînaient des disputes violentes au sein du couple.

Auprès d'une mère ni dégourdie ni entreprenante, Jean grandissait face à un père autoritaire qui le tétanisait. Il « bénéficia » donc d'une « éducation dressage » où l'autorité n'avait pas à se justifier : « Jean devait marcher à coups de pied dans le cul ! ».

Paul, le père de Jean, travaillait comme cadre aux Chantiers de France, l'entreprise de construction navale de Dunkerque, fleuron industriel local à cette époque. Il y avait fait comme tous mes aïeux une brillante carrière, si toutefois j'en crois Gisèle et sa propension à enjoliver.

Il suivait une formation continue sur son lieu de travail. Les cours commençaient à cinq heures du matin. Gisèle laissait entendre qu'il profitait de ces moments pour organiser des rencontres amoureuses tissées au cours de ses relations professionnelles. *« À chacun son tour d'être trompée !* » s'exclamait-elle. Gisèle se plaisait à alimenter comme ses ancêtres des rumeurs de cocufiage, pour mieux abaisser l'Autre.

Le père de Jean n'était pas en reste avec Gisèle, traitée d'andouille lors de parties de cartes lorsque sa bru commettait quelque impair ou, pire, faisait perdre son beau-père.

Le « Pater familias » aimait rabaisser ses proches.

Il fit malgré tout entrer son fils aux chantiers navals. Ce jour-là, Jean pleura devant Gisèle pour la première fois. L'avenir devenait enfin possible pour eux deux. Il commença comme coursier, puis comme pointeur. Il gravit quelques échelons au fil des ans sur des postes administratifs.

C'était ainsi que tout bon ouvrier faisait carrière.

C'était le cas d'Eli, l'éclusier, le père de Paul. Attaché à l'écluse de Vitry, il fut promu « garde de navigation » de quatrième classe puis de troisième…, jusqu'à obtenir le grade d'éclusier barragiste pontier de première classe, premier échelon. Celui-ci était sous l'autorité d'un sous-ingénieur maison…

En résonance avec la dimension patriarcale de la société, l'organisation du travail de cette époque était très verticale, multipliant

les niveaux hiérarchiques : le sommet de la pyramide devait donner le vertige aux employés sans qualification. Mon père était de ceux-là.

Jean et Gisèle se marièrent donc.

Je me suis souvent interrogée sur l'engagement amoureux de Gisèle alors qu'elle reconnaissait des dizaines d'années plus tard : « *Il ne m'a jamais dit "je t'aime" !* ». Faut-il pour autant s'en étonner si l'on veut bien considérer son inexpérience ? À l'heure des épousailles, elle se demandait encore si le fait même d'embrasser pouvait « la faire tomber enceinte ».

Peu de temps après leur mariage, Jean lui dévoila un autre visage, qui n'était plus celui de l'homme qui vantait sa chevelure : « *Tu vois, je fais de grands progrès : j'avais rendez-vous avec une ancienne maîtresse mais je n'y suis pas allé !… Tu n'es qu'une naïve et tu ne connais rien de la vie… tu as tellement de choses à apprendre !* ». Je ne sais si ces paroles sont véridiques, mais elles témoignent surtout de la peur de Gisèle d'être trompée. Elle se sentait menacée, tout comme son père qui au retour de la guerre avait perdu la confiance en l'humain.

Valentine faisait mieux la cuisine qu'Augustine. Avec sa belle-mère, Jean avait déjà pris quelques kilos. Il avait trouvé une seconde famille qui ne conditionnait pas la réussite et l'appartenance familiale à l'obtention d'un diplôme. Seul le courage comptait. Les deux familles s'opposaient dans leur vision respective de la réussite : d'un côté la sécurité des diplômes, de l'autre le risque d'entreprendre.

Je ne peux prétendre à la vérité quant à l'histoire des familles de Gisèle et Jean jusqu'aux premières années de leur mariage. Mais je peux assurer que j'ai grandi dans un climat délétère où la trahison conjugale, les conflits d'héritage, le mensonge, la jalousie et la

détermination forcenée et démesurée d'appartenir à une nouvelle classe sociale ont tapissé les murs de mon enfance. Ce projet s'inscrit bien dans le contexte historique de l'époque où l'accès au savoir et l'industrialisation favorisaient l'émergence de la classe sociale moyenne. Gisèle appartenait à cette mouvance. Son aspiration à une ascension sociale prolongeait celle de Valentine, comme un turbo relaie et démultiplie la puissance d'un moteur. Gisèle s'est nourrie comme du « petit lait » de la volonté de sa mère, fortifiant sa pugnacité à vouloir lui ressembler : « *Sans elle, je ne serais pas celle que je suis aujourd'hui !* ».

On peut comprendre ma grand-mère et ma mère dans leur détermination à réussir et à s'en donner les moyens pour s'offrir du confort, au sortir de cette période de guerre et de restrictions.

Je pointe ici la ressource de la sociologie clinique pour comprendre comment des facteurs psychologiques et des facteurs sociaux se conjuguent pour produire des effets pathogènes mais aussi résilients.

Les orifices

Elle avait retourné la veste « ras du cul » de son père pour choisir, comme Valentine, le versant de l'ascendance masculine. Pour cela, elle savait correctement et subtilement somatiser le refus de son identité féminine. Tout le tableau clinique y apparaissait :

- Vaginisme
- Anorgasmie
- Colopathie
- Infections vaginales récurrentes
- Infections urinaires

Avec son accouchement gémellaire et le déchirement de ses muqueuses, elle avait trouvé une voie royale pour venir justifier l'ensemble de sa somatisation. Tout le monde y croyait, y compris mon père ! Et surtout les médecins !

Après la naissance de ses jumeaux, son désir s'était éteint, comme s'était éteint celui de Valentine à la naissance de Gisèle.

Ses jumeaux étaient de trop ! Tantôt, j'étais qualifiée de nouvelle « pisseuse », tantôt les parents me décrivaient comme « la poupée ». J'étais donc soumise à une situation de « double bind », paradoxe qui me qualifiait de « bienvenue » mais aussi de « superflue ».

Le qualificatif de « poupée » aurait pu être un compliment. Mais il était déjà l'attribut de ma grand-mère paternelle, Augustine ! Cette transmission de surnom n'était pas un bon présage. Il sonnait comme le transfert de Gisèle envers sa belle-mère. Leurs relations étaient empreintes d'affects, de rivalités, d'excès et de dévalorisation.

Le « trop » galopait en tous sens :

Un bébé en trop
Des kilos en trop par la grossesse des jumeaux
Deux chaises pour asseoir Gisèle enceinte, c'est une de trop.

Mes robes trop courtes,
Un dîner aux convives trop nombreux,
Les frites coupées trop petites,
Une belle-mère en trop,
Un appartement trop petit,
Oui, vraiment, des trop mal lotis !
Des cheveux trop épais,
Une garde-robe trop dégarnie,
Un salaire trop maigre,
Des enfants trop ingrats.

Oui, vraiment je n'ai pas mérité ça !
Je vais prendre mes cliques et mes claques,
Je vais tous vous laisser là.
Trop c'est trop !

Un appartement trop mal équipé,
Un mari trop ringard,
Trop de travail, trop de linge à laver,
Des pleins de courses trop lourds,
Des caddies trop chers,

Un porte-monnaie trop vide,
Un mari trop infidèle,
Trop de ronflements,
Trop gros, trop d'alcool, un verre de trop,
Trop ailleurs, trop souvent parti au bateau…

Oui, vraiment je n'ai pas mérité ça !
Je vais prendre mes cliques et mes claques,
Je vais tous vous laisser là.
Trop c'est trop !

Ils ont tous trop mauvais caractère,
Trop à leur service,
Trop de mensonges,
Trop de silences,
Trop d'exigences,
Trop de mauvais temps,
Trop de ciel gris.

Oui, vraiment je n'ai pas mérité ça !
Je vais prendre mes cliques et mes claques,
Je vais tous vous laisser là.
Trop c'est trop

Trop de pouvoir pécunier
Trop d'exclusion maritale :
« Tu n'es pas chez toi ici ;
T'habites chez moi ».

Trop de tension sur la ficelle

Un jour, elle a cassé

Je prends mes cliques et mes claques
Et je vous laisse tous là !

LA PLACE

Ce passage d'écriture « Trop c'est trop » vient faire écho aux différents ouvrages de Vincent de Gaulejac qui décrit très finement la plainte caractéristique de toutes ces personnes qui ont le sentiment d'avoir perdu leur place dans la société. (1)

Les lamentations de Gisèle manifestent-elles son échec à trouver un statut social à sa convenance et une identité ?

Gisèle cherchait-elle, au travers sa volonté d'appartenir à la bourgeoisie, davantage de respect, d'admiration et de déférence volontaires que tout un chacun reçoit, quand le système familial fonctionne ? Ma mère décrit par ce « trop » une contradiction fondamentale entre être une femme « comme au passé » avec beaucoup d'enfants et une présence au domicile et « être une femme du temps présent » avec un travail et une réussite sociale et financière. Dans ce contexte, l'enfant est à la fois indispensable, pour satisfaire les ancêtres et « intolérable », car il empêche la disponibilité pour gagner de l'argent et par ce biais faire sa place dans le système social.

D'autre part, cette pugnacité à gravir les échelons sociétaux révélait-elle une pulsion de survie enragée mais réparatrice liée au désir de Valentine d'avorter ? Comment protéger son besoin de singularité quand la mère veut l'éliminer ? À travers cette radiation délétère, le besoin d'unicité s'est-il multiplié quant à cette époque l'origine sociale et l'appartenance de classe déterminaient les identités de chacun ?

Il s'agit de replacer tout cela dans le contexte sociologique de l'époque marquée par une augmentation de la classe moyenne et, par voie de conséquence, des projets d'ascension sociale. Cette mouvance porte le fruit de moins de frustrations et l'avenir peut se dessiner autrement. La trajectoire sociale étant modifiée, elle invite implicitement au changement.

Comment son identité de prolétaire transgénérationnelle a-t-elle renforcé son sentiment de honte liée à son appartenance sociologique ?

Cette honte est-elle motrice à la redéfinition de sa généalogie ? Changer dans son imaginaire l'ordre des places sociales et leur statut d'origine, pouvait-il suffire à se faire une place dans l'ordre existant ? Tout ceci se relie au concept du roman familial où dans toutes les familles, les membres cherchent à cacher leurs blessures et à se créer des héros, comme par exemple Valentine qui fait face aux Allemands, venant dévaliser son petit commerce de sa réserve de beurre. Ce processus psychosocial s'inscrit très couramment chez nos ascendants.

Mais à force de réinventer le roman familial, de le maquiller comme une stratégie à retrouver une position sociale, Gisèle perd progressivement sa capacité à se positionner elle-même dans sa propre histoire. Paradoxalement, à force de vouloir se placer, elle s'exclut elle-même de son entourage familial, conjugal, amical et sociétal.

Elle veut masquer sa honte mais tout en la cachant, elle l'amplifie. De ce fait, la protection consiste à se décaler de ses origines révélant un processus d'ascension sociale tout en générant peut-être une souffrance psychique liée à la reconstruction d'une nouvelle identité insatisfaisante à la trajectoire visée.

Ce conflit peut se manifester comme option de survie sous la forme d'un comportement paranoïde ou paranoïaque : l'attaque pour sauver la face devient un enjeu existentiel d'extrême importance ; il s'agit de se protéger des risques réels de décompensation narcissique. À cette époque, nos aïeux manœuvrent pour éviter tout risque d'humiliation et de honte. Cette exposition pouvant mettre l'ego en péril, l'issue est de trouver des boucs émissaires : Valentine et Gisèle ont choisi de positionner leur mari à cette place-là.

À cette époque, décoder ces enjeux psychosociologiques était un exercice inaccessible. Ainsi, mes aïeux devaient bien élaborer leurs propres stratégies en fonction de leur histoire et de leur appartenance à un collectif. Valentine côtoie plutôt le secteur des petits artisans, groupe dont les idéologies se rapprochent de la classe dominante, qui cherche à s'élever socialement. Elle n'épouse pas les revendications de la classe ouvrière et de ses syndicats. Elle rêve d'être son propre chef. Cette aspiration conduit peut-être Gisèle à suivre la même trajectoire, beaucoup plus difficile à mettre en œuvre car à son époque, il n'est plus question de déscolariser ses enfants pour construire son entreprise. Les difficultés de Gisèle seront autres et remplis d'obstacles différents.

À force de vouloir protéger sa place, elle entamera des procès judiciaires, convaincra son entourage par des explications très logiques, le tout sans affectivité. Progressivement, la paranoïa de Gisèle se développera au service de la protection de sa place.

En ce sens la pensée de Vincent de Gaulejac affûte mon empathie envers mes aïeux quand il écrit : « Cette redécouverte de l'histoire n'est plus un poids dont il faut se dégager au risque de se couper de ses origines mais comme un passé qui a marqué les destinées des uns et des autres qu'il convient de reconstruire pour comprendre en quoi il a été marquant ».

La lutte des places. Insertion et désinsertion
De Frédéric Blondel, Isabel Taboada, Léonetti et Vincent de Gaulejac.
Éditions Desclée De Brouwer, 2014

L'histoire en héritage, Roman Familial et trajectoire sociale
De Vincent de Gaulejac
Éditions Payot et Rivages, Paris, 2012, page 63

II

Comme un chien dans un jeu de quilles

Première séance

La soixantaine bien établie, mes parents se partageaient entre Dunkerque et Amélie-les-Bains où ils avaient acheté un appartement. Ce choix d'Amélie venait des innombrables cures que Gisèle était parvenue à se faire prescrire. Dans cette petite ville de curistes, elle s'était fait une nouvelle place.

Elle mit dehors son mari à l'aube de ses 70 ans. Pour légitimer cette séparation incongrue aux yeux de l'Église, la seule à qui elle avait à rendre des comptes, elle accusa Jean de viol. Cet argument était de taille pour justifier une procédure de divorce et faire taire tous les jugements hâtifs de son entourage.

Le jour où ils devaient remonter tous deux sur Dunkerque, elle l'informa qu'elle restait sur Amélie sans intention de le rejoindre. Docilement, mon père repartit, en état de sidération. Rentré chez lui, il alla boire « sa pinte » et manger une pizza. Il partit sans payer, épuisé d'attendre le serveur qui tardait à encaisser l'addition. Il ne voulait plus attendre, surtout plus la possibilité d'un changement de son épouse. Elle l'avait mis à la porte. Il avait obéi.

Il resta vivre à Dunkerque où il décéda quelques années plus tard.

Pour Gisèle, les trois années qui suivirent la séparation furent comme une réparation de toutes les décennies de frustration financière. L'argent jouait son rôle et la gratifiait : elle remplissait ses armoires de vêtements de luxe et commençait à jouer au casino, lieu de rencontres où les prolétaires locaux n'avaient pas leur place. Elle reprenait une vie de femme bourgeoise et assouvissait ainsi les aspirations premières de sa jeunesse. Ce nouveau train de vie a peut-être installé en elle l'illusion éphémère de se sentir digne et valorisée. Sa rencontre avec son nouveau compagnon, Philippe, sembla l'apaiser. Aimant conduire, il l'emmenait faire des escapades en voiture. Comme Jean détestait la conduite automobile, elle savourait dans ces échappées une nouvelle liberté. L'équilibre semblait se réinstaller jusqu'au jour où l'addiction aux jeux vint rattraper cette nouvelle quiétude.

Pour faire face à sa dépendance ludique, elle détourna les petites économies de son amant, ancien mineur, pour les parier aux jeux. La revanche sur sa frustration financière battait son plein et les conflits pécuniers ressurgirent de nouveau : elle mit dehors Philippe avec une casserole à sa main. Humiliation en forme de cadeau, initialement symbole de la cuisine et de la nourriture, cette « casse-rôle » métaphorisait sa volonté à se soustraire de son passé et des fonctions dans lesquelles elle avait été enfermée. Sa soif de réparation insatiable la faisait à nouveau déraper sur la revanche.

Toutes les personnes autour d'elles tombaient. Avec moi, elle y était arrivée !

Inquiète de la fuite des économies de notre mère et du détournement financier des biens de Philippe, la fratrie avait déposé une demande de curatelle. Au tribunal, le juge m'auditionna dans une posture haute et désinvolte. Le magistrat réclamait un certificat médical apportant la preuve du déséquilibre mental de Gisèle. En effet, cette question médico-juridique est extrêmement subtile. Sur

le fond, cet officier civil avait raison car dépenser son argent n'est pas un signe de pathologie. De plus, Gisèle connaissait la plupart des médecins d'Amélie qui la soutenaient dans l'injustice de sa vie. Ainsi, avait-elle su développer une stratégie de survie sociale, par sa victimisation qui appelait aveuglément l'apitoiement du corps médical. Notre démarche fut donc déboutée.

« Le juge ne me croit pas ! ».

À cet instant, ma vie s'est arrêtée. Je me suis effondrée et la caméra s'est tournée vers le passé comme si j'entrais à mon tour en état de choc. Cette perception de n'être pas crue sonnait comme la réactivation d'anciens traumas. Vivre me devenait interdit. Je me sentais piégée dans une existence qui m'encombrait, à ne savoir que faire de ma vie qui me restait sur les bras.

J'avais construit une famille. J'étais amoureuse de mon époux. Mes enfants étaient superbes. Beaucoup d'amour m'entourait. J'avais à rester dans le présent, mais je n'y parvenais plus.

Étrange sensation que de porter le deuil de sa vie, comme s'il y avait des morceaux du temps qui nous enferment. J'avais à revisiter cette anamnèse indélébile car la vie m'y acculait.

Sur le perron du tribunal, probablement comme ma mère bien avant moi, je me suis à nouveau sentie une erreur de la nature, une faute en soi, une existence illégitime. Je descendais les marches une à une, abandonnée à moi-même comme un animal blessé dans une jungle. La dépression s'engouffra en moi comme un tsunami. Je me sentais piégée dans une existence qui m'encombrait, m'appelant à dénouer les pièges du temps sans avoir les clés pour m'en libérer.

En cette fin de matinée du mois de février, j'allais voir pour la première fois un psychiatre. Passé le secrétariat, j'entrais dans la

salle d'attente où quelques fauteuils disparates et inconfortables me tendaient les bras. Les vitres de la fenêtre étaient recouvertes de rayures opaques, visant à la confidentialité. C'est drôle, la traversée dépressive appelle à se cacher, tandis que la guérison passe par le dévoilement de soi. C'est un étrange paradoxe que de commencer une psychothérapie dans cette honte de se raconter.

Le psy vint me chercher et m'invita à pénétrer dans l'antre. Je m'assis sur une chaise en bois très inconfortable. Je parcourais rapidement des yeux le cabinet. Il s'était enfermé lui-même derrière un bureau où se dressaient des dossiers, des livres, des souvenirs de voyage… un réveil rappelant que chaque minute était comptée.

Rien n'était plus artificiel et saugrenu que cette scène, en apparence naturelle. Se trouver face à un parfait inconnu et se mettre à parler de soi sans préambule. Je ne savais par où commencer. Je le jaugeais.

Il était chauve avec de grands yeux rieurs. Derrière une statue de bouddha, il me présentait un sourire posé. C'est le genre de regard que l'on n'oublie pas parce qu'il vous pénètre de l'intérieur, vous réchauffe et vous fait espérer qu'il saura venir vous rejoindre là où les mots n'ont plus leur place.

Je parvins seulement à lui dire entre deux sanglots cette phrase que je répétais en moi inlassablement :

« Il ne m'a pas cru !

— *Qui ça ?*

— *Le juge ! »*

Pourquoi surgissait en moi un tel besoin d'être crue ? Que fallait-il croire pour que je revienne à la vie ?

DIAGNOSTIC DIFFÉRENTIEL :
réparation, résilience, revanche et vengeance

La réparation est ce processus qui permet de donner du sens à sa blessure. Elle évite la reconstruction par l'adversité. C'est mon choix de retourner en son contraire la violence subie pour la transformer en un don de moi-même. Le commencement de ma vie adulte a donc débuté par un surinvestissement de la relation d'aide. Cela compensait largement mon besoin d'être aimé, d'avoir de la valeur et de tisser des liens. Étant à cette époque dans le déni de la maltraitance maternelle, j'entamais ma vie professionnelle dans un altruisme exacerbé :

– *Engagement dans une mission en Afrique pour améliorer la prise en charge des soins primaires du nouveau-né.*

– *Assistant socio-éducatif au Conseil Général avec un mandat de protection de l'enfance sur Roubaix.*

Je me sentais utile et ma vie prenait sens dans l'évitement de toute hostilité. Cette tranche de vie constitue les premières marches d'une forme de résilience.

Les livres de Boris Cyrulnik m'ont éclairée sur ce concept : Neuropsychiatre, il a décrit la résilience comme un processus de réparation[1]*. En effet, les résilients sont les rescapés des conséquences délétères de la rupture avec l'objet aimé ou avec soi-même.*

1 *Un merveilleux malheur*
Auteur : Boris CYRULNIK
Éditions Odile Jacob, mars 1999

Pour développer cette notion, il s'appuie sur deux mots-clés qui sont le « ressort » et le « tricot ».

Le ressort correspond à la capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité.

Le tricot explique la manière de s'en sortir.

La résilience est un processus diachronique (Évolution d'un fait dans le temps) et synchronique (Étude des faits arrivés en même temps) : les forces biologiques développementales s'articulent avec le contexte social, pour créer une représentation de soi qui permet l'historisation du sujet. En termes plus simples, la résilience est un tricot qui noue une laine développementale avec une laine affective et sociale. La résilience devient un maillage comme une théorie de vie qui se noue et se dénoue continuellement, comme un réseau de neurones qui doit progressivement encadrer la représentation traumatisante.

Par cette idée, Boris Cyrulnik démontre que la résilience ne dépend pas que du traumatisé. L'environnement joue un rôle dans la récupération et dans la transformation de la blessure.

Ainsi l'entourage, s'il est à l'écoute, peut avoir un impact sur le processus de résilience.

Une autre possibilité de reconstruction est la rencontre avec un « personnage initiateur » support d'identification pour le traumatisé.

Mais quand l'événement est trop difficile à entendre, alors les proches peuvent avoir intérêt à faire taire le paria, le déjà-mort, celui qui représente le malheur. Les poilus, les juifs, les violés, tous rapportent la misère du désespoir. Ils sont vus comme des démoralisateurs que l'entourage va mettre à distance.

Chez le résilient, les mailles de son tricot vont se tisser par des options de survie dont voici quelques exemples :

– *Le sujet va développer son imaginaire. Les rêveries, le souvenir et l'idéalisation de ses proches peuvent permettre la constitution d'un espace interne inviolable où l'enfant peut se ressourcer. La sublimation est donc l'une des conditions de la résilience. Elle prend appui sur les liens que l'enfant a pu construire avant son traumatisme.*

– *Le clivage témoigne de la division du moi. Il se manifeste principalement par le résultat d'une pensée dichotomique où tout est blanc ou tout est noir.*

– *Le déni permet de ne pas voir une réalité dangereuse ou de banaliser une blessure douloureuse.*

– *L'humour, d'un seul trait, métamorphose une situation, transforme une pesante tragédie en légère euphorie. L'humour a une fonction protectrice au sens où le sujet réussit à vous faire rire de son malheur. Il se fournira ainsi la preuve qu'il redevient le maître de son passé et qu'il ne se sent pas si victime de ça.*

– *Enfin le tissage du sentiment de soi semble un facteur capital de l'aptitude à la résilience comme par exemple le héros résistant qui a su tenir tête à l'armée allemande.*

C'est à ce niveau que Boris Cyrulnik insiste sur l'importance à raconter son histoire. C'est comme si tous les chagrins devenaient plus supportables si le sujet en fait un récit. Cette histoire de vie crée un sentiment de soi cohérent et agit comme une réconciliation entre les deux parties clivées du moi. Le moi socialement accepté tolère enfin le moi secret non racontable.

Boris Cyrulnik développe une dernière idée forte dans son livre, c'est l'oxymoron, comme la perle dans l'huître. Quand un grain de sable pénètre dans le crustacé, et l'agresse, l'huître pour s'en protéger doit secréter de la nacre arrondie. Cette réaction de défense donne un bijou dur brillant et précieux. Cette perle témoigne qu'après la catastrophe, tout n'est pas perdu. Les résilients parviennent à faire

cohabiter désormais l'horreur et la poésie, le désespoir et l'attente du mieux, la torture glacée et la chaleur humaine.

Le résilient devient celui qui est capable de transformer la mémoire de sa souffrance en une œuvre d'art acceptable. Il n'est plus le torturé ou la victime. Il n'est ni dans l'oubli, ni dans la victimisation de sa personne. Il a cherché à comprendre l'événement et grâce à la compréhension de celui-ci, il redevient le sujet créateur de sa propre histoire. Il sait changer le regard sur le malheur et, malgré la souffrance la personne cherche la petite perle qui peut s'y nicher.

Une des conclusions importantes dans cet ouvrage réside dans les possibilités créatrices qui transcendent la souffrance.

J'ai pris le contrepied de ma mère en construisant d'autres options de survie. Elle a choisi tout d'abord la revanche.

Ce concept est le fait de rendre la pareille pour un préjudice que l'on a reçu. C'est racheter une défaite par une victoire. Par-là, le sujet tente d'effacer un vécu d'infériorité en s'efforçant de renverser la situation sur le même terrain. De là émerge une compensation, une forme de remède à la perte traversée.

Puis les conflits et la dégradation de ses liens d'attachement mènent Gisèle sur les méandres de la vengeance. Celle-ci va beaucoup plus loin : elle permet d'entretenir sous le mode du conflit une relation avec la personne qui nous a blessés en vue d'activer une réaction chez l'autre. La visée de cette stratégie est de faire entendre l'acidité de la blessure. Les ponts relationnels sont donc maintenus dans cette toxicité. La vengeance entre dans une logique mortifère à la mesure de la déception ou de la trahison vécue. Celle-ci se fige en la personne sous un mode d'expression violent amenant des passages à l'acte qui l'exclut de son collectif d'appartenance.

En écho, Dominique Barbier[1] *décrit la vengeance comme la catharsis de la rage, de la haine et de la rancœur accumulée. C'est un mécanisme défensif primitif face à une atteinte à l'image de soi c'est-à-dire une blessure narcissique. Ainsi des événements qui provoqueront chez l'un un haussement de sourcil, provoquera chez le revancheur une douleur extrême. La sphère intime est donc bien le lieu par excellence où se noue le besoin de vengeance et où se développe cet acharnement de haine destructrice et jouissive. La destruction de l'autre provoque un soulagement, marqué par cette illusion que le mal qu'il fait compensera un jour le mal qui a été fait, quitte à se mettre soi-même en danger.*

– *Le revancheur est un agresseur car il croit disposer de la vérité absolue et universelle. Il est la loi et la justice et se positionne comme le clair exemple de ce que tout le monde devrait être.*

– *Il présente un raisonnement dichotomique opposant tous les problèmes sous une forme antagoniste comme par exemple l'autorité et la liberté ou l'ordre et le mouvement.*

– *Il ne pardonne pas et n'oublie pas non plus comme s'il vivait suspendu à son passé et sa rancœur.*

– *Il annule toute possibilité de bon jugement construisant une réalité plus opportune et favorable à sa légitimité.*

Pour sortir de ce tunnel, il existe une voie, difficile, longue et souvent douloureuse, celle du pardon. Ce pardon n'est pas à définir au sens chrétien du terme. Mais c'est un pardon qui redonne à celui qui l'accorde une consistance qui lui permet de passer du statut de victime à celui de sujet. Chaque étape de ce pardon constitue un moment douloureux car il faut successivement « vivre pleinement sa colère », accepter la douleur qu'elle entraîne puis le sentiment de tristesse. C'est à ce prix que le sujet peut enfin se reconstruire et

1 *La fabrique de l'homme pervers*
Auteur : Dominique BARBIER,
Éditions Odile Jacob, février 2013

intégrer cette blessure comme un événement parmi d'autres comme dans le processus de deuil.

La serviette

Dans la salle d'attente du psy, j'avais pris l'habitude d'arriver en avance et, dès les premières séances, je m'y préparais en associant simplement quelques mots.

Pour la seconde séance, j'arrivais avec une serviette blanche, brodée de la lettre « L », initiale du nom de jeune fille de Gisèle.

Mais de souvenir de mon père, point.

Le lendemain de l'enterrement de papa, elle avait vidé l'appartement de Dunkerque, emporté l'ensemble des souvenirs de la famille et changé les verrous, marquant ainsi définitivement son territoire et nous fermant à jamais les portes d'accès à la mémoire de notre père.

Dans les jours suivant son décès, nous aurions dû aller chez lui, trier les photos, les lettres gardées précieusement et partager entre les enfants ses souvenirs. Mais rien ! Simplement une tombe et deux dates sur la pierre. La vie peut nous effacer rapidement.

Je cherchais vainement un objet auprès duquel me raccrocher pour me relier au paternel. Mais je ne trouvais rien.

J'avais sollicité auprès de ma fratrie une photo de la jetée prise par lui-même, un jour de tempête. L'original de ce petit bout de souvenir avait été réclamé par l'une de mes nièces, surinvestie par mon père qui prenait plaisir à la photographier de toutes parts. Comment refuser cette demande à la première petite fille de la génération suivante ?

Cette photo « revendiquée » montrait douloureusement comment chacun tentait d'arracher à l'oubli des bribes de souvenirs, à la recherche de la malle au trésor d'une mémoire en décomposition.

Mais quels souvenirs avais-je avec mon père ? Il avait su consacrer du temps pour stimuler sa première petite fille à faire ses premiers pas tandis que j'avais appris solitairement à rouler à vélo dans les rues de mon quartier.

J'ai eu à développer seule beaucoup de mes apprentissages. Certes, j'appris à skier avec l'aide d'un de mes beaux-frères au cours d'une semaine de vacances. Mais l'apprentissage du vélo avait été particulièrement difficile car il sollicitait en moi de trouver un équilibre de funambule que l'homéostasie familiale tendait à me refuser.

Dans la distribution de la tragédie parentale et fraternelle, je tenais le rôle de « *peste* » (c'est ainsi que me désignait souvent ma sœur aînée), de vilain petit canard maladroit et trépidant. Et c'est vrai que j'ai toujours beaucoup cassé. Maladresse ou impatience ?

LE TROUBLE DÉFICITAIRE DE L'ATTENTION (TDA)

Le Trouble Déficitaire de l'Attention est un dysfonctionnement des neurotransmetteurs, et particulièrement de la dopamine. La transmission des informations d'une cellule à l'autre est ralentie, créant une diminution de l'activité du cerveau touché.

Voici quelques signes cliniques du TDA venant illustrer cette perturbation :

– *Le patient présente une labilité émotionnelle, avec un trouble anxieux pouvant amener un comportement impulsif.*

– *Il présente des troubles du sommeil*

– *Il semble ne pas écouter quand l'autre lui parle personnellement.*

– *Il se lève souvent dans des situations où il est supposé resté assis.*

– *Il a du mal à attendre son tour.*

– *Il interrompt souvent les autres quand ils parlent.*

– *Il a du mal à réfléchir avant d'agir.*

– *Le cerveau apprécie difficilement la profondeur du champ spatial. Cela conduit le sujet à mal évaluer ses distances et à se cogner partout. Il devient par ailleurs très maladroit car ses muscles manquent de coordination.*

– *Il a des difficultés de mémoire et cela sollicite chez lui beaucoup de répétitions pour ses apprentissages.*

– *Le sujet retient parfois des petits détails justement parce qu'il distingue difficilement l'important de l'accessoire.*

– *La consommation impulsive d'alcool reste très souvent associée car il recherche en permanence un besoin de se détendre ou de se décontracter.*

Trouble Déficitaire de l'attention
avec ou sans hyperactivité
Auteur : Sandra Garcia (Suisse)
avril 2001 PDF

Ainsi, dans mon apprentissage cycliste, je ne parvenais pas à coordonner mes jambes en charge du pédalage et mes mains, responsables du freinage. Cette laborieuse coordination psychomotrice provoquait mon retour à la maison, couverte d'hématomes et d'égratignures. Je m'empressais de les cacher afin de garder secrètes les bosses et les rayures faites auprès des véhicules stationnés dans le quartier. Plus difficiles à masquer étaient les trous dans mes collants ou pantalons. Je manquais indéniablement de respect pour la préservation de mes vêtements !

Je ne sais où j'ai puisé en moi le courage et la persévérance d'entreprendre. Mais je savais intuitivement qu'il valait mieux quelques cris plutôt que de sacrifier mes prouesses enfantines.

L'absence de matérialité pour intégrer la mort du père me fut difficile. Je ne pouvais me raccrocher qu'aux rites funéraires, un baiser sur un corps froid, un cercueil décoré façon « pompes funèbres » avec des volants aux couleurs mauves trop décalées par rapport au défunt pour ne pas être risibles. Mon père était habillé de son costume du dimanche pour son dernier voyage. Personne n'avait voulu porter la croix. Seul le croque-mort dans son allure compassée empruntait un visage profondément affecté, tandis

que nous le suivions tête baissée, dans l'allée centrale de l'église, exposés aux regards de l'assemblée.

En rentrant, je m'accrochais à une serviette de table que j'avais récupérée par je ne sais quel hasard. Ce linge faisait partie du trousseau de jeune mariée de Gisèle. Elle y avait brodé une lettre « L » comme « Larangé », son nom de jeune fille. J'ai caressé très longuement cette broderie comme un doudou tentant de pallier au manque.

Le manque de parents.

Je pense vous avoir cherchés tout au long de ma vie mais, à chaque fois, vous m'avez échappé comme un lien qui jamais n'a pu se tisser. Avec vous, j'ai été dans cette quête vaine d'une rencontre qui n'a pu se vivre. Je suis impuissante à pouvoir vous aimer comme vous-même l'avez été à m'aimer.

J'avais offert à mon père gravement malade sur son lit d'hôpital un réveil, avec de très gros chiffres, afin de l'aider à recouvrer la structuration du temps. J'étais contente d'avoir eu cette idée et heureuse qu'elle lui soit utile. Il m'a accueillie d'un « *Quelle connerie m'apportes-tu encore ?* », bien dans sa manière. Mais pourquoi étais-je encore surprise et blessée de sa réaction après toutes ces désillusions ? Sans doute le « encore » qui me ramenait une fois de plus au rôle de peste maladroite.

Face à cette impuissance à réussir notre tête à tête, je vois bien ce que vous m'avez légué en disparaissant de ma vie. Avec vous, mes parents, j'ai connu l'abandon affectif, la non-protection ; j'ai appris la fragilité des êtres, l'amour qui bascule sur la haine, la moquerie puis la solitude, tout cela bien trop tôt.

En moi s'est forgé un cœur en cendres.

J’ai vécu la précarité du lien le plus profond, celui unissant un enfant à ses proches, me laissant dans une hypersensibilité où tout regard de désamour, toute critique, humour dévalorisant, toute trahison viennent se nicher au fond de moi comme autant de pierres brûlantes. Le volcan gronde et je reste sur le qui-vive à la recherche d’eau fraîche pour refroidir les braises fumantes.

Qu’aurais-je été ? Comment aurais-je vécu sans ces cendres au cœur ? Aurais-je été plus libre ? Plus disponible ? Questions bien vaines ! Je ne peux m’empêcher de me les poser tout de même, et depuis bien longtemps, interrogeant le vide noir de mon enfance.

Quelle femme serais-je devenue sans le « trop » que j’étais ?

Serviette en héritage

Tu brodais ton trousseau de mariage,
Préparant cette future vie de couple
Avec ce désir de prendre soin de ton rêve.
Tu n’avais pas beaucoup de sous pour acheter de soyeux tissus ;
Une grosse cotonnade ferait l’affaire.
Et puis c’était plus facile
Pour tirer le fil préparatoire de l’ouvrage.
À l’époque tu faisais preuve de patience,
Investissant cet avenir
Dans l’espérance de construire,
Dans la confiance d’une future famille.
Tes doigts témoignaient de la finesse d’une pleine jeunesse,
Ton cœur battait l’allégresse de l’amour.
Tu as aimé ton mari, tu ne peux le nier
Tu as quitté ton nom de jeune fille :
Le « L » de ton enfance s’en est allé pour un « W ».
Pour ne pas l’oublier,
Tu l’as brodé.
Pour une fois, nous sommes d’accord :
Tu as raison !
N’oublie pas d’où tu viens,
C’est le nom de ta filiation,
C’est le nom de tes ancêtres,

C'est le nom de ton origine.
Lettre « L »…
Remplie de boucles, elle grossit dans l'affirmation du trait,
Elle s'affine au détour d'un tournant.
Le « L » de ton nom se fleurit en un bouton de fleurs :
Tes doigts sont passés par là.
Je regrette que, sur ton trousseau,
La lettre de ton époux n'y soit pas associée :
J'aurais pu la toucher ou la caresser,
Me relier à lui. Hélas, rien !

La demande de curatelle

L'enjeu premier de cette procédure judiciaire concernait une nouvelle fois l'argent, utilisé chez ma mère comme une nuisance à la vie d'autrui. Elle avait agi comme un zombie par compulsion, la rendant prisonnière d'une puissance fraîchement reconquise. Dans cette déviance, elle rejouait différemment l'hégémonie de sa mère, Valentine, qui avait sacrifié le projet professionnel de son mari et les études de ses deux filles aînées sur l'autel de l'argent, celui-ci devenant l'antagonisme de sa vie conjugale et de ses maternités. Notre fratrie entra dans une énorme panique.

Avant le décès de mon père, j'avais déjà joué à l'assistante sociale : lister l'ensemble des démarches et organiser une réunion des frères et sœurs, trouver une place en maison de retraite…

Pour la demande de tutelle, j'avais de nouveau joué ce rôle, prenant en charge la rédaction de la demande. Mais cet écrit fut un désastreux échec. Pourtant dans mes rapports de signalement d'enfant en danger, j'étais plutôt percutante face aux juges des enfants. Mais dans ce rapport, je mélangeais tout et les vertiges me faisaient tourner la tête. Je n'étais plus opérationnelle !

Face à une note d'information préoccupante pour une personne âgée addictive aux jeux, ma mère, j'étais complètement décontenancée et je perdais mon objectivité.

Parallèlement, ma sœur Martine s'agitait et stimulait sa fratrie à garder le contrôle sur des événements parentaux très déstabilisants pour tous. Elle débarqua de sa région du Jura dans sa posture d'aînée. Son intervention était à l'image d'une de ses dernières visites où elle s'était promise de faire manger des légumes à notre père, tandis qu'il avait fait une hémorragie stomacale suite à un alcoolisme chronique grave et ancien.

Mon père était agonisant à l'hôpital et il était logique de lui trouver un établissement long séjour… post-mortem ! Il fallait prendre le contrôle sur une situation déjà hors de contrôle. Ne jamais lâcher prise, comme Maurice à Verdun. Tout devait se prévoir et se planifier, même l'évolution d'une fin de vie sur laquelle aucune visibilité ne se dessinait.

Par devoir et pour préserver les liens fraternels, je me mis à contrecœur à rédiger ce rapport.

J'avais à être une professionnelle sur une situation dans laquelle j'étais directement impliquée. Mes actions étaient parasitées par une énorme colère qui me rendait inefficace.

Martine me reprocha mon manque d'objectivité et qualifia d'incongrus les arguments de cet écrit.

Effectivement, je mélangeais tout comme si mes idées perdaient leur ordonnancement. J'entremêlais la problématique financière et le dépôt de plainte pour viol de Gisèle. Cette confusion labellisa toutes mes croyances anciennes : je ne savais pas faire mais on me demandait de faire.

Cette injonction paradoxale confirma les croyances de ma fratrie sur ma personne : A mes yeux, je suis redevenue la maladroite, l'immature et l'incapable… Je suis redescendue à la cave.

Je me laissais aspirer par les racines maternelles, où ce brin de folie circulait depuis tant d'années dans le cercle familial. Des discussions

enfiévrées tourbillonnaient où il fallait penser à la succession des arrière-petits-enfants de Gisèle, les protéger des futures dettes de cette aïeule, refuser l'héritage, saisir le juge pour enfants…

Et pourquoi pas la Commission Européenne ?

La folie transgénérationnelle battait son plein. Le feu de paille virait à l'incendie.

L'argent avait révélé la relation fraternelle et parentale. Il devenait le miroir de l'être profond que nous étions, tout en instaurant cette dialectique de l'être et de l'avoir. Dans l'hypothèse d'une pension à verser à notre mère, la contribution de chaque enfant serait calculée au prorata des revenus de chaque foyer concerné. Nouvelle injustice ! La bataille sur le sens de l'argent battait son plein et se transformait en jeux de compétition, de place et de sécurité.

Retenir ou donner
Posséder ou échanger
Économiser ou s'octroyer du plaisir
Impulser un projet et avancer

La révolte, l'iniquité, les débordements émotionnels, les dévalorisations… tout se réveillait comme le déferlement d'une vague sismique et systémique.

Gisèle gagnait à nouveau. De « Ici gît » elle passait à « *Ici règne* ».

Elle tenait toutes les bourses et se vengeait sur ses frustrations liées à ses maternités. Avec le décès de son mari, le dernier imago paternel disparaissait et la confusion mentale de Gisèle dans sa dynamique de revanche grignotait un peu plus de terrain.

Le lendemain de l'enterrement de mon père, elle avait vidé l'appartement.

Plus de dedans. Plus de dehors.

Une nouvelle fois, les frontières de l'interdit fondaient comme neige au soleil et cette liquéfaction renforçait en elle son besoin d'amasser et de posséder. Elle savourait probablement cette rétention avec beaucoup de plaisir, compensant le fait que son mari et ses enfants l'avaient tant frustrée dans sa vie.

Elle maîtrisait toute la situation. Sa prise de contrôle marquait son emprise : le juge lui avait donné raison. Un certificat médical attestait de sa santé mentale.

Je me sentais emprisonnée par la honte.

Pour me sortir de la cage, encouragée par mon thérapeute, j'écrivais en m'appuyant sur l'association libre de mes mots :

Marches du tribunal, Grande Instance ou sans Instance ?
L'indécence de l'instant.
Ma mère va être jugée.
Bureau du magistrat.
Piles de dossiers, une vie pour chaque chemise.
Chemise de ma mère, rouge.
Quatre sous-chemises pour chaque enfant, enfant dans pile de dossier.
Où sont-elles ?
L'armoire grise à la devanture se déroule.
Il tire un fil. L'histoire se déroule aussi.
Elle se défile. Derrière elle, la double porte, porte ouverte, porte fermée, fermeture cloisonnée, cloison feutrée, le feutre du secret.
Où sont les faits, rien que les faits.
Dites la vérité, rien que la vérité, la vérité des faits, fait à dire, Mais sans vous dire qu'est-ce à dire ? Je ne dirai plus rien.

Je ne veux pas entendre, ne veux se défendre ;
Forteresse Vauban, levez le pont ;
Plus de passage c'est la rage.

Je ne dormais plus. Après le décès du père, puis le tsunami maternel et fraternel, une nouvelle éruption volcanique surgissait, celle de la dépression majeure. Ma tête tanguait comme un bateau. J'avais l'impression de quitter le sol et paradoxalement je me sentais investie de cette mission d'être le repère de ma fratrie. À ce moment-là, je crois qu'une hospitalisation m'aurait été plus que nécessaire. Je ne l'ai pas fait pour la seule raison que je n'avais aucun relais pour la prise en charge de mes enfants.

Faire une pause. S'il vous plaît ! Une petite pause de quelques semaines, quelques mois. Je ne sais où j'ai trouvé la force physique pour faire face à un tel épuisement. Je marchais avec des distorsions perceptives, comme si le sol était un nuage. Le plancher se marquait d'ondulations. Mes pieds avaient perdu pied. J'étais sur un bateau qui tanguait tandis que les vertiges accompagnaient les flux de la marée. Ma voix se faisait craintive et atone. Ma mémoire se transformait en une vieille passoire. Mon regard devenait sépulcre.

La méditation et la psychothérapie, sollicitations d'amour et de sagesse, ont été un beau et véritable refuge, face aux idées suicidaires profondes qui me traversaient. Je salue en même temps le médecin homéopathe qui m'a véritablement portée semaine après semaine pendant cette traversée dépressive majeure qui a duré plus de trois ans.

Je sais que je n'ai pu tenir toutes ces années sans éveiller chez mes enfants quelques soupçons. Je ne dégageais plus d'énergie et mon quotidien se déroulait avec un pathétique lymphatisme. Au cours des repas familiaux, je passais par la cuisine pour vomir. Les nuits étaient cauchemardesques. Mon travail lié à la maltraitance renforçait la vague sismique. J'étais ailleurs tout en étant là. Mon

attention faiblissait. Je fonctionnais comme un pantin. Pendant ces longues années de dépression, la présence à mes enfants a perdu en qualité. Ils me parlaient mais je ne me concentrais pas sur les répliques. Je posais des questions mais je n'écoutais pas les réponses. L'ensemble de ces symptômes se surajoutait à mon trouble déficitaire de l'attention.

J'étais sur le bateau mais je tanguais et je perdais le cap. Dès que je pouvais dormir, quelques minutes, quelques heures, je les prenais comme un espace récupérateur pour mieux donner par la suite à ma famille.

Je n'ai jamais récupéré complètement de cette décompensation psychique. Gisèle avait volé un morceau d'héritage mais là n'était pas le problème. Elle était parvenue à saboter une part de mon énergie et de ma vitalité. Cela avait un impact direct sur mon quotidien. De cela, ma rancœur voire ma rancune s'est installée en moi gravant ces souvenirs dans une mémoire qui n'en effacera pas les traces.

Gisèle avait mené le combat des femmes dominantes qui voulaient réparer par l'argent les préjudices ou les injustices subies. Revanche !

Puis dans la dynamique de notre fratrie, ce fut le basculement de notre homéostasie. Avec le temps et le poids des années, j'ai senti mes forces s'épuiser pour maintenir une dynamique fraternelle. Je me refusais à rechercher ce lien inconditionnellement. J'étais devenue plus exigeante et je revendiquais une relation interactive : une invitation, un téléphone. J'étais désormais à l'affût d'un lien d'attachement authentique.

Mais plus rien. Chacun pansait ses plaies et construisait sa bulle de sécurité.

Ce processus de judiciarisation fut déstructurant pour tous.

Bien entendu, le tribunal n'a jugé que les faits. L'absence d'une traçabilité médicale de tout déséquilibre psychique de notre mère nous conduisait inévitablement vers l'issue d'être déboutés. Le magistrat qui m'avait reçue n'avait même pas daigné analyser la courbe annuelle des dépenses financières maternelles.

Le notaire que j'avais contacté à l'époque sur Lille était de cet avis : « Vous allez arrêter de vous prendre la tête pour ça. Cela n'en vaut pas le coup ! ».

Les juges de tutelle de Dunkerque avaient pourtant pris soin d'examiner le dossier. Pourquoi celui de Tourcoing, « mon juge à moi », n'avait-il pas adopté une attitude similaire ? C'est comme s'il avait reposé ce même regard originel : celui du père absent qui ne cherche pas à comprendre les enjeux profonds de la dispute. Le comportement du juge avait fait replonger ma psyché dans ce climat délétère dans lequel j'avais grandi. J'avais à rester collée et absorbée par la mère.

Au fur et à mesure des événements, j'ai senti en moi des failles qui s'ouvraient. Je traversais un profond désespoir qui me rendait friable. Les éperons de la falaise menaçaient à chaque instant de s'écrouler. Mon système nerveux vacillait, traversé par des décharges électriques, des picotements, des vertiges… Le désordre s'installait profondément et lentement.

Par son verdict, le juge ne m'avait pas séparée du lien maternel. Or, j'étais en attente symbolique de cela. Ma vraie demande était là : me différencier d'elle par la loi, remettre de la limite et des interdits face à toute forme d'intrusion. Encore une fois, la fonction paternelle faisait défaut, renforçant les fissures de ma falaise.

L'ARGENT

L'argent a une symbolique très puissante. Pour beaucoup, il est synonyme de puissance, de force, de plaisir absolu. Il permet d'exercer un pouvoir sur l'autre, dans le couple, en famille ou au sein de l'entreprise. Il crée, notamment chez les personnes âgées, une forme de rempart de protection contre la vieillesse ou contre la mort.

Dans les théories psychanalytiques, Freud avait établi une origine infantile, en soulignant une symbolique entre l'argent et les rapports de l'enfant à ses excréments. Ceux-ci représentent la première notion de cadeau à sa mère et d'échange. Cadeau dont il peut la priver. Freud estimait ainsi que l'origine de l'avarice se trouvait dans la rétention de ses produits les plus personnels dans la petite enfance.

Ainsi, les problèmes d'argent, c'est ce qui se voit, le sommet de l'iceberg, qui cache bien souvent des problèmes plus profonds, relevant de processus inconscients, confortés par des croyances héritées (exemple : l'argent doit se mériter par beaucoup de travail).

Philippe Geffroy[1] *décrit quatre grandes sources de croyances :*

– *La fidélité excessive à une appartenance familiale et une classe sociale. S'enrichir peut-être vécu comme une trahison de loyauté envers ses proches.*

1 *Soignez vos problèmes d'argent*
Auteur : Philippe Geffroy
Éditions Maxima, 2009

– *Une faible estime de soi : le sujet se crée alors des interdits, comme celui de dépenser pour soi.*

– *Les questions d'identité : Par exemple les accros à la réussite ne peuvent s'empêcher de gagner de l'argent car ils se sont identifiés à l'argent. Celui-ci intervient comme le moyen de compenser une faille narcissique, comme si la fortune pouvait les rendre plus « aimables ».*

– *La confusion entre argent et sécurité : le sujet déplace leur besoin de sécurité sur des facteurs externes comme l'argent. Il se comporte sous la croyance que l'argent va les protéger de tous les risques de l'existence, au lieu de développer une sécurité interne. Mon père en est l'illustration.*

L'argent est un sujet hautement affectisé et agit comme le miroir de nos peurs.

L'argent peut être une nourriture dont le sujet se gave sans cesse et qui est incapable de le rassasier puisqu'elle vise à combler un sentiment de vide affectif ou un sentiment d'abandon.

L'argent peut être utilisé comme une arme de séduction, pour manifester une générosité qui ne peut être exprimée de façon affective. Il intervient comme l'achat d'une fidélité contrôlée, justifiée par la peur d'être trahi.

L'argent peut constituer une parure, un moyen de créer une image idéalisée de soi pour susciter l'admiration des autres. Il compense alors la peur de ne pas être à la hauteur ou parfait.

Philippe Geffroy décrit quatre types de problème de relation à l'argent dont les plus communs sont :

– *L'anorexie financière : c'est l'incapacité à gagner de l'argent.*

– *L'avarice : c'est l'incapacité à faire circuler l'argent. C'est le besoin de le retenir, de thésauriser, d'accumuler sans rien dépenser, sans profiter de son argent.*

– La dépense compulsive : c'est l'incapacité à conserver l'argent. Cela peut conduire au surendettement. Cette compulsion pallie bien souvent à une dépression, un deuil, une faille narcissique, un manque. Cela rejoint la problématique maternelle.

– L'addiction à la réussite financière : c'est l'incapacité à faire autre chose que gagner de l'argent. L'argent devient un but en soi. On passe tout son temps à essayer de gagner plus d'argent, au point de perdre d'autres axes essentiels de vie.

Impasse de vie et de mort

Je suis la cinquième de la fratrie si nous faisons mémoire de la fausse couche de Gisèle au décès de son père.

Bizarrement, je fus conçue alors que Gisèle était déjà enceinte de quatre semaines de Marc, mon jumeau.

Le récit probablement psychotique de ma mère décrivait qu'un mois séparait nos conceptions respectives. Néanmoins, nous étions de vrais faux jumeaux, selon la version maternelle.

Réalité ? Redéfinition ? Dramaturgie théâtralisée ?

Renforcement narcissique de Gisèle lui permettant d'être l'héroïne d'une maternité mystérieuse ?

Autant d'hypothèses réactivant un vieux souvenir, celui de la dépression de Valentine à la découverte de sa cinquième grossesse à quarante-deux ans.

Ce numéro cinq sonnait comme un glas. Étais-je alors comme la fausse note d'une cloche qui annonce une mauvaise nouvelle ? Comme Gisèle, je n'étais pas désirée. À mon tour maintenant d'être le fond du panier.

Voilà la racine confusionniste de nos deux récits périnataux : Gisèle représentait l'obstacle majeur à continuer le développement

du patrimoine de sa génitrice. Elle était comme l'écluse empêchant l'argent de couler librement. Gisèle matérialisait ce frein à l'addiction financière de Valentine.

« Il va falloir encore plus se priver ! » : avec l'enfant de trop que je personnifiais, j'incarnais inconsciemment la future vanne qui allait bajoyer l'écluse. De l'addiction à la réussite financière de Valentine, Gisèle charpentait son contre-scénario par la dépense compulsive (Voir encart théorique ci-dessus). Parallèlement, Gisèle était mariée à un époux radin. Les acteurs du drame familial manifestaient des fonctions financières antichtones, venant attiser tous les conflits financiers de l'histoire familiale.

Le médecin diagnostiqua la grossesse gémellaire au huitième mois de grossesse. Pour prévenir sans doute un évanouissement, ce docteur oiseau de mauvais augure gifla ma mère. Ce geste indélicat a probablement transformé en cet instant la plasticité utérine maternelle en une musculature bétonnée. La matrice devenait rempart, un véritable château fort dont le pont-levis s'était levé pour se préparer aux futurs assauts.

Mon frère et moi avions pourtant usé de toutes nos ruses pour nous enchevêtrer le mieux possible… c'était magique : deux bijoux se sculptaient dans l'élan artistique de la nature, merveille qui devait rester néanmoins cachée pour ne pas être volée.

Je suis née dans la conscience de ma mère par une claque ! Merci, Docteur, d'avoir choisi la gifle plutôt qu'une essence odorante qui aurait été plus délicate, plus classe que la claque !!!

Une essence pour l'annonce d'une naissance.
Mais le Doc a préféré la gifle.
Avec elle, la magie s'en est allée.
Arrivée réussie !! Je suis une désagréable surprise.

Elle sera longue, mon enfance, avec cette impression permanente de déranger. Je m'étais pourtant bien cachée, le long de la colonne vertébrale maternelle, pour retarder au plus tard l'annonce : je savais que je ne serais pas une bonne nouvelle. Alors autant se faire discrète. Mais cela est difficile quand on a d'emblée au fond de soi un besoin pressant d'avoir son territoire : j'ai besoin d'occuper un espace et de marquer ma place.

Au Bereschit de mon histoire, j'allais devoir apprendre à exister, à composer :

Dans la complexité d'être là sans être là ;

Dans le paradoxe de la dépendance maternelle tout en restant à distance ;

Dans la contradiction d'être dominée tout en étant dominante ;

Dans l'apprentissage de la méfiance plutôt que de la prudence.

Au Bereschit de mon histoire, j'allais devoir apprendre à gérer les contraires, à relier les ruptures de mon originel, à retrouver les harmonies du chant cosmique, à recouvrer l'ontologie de l'enfantement à moi-même.

À cent lieues de mes réflexions existentielles, Gisèle était sur d'autres considérations : « *Maintenant je comprends pourquoi j'ai besoin de deux chaises pour m'asseoir ; mon corps va être complètement déformé… !* ».

Ma mère me raconta à maintes reprises son accouchement comme une tragédie. Le réécrire avec le langage de la poésie, c'est recouvrer ma fierté, remettre chaque protagoniste à une autre place et créer un autre regard.

Naître a un prix. La séparation, c'est mourir un peu, surtout pour les jumeaux. Allons-nous survivre à cette séparation alors que nous

sommes, Marc et moi-même, dans ce même élan de naître à deux ? Or, il n'y a qu'une place à la fois. Alors, j'imagine que la compétition entre nous deux a été rude :

Si je vis, mon frère peut mourir ; Si je vis, Gisèle peut mourir.

Peut-être suis-je dans une exigence outrancière quand je demande à ma mère de prendre pour elle la peur de mourir ; non pas la sienne mais la mienne. Cette frayeur sans nom n'a pas été contenue ! Aujourd'hui, je ne lui en veux plus. Je lui ai demandé l'impossible : ne pas avoir peur pour elle mais pour moi. Je respecte son instinct de survie.

Quant à mon père, il pleura quand il nous vit tous les trois vivants. Ce fut la deuxième fois de sa vie que Gisèle découvrit son mari en larmes. En me découvrant, il dit : « C'est encore une fille, mais c'est une poupée ». Puis il alla me déclarer à l'état civil. J'étais née à minuit et cinq minutes un 10 avril, tandis que mon frère était né la veille à onze heures cinquante-cinq. Peut-être voulais-je déjà, par ce clin d'œil horaire, me différencier de mon jumeau. Mais l'administration nous déclara le même jour. Mon père valida l'enregistrement, marquant déjà une confusion dans le positionnement de l'autorité et validant notre indifférenciation dès les premiers instants de notre vie.

Déjà, quand tu es né, tu n'as pas pleuré.
Déjà, une femme pour t'aider à respirer avec du bouche à bouche
Pour rosir ce teint à l'allure un peu louche.
Tandis que moi, j'étais là, au fond de mon lit utérin,
à refuser la traversée du bassin.
Cette scène reste bien incongrue.
Ton heure n'est pas encore venue,
Cela ne se peut.
Je veux attendre encore un peu et flotter dans le liquide câlin de ma caverne utérine.

Il paraît que, dehors, il fait froid et que la lumière brûle la rétine.
Mais ils ne m'écoutent pas.
Alors, dès ma naissance, je m'installais dans la saine désobéissance de décider moi-même de mon premier pas.
Je ne suis pas finie, je ne suis pas finie !
Laissez-moi dormir !!!
Encore un neuvième mois de gestation,
pour les finitions.
Mes cheveux ne sont pas poussés.
Pour mes ongles, la manucure n'est pas encore passée.
Mes poumons sont repliés, les alvéoles sont toutes fripées,
Les fontanelles ne sont pas fermées,
Mon hippo campe à cœur ouvert.
J'ai peur d'avoir froid, je crains les courants d'air !
Vous pourriez fermer la porte s'il vous plaît ? Je n'ai pas fini ma nuit.
Je suis encore toute endormie.
Il n'est pas l'heure et ce n'est pas mon heure.

Mais mon frère vient de partir.
Il va peut-être mourir.
C'est ce que j'ai entendu dire.
J'ai peur de ne plus le revoir ;
Il ne m'a pas dit au revoir.
Il est parti comme ça, sans prévenir, sans me demander mon avis,
Si moi aussi, j'en avais envie.
Je ne suis pas prête,
Première page de vie sans en-tête.
Mais ils n'en ont rien à faire : une main vient empoigner ma tête ; Les doigts s'y enfoncent comme dans une pâte brisée.
Point de : « S'il vous plaît !… Puis-je venir vous déranger ? »
Non, leurs doigts m'empoignent avec poigne, mais sans ma permission !
Quelle intrusion ! Ils sont entrés sans frapper : aucune délicatesse !

Ils veulent m'extraire de mon nid alors que je ne suis pas finie : quelle impolitesse !
Quelle violence de décider à ma place et sans bienveillance
Du jour de mon anniversaire.

Les médecins n'en ont que faire ! C'est eux les décideurs,
De la vie, de la mort et de son heure.
Avec leur blouse blanche pour parler
Et leur tablier bleu pour opérer,
Ils disent que nous avons été pour eux une sacrée expérience. Ils parlent de nous comme de « cas », palliant leur ignorance du mystère sacré de la naissance.
Mais leurs compétences se mélangent à leur fierté.
Allez au diable avec votre tout à l'ego et votre carnet de réussites.
De cette première visite j'en ai déjà plein le dos : Vous êtes allés trop vite. Désolée de vous avoir rencontrés.
Ôtez maintenant votre tablier ! Il est terni par votre arrogance.
Ma naissance pouvait être un éclat et vous en avez fait un cas.
Je suis sortie du sacré de mon origine
Et vous me l'avez bafoué.
Sortez et continuez ailleurs votre cuisine.
Cessez donc de me regarder comme un objet à examiner.
Allez plutôt à la cuisine malaxer votre boucherie.
La vie y est réglée comme une minuterie avec une sonnerie de rappel pour les oublis.
Bouche ouverte, bouche fermée, moi j'ai décidé de les injurier. Toi, mon frère, t'as décidé de la fermer.

Et si, au moins, vous aviez su rassurer ma mère,
Dédramatiser l'affaire,
Faire venir mon père plutôt que de l'envoyer faire sa prière.
Mais non ! Il a fallu que vous rameniez votre armée d'internes
Pour publicité à votre exploit

Et alimenter votre Moi,
Aux fins de restaurer votre réputation déjà bien terne.
Tandis que mon frère prenait peine à respirer,
Moi, de tout mon corps, je hurlais votre impolitesse, votre incapacité à faciliter
La relation à notre mère, qui se nourrissait avec délectation
De votre médicale indiscrétion.
Elle nous a menés au récit dramatique de notre accouchement.
Et paraît-il que vous êtes des savants !!!
J'aime aujourd'hui vous envoyer au diable.
Envers vous mes sentiments restent ineffables.
Rancœur face à votre dextérité à n'avoir pas su nous mettre au monde,
Vous les médecins aux doigts immondes.
Vous avez su soi-disant nous réanimer
Mais votre langage médical nous a étouffés.
Avec vos gros mots nous définissant comme des exceptionnels faux jumeaux, vous et ma mère avez trahi la beauté de l'évènement.
Vous avez sali notre accouchement.
Vous avez contribué à troubler une rencontre parentale,
Au profit d'un savant discours médical.
J'aurais aimé vivre la magie de l'instant,
J'aurais aimé rencontrer ma mère,
J'aurais aimé rencontrer mon père,
J'aurais aimé rencontrer mon frère,
J'aurais aimé éviter la chimère,
J'aurais aimé éviter la dramaturgie dont elle s'est servie pour prendre place sur le chemin du calvaire.

Dorénavant, grâce au verbe médical, je suis responsable de sa frigidité.
Je suis l'image de son déplaisir conjugal et de l'intrusion forcée.
Dorénavant, elle me demande de porter avec elle ses valises

Et, pour nous consoler, de s'imprégner du verbe de l'Église.
Nous pouvons prendre place au Golgotha :
À son image, elle me créa.
« Courage mon petit » : maintenant, le calvaire peut commencer.
Excusez-moi, je suis née. Bienvenue au club de la culpabilité.
J'ai marché dans le désert à cœur ouvert et j'ai eu froid dans ma chair.
Dans les courants d'air, il y avait mon frère.
Il m'a donné de l'air sans en avoir l'air. Merci !
Et des décennies plus tard, J'écris en poésie
Le fruit de votre ignominie.

Si je peux me souvenir du récit traumatique de ma naissance qui invalidait mon appartenance familiale, comment me remémorer le maternage périnatal ? Là encore, je m'appuie sur les brides lâchées par mes parents.

Gisèle disait que mon père ne supportait pas mes pleurs.

Or, je pleurais beaucoup.

Alors, il prenait mon moïse et allait le déposer dans la salle de bains pour ne plus m'entendre. J'y hurlais comme une damnée pendant des heures qui peut-être ressemblaient à des vies entières, comme pour m'entendre vivre encore un peu. De mes hurlements dévastateurs, j'imagine que j'explosais en mille fêlures comme si mon corps se déchirait en des morceaux épars, impossibles à rassembler. Je ne suis plus un. J'ai peut-être, à ces instants, oublié terriblement ce qu'étaient la douceur et la voix soutenante jusqu'au moment où, exténuée, le son devenait comme un gémissement spasmodique, une seule note faible et lancinante. Puis s'installait un silence épais marqué par une indifférence ensommeillée. À bout de forces, je consentais à me taire, comme figée par une désespérance. Ma gorge s'incendiait ; mes yeux

brûlaient de sel ; ma tête bourdonnait et je finissais par sombrer, vidée, dans un sommeil hors du temps, à l'image d'un coma libérateur.

Devais-je expier ainsi ma surnuméraire présence, surgie sans permission dans l'ombre de mon frère et venant compromettre le fragile équilibre financier d'une famille accueillant malgré elle cette bouche de trop à nourrir, cette même bouche criant sa terreur d'abandon dans l'obscurité moite d'une salle de bains ?

LAISSER UN BÉBÉ PLEURER

Dans les années soixante, les idées reçues concernant les pleurs d'un bébé restaient encore très actives.

Ils étaient vus comme une manipulation. Les consolations allaient le rendre gâté ou capricieux. Il était même recommandé de le laisser sangloter pour « faire ses poumons » ou forger son caractère.

Aujourd'hui de multiples travaux démontrent que le soutien et le réconfort conditionnent les bases des premiers liens d'amour, d'attachement et de sécurité. Si le bébé se sent en situation de détresse, son corps tout entier se met automatiquement en état d'alarme et son système d'attachement s'active pour rétablir le lien physique avec l'un de ses parents.

Ce n'est que bien plus tard, que j'ai relié mes pleurs à la naissance de mes enfants : les entendre sangloter me faisait terriblement souffrir, autant psychiquement que corporellement comme si mon ventre et mon cœur se déchiraient.

À l'inverse du maternage reçu, je leur proposais inlassablement le sein à longueur de nuit dans cette unique espérance qu'ils ne connectent jamais la douleur, la frustration, le mal-être ou le vide. Je voulais gaver mes enfants de plénitude, ne sachant pas décoder ce qui tenait d'un déchargement émotionnel sain et soulageant pour eux des stimuli de la journée. Cela me faisait paniquer et je peinais à accueillir leurs larmes ou leurs colères en leur attribuant du sens.

Attachement et perte de J. Bowlby
Volume I, Tavistock, Londres, 1969.
Traduction française J. Kalmanovitch,
Édition Puf, 2002

Les prénoms

C'est mon parcours professionnel en Conseil Conjugal et Familial, et la rédaction de mon mémoire attenant à sa certification qui me permirent de prendre du recul sur les processus mis en place dans les choix d'un prénom. Bien souvent, ils sous-tendent des enjeux inconscients dans les systèmes conjugaux, fraternels, spirituels, culturels, idéologiques ou transgénérationnels.

Entre Saint Marc, Saint Luc et Sainte Véronique.

Gisèle ne connaissait pas les sexes de ses jumeaux. Après ses deux filles aînées, elle rêvait de garçons.

Bénédicité à ce désir.

Elle les aurait appelés Marc et Luc, comme deux des premiers apôtres du Christ. Ils avaient tous deux su relayer au monde une rencontre avec ce Jésus, porteur d'un beau témoignage d'amour.

Paradoxalement, ce prénom de Marc est aussi rattaché à Mars, Dieu de la guerre. Entre guerre et paix, mon frère portait-il en lui cette mission inconsciente de réunifier les contraires, celle des forces qui s'opposent lors d'un conflit intrapsychique insoluble ?

En optant finalement pour le prénom Marc, sa mère choisissait la représentation chrétienne qu'il véhiculait : auteur le plus précoce des évangiles, Marc avait effectivement bien rempli sa tâche.

Luc était un médecin et dans ses carnets de voyage il révélait tout autant une belle écriture.

Bénédicité à ce désir.

Comme Luc, j'aime soigner et j'aime écrire. Mais, je suis une fille, prénommée Véronique qui, dans la tradition chrétienne, incarne l'imprégnation du visage du Christ épuisé sur son chemin de croix et, ce faisant, devient le reflet d'une « vraie image ». Je me suis toujours refusée d'être le miroir d'une souffrance, et encore moins celle de ma mère. Je sentais en moi que j'avais à lutter contre toute forme de posture sacrificielle. Ma mère restait dans cette plainte perpétuelle d'avoir subi sa vie. J'étais comme François Roustang, je visais la fin de la plainte.

Alors, je décidai d'investir plutôt mon prénom dans sa tradition grecque, qui portait dans son étymologie le reflet de la « victoire ». Je voulais vivre dans un scénario gagnant, où la vie nous amène à interroger et à intégrer nos épreuves mais sans pour autant les contempler comme un Saint Suaire, imprégné de la sueur de l'épuisement.

Marc et Véronique comme « Guerre et Victoire ». Voilà notre prénomination bien encombrée de combats en perspective ! La charge inconsciente de ces prénoms se vérifiera au fil de notre histoire. Étrange coïncidence que véhiculent quelques syllabes sonores et accolées, répétées des millions de fois sur le parcours de la vie pour permettre au final la réalisation d'une mission.

Marc, Luc, Véronique… En jouant avec les lettres de ces prénoms, façon scrabble, je constatais avec amusement que je pouvais reconstituer le prénom de Maurice. Par un biais ou par un autre, mon aïeul revenait nous saluer, provoquant chez moi une forme de jubilation à observer comment l'humain trouvait des artifices au maintien d'une mémoire vivante.

Dans sa propre vie, il avait connu la victoire de sa liberté. Il avait inscrit en moi le goût de cette conquête. C'est ainsi que j'aime à saluer le passé de mon grand-père, Poilu sans moustache.

Mon psy riait de me voir jouer avec ces lettres. C'était sans doute un rapprochement alambiqué, mais peu importe : le jeu de ces lettres m'aidait à avancer. Il me donnait comme une permission à jouer avec la consonance des mots. Cela me faisait entrer dans cet inconscient d'une manière légère et divertissante. Mais si l'humour est une belle force, il devenait une porte d'entrée par laquelle, au fil des séances, commençait à émerger les contours du secret.

Un moment de sidération vint me clouer sur la croix. Des lettres du prénom Luc, je pouvais en faire un « cul »…

Interlude

Dans mon espace psychothérapeutique, j'abordais régulièrement le thème de l'offense et de l'humiliation. Mes séances avaient du mal à trouver un fil directeur. J'avais l'impression de passer du coq à l'âne, sans cohérence. Je culpabilisais de cette dispersion, de cette diversité choquante et confusionnante. Je me justifiais beaucoup de cette pensée disparate et il me répondait avec ce sourire bienveillant : « *Why not ?* ». J'avais peur de son diagnostic, peur de la folie. Sa patience et sa réponse ironique en anglais m'ouvraient à de nouvelles permissions à l'errance de mon labyrinthe discursif.

Si le lecteur se perd dans la chronologie de mon histoire et de celles de mes aïeux, son égarement est à l'image du mien au long de mon parcours thérapeutique durant lequel mon incompréhension me donna plus d'une fois l'envie de décrocher.

Comment mon psychiatre pouvait-il ne pas s'ennuyer à écouter des thématiques aussi différentes les unes que les autres ? J'étais confuse et l'écriture m'aidait juste à garder en mémoire les pièces du puzzle, mais j'étais persuadée de découvrir un jour comment les assembler et retrouver le fil de mon histoire.

Déjà, j'avais une intuition *:* ma mère au corps de lion et au buste de femme, me pose une énigme obscure, liée aux tous premiers regards

que l'humain a jetés dans les abîmes de sa plus haute parenté. C'est comme s'ils rejoignaient les fondements ténébreux de notre humaine nature.

Mais le sphinx peut me dévorer si j'échoue à percer son secret.

Entre vivre et laisser mes idées suicidaires m'emporter, je baissais la tête pour laisser la place à la frustration financière et identitaire de Gisèle.

La punition sans cause

Elle se déverse comme une eau en ébullition
Sur chaque partie de mon corps pour devenir crispation.
D'abord sculptée sur les traits d'un visage en combustion,
La punition sans cause se lit sur une bouche qui rumine une agression.
Les joues se creusent, le front se plisse, les oreilles affinent leur audition,
Pour entendre ces mots qui s'abattront sur le moi en construction.
La punition sans cause va savourer cette fragmentation,
Tel un jeu de puzzle en explosion.
Les mots siffleront comme des torpilles, sortant du shéol des générations.
Ils frôleront les tympans, vibrant aux stridentes intonations.

La punition sans cause a réussi sa corporelle invasion.
Les cinq doigts de la main sont repliés au fond de la poche du tablier à la sale réputation.
Elle voudrait l'enlever, le jeter, le déchirer, le déchiqueter par la fenêtre de sa prison, mais elle n'ose pas son évasion.
Elle préfère la punition sans cause, sans cause la punition.
Elle préfère les effets sales de la punition.
C'est plus facile ! Place alors aux lamentations.
Laissez-la finir sa narration.

Je connais déjà sa prose dans ses finitions.
Toujours la même construction.
Toujours la même frustration.
Refus d'obéissance à l'incontournable castration.
Elle rumine sa vengeance dans la punition sans cause, sans cause la punition.
La main s'éjecte du tablier à la sale réputation.
Elle se claque sur mon visage sans protection.
Sur ma joue, ses doigts s'imprègnent dans une grande jubilation
Et laissent patte blanche à la passagère punition.

En moi bouillonne l'injustice de l'absence de cause de la punition.
Quelles sont maintenant les nouvelles instructions ?
Quelle suite allez-vous donner à votre stupide éducation ?
Je tombe en décomposition
Tandis que vous creusez vous-même votre tombe dans la plus haute distinction.
Combien d'années encore devrai-je subir votre projection
Et m'exposer à vos impulsions ?
Je continue à taire ma rébellion,
Mais poursuis en moi ma silencieuse introspection.
Dans ma tête se bousculent les questions :
Pourquoi m'engluer dans la vase puante de vos réactions ?
Est-ce l'intrusion forcée d'une nouvelle éjaculation,
Qui vous impose votre explosion ?

Sous la table

J'ai 4 ans et je suis sous la table.

Comme chaque dimanche midi, toute la famille se réunit chez ma grand-mère paternelle pour manger des cœurs de palmier avec des tomates aux œufs durs.

C'était le rituel et bien souvent je m'y ennuyais. Mais l'habitude s'était installée avec la mort de mon grand-père. Cette invitation dominicale apaisait la solitude d'Augustine, consolait sa douleur. Mais ces repas étaient source de disputes, de rivalités entre belle-fille et belle-mère. Le volume sonore de leurs conversations était fort, avec des rires qui sonnaient faux, des aigus à vous percer les tympans, le tout dans un nuage de fumée du tabac de mon père qui lui aussi passait le temps comme il le pouvait.

Sous la table, je regardais leurs pieds, leurs chaussures et leurs jambes. De cet endroit le panorama était intéressant :

– jambes croisées
– jambes nouées
– jambes tremblotantes
– jambes repliées
– jambes fermées

J’y repérais l’agitation du climat familial, sous un autre angle.

Chut !

Je ne faisais pas de bruit et me sentais à l’abri des éclats de voix et du brouhaha d’une conversation où personne ne s’écoutait.

LA CURIOSITÉ

L’épisode de « Sous la table » montre la pulsion enfantine de découvrir les corps et la dynamique curieuse qui l’accompagne. Même si ce comportement enfantin n’est pas choquant, il démontre néanmoins que socialement, il est inadéquat. Dans cette scène, l’autorité parentale n’intervient pas, marquant là encore un positionnement de frontière inopportun.

Freud situe la curiosité et l’envie de comprendre dès la naissance. Dans l’enfance, la pulsion prédominante est au service des intérêts sexuels. Ainsi la pulsion de savoir noue des relations importantes avec la vie sexuelle. Freud perçoit des relations plus poussées, aux environs de trois à quatre ans.

L’enfant vient poser la question de son origine, d’autant plus avec l’arrivée d’un bébé dans la fratrie. Celui-ci peut être vécu comme une menace pour ses intérêts propres, associés à une perte d’amour. À ce stade, l’avidité de savoir des enfants est intarissable et ils vont questionner l’adulte sur leur scène originelle. Les réponses données vont les insatisfaire. Parallèlement, l’adulte a raison de protéger l’enfant de ce mystère sexuel car l’élaboration de cette scène primitive est trop violente. L’enfant n’est pas en mesure d’intégrer ce décalage entre la perception du coït et l’intention qui en est donnée. Pour lui, cela serait deux corps qui s’entrechoquent d’une manière potentiellement agressive et brutale.

Comme cette représentation lui reste impensable, la libido alors se soustrait au destin du refoulement en se sublimant d’emblée en

avidité de savoir, renforçant du même coup la pulsion d'investigation. Celle-ci peut alors agir librement au service de l'intérêt intellectuel, de la curiosité sur le monde et du désir d'apprendre.

Les explications données aux enfants, la vie sexuelle
De S. Freud. Éditions Puf, Paris, 1969 pages 7-13

Augustine

Ma grand-mère était maltraitée par sa bru.

Gisèle rendait sa belle-mère responsable de la vente de leur petite maison dans les dunes, quittée pour venir habiter un appartement étriqué mais voisin de celui d'Augustine. Celle-ci était incapable d'autonomie après la mort de mon grand-père. Jean en avait décidé ainsi, sans doute aussi pour des raisons financières.

Mais c'était Augustine qui devait régler la facture et la créance était exorbitante.

Celle-ci s'est confiée à moi très jeune, à un âge où je ne pouvais pas comprendre ce qui se passait : « *Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Je ne suis pas folle pourtant ? »* me dit-elle.

Alors, je la consolais tant bien que mal, en dormant avec elle, à la place du mort. Les jours étaient précis. C'étaient le mercredi soir et le samedi soir. Pour s'endormir, elle allumait son poste de radio gris au son de mauvaise qualité. Elle ne l'écoutait pas… il fallait remplir du vide et… je faisais partie du remplissage. Elle n'était pas affectueuse mais elle était la championne pour confectionner des habits de poupée. Elle m'apprit à coudre. Avec elle, j'ai connu mes premières joies du plaisir de créer, tisser, manipuler. Avec elle, mes mains tricotaient et

crochetaient. Mes pieds pédalaient sur une machine à coudre qui ne demandait qu'à donner de la gaieté au travers de tissus colorés.

Un jour, je revins au domicile parental, toute fière d'avoir su confectionner une robe de mariée à ma poupée préférée, que j'appelais Pimprenelle. Mais je me liquéfiai lorsque je vis l'indifférence maternelle face à ma création. Tout cela avait si peu d'importance à ses yeux tandis que dans mon cœur se creusait le désir de trouver mon prince charmant.

Je fus toujours très reconnaissante à ma grand-mère d'avoir su me consacrer du temps créatif et récréatif. Je recevais cette attention comme des moments de tendresse authentique que je savais bien lui rendre. J'ai servi bien souvent d'intermédiaire entre Gisèle et Augustine, surtout quand il fallait descendre le linge que ma grand-mère repassait pour soulager Gisèle de ses tâches domestiques. J'évitais qu'elles ne se croisent dans la cage d'escalier.

Le train sans vapeur

Tous, vous avez osé m'appeler « *Güche la vapeur* », le sobriquet d'Augustine.

Tous ! Vous : la mère, le père, le frère, les sœurs et les beaux-frères.
Tous, vous avez bien ri et vos moqueries m'ont humiliée.
Vos éclats de rire me faisaient voler en éclat.

C'était le surnom de ma grand-mère et vous m'avez enveloppée de ce manteau-là !

Il n'est pas à ma taille.
À la taille de personne d'ailleurs : coupé avec les ciseaux de l'indécence, ce surnom porte en lui-même l'incongruence.
Vous en êtes-vous souciés ?
Trop grand, je m'y suis noyée !!
J'ai bu la tasse ;
Quoi de plus logique pour une Bêtasse ?!

« *Parole du jour, bêtise du jour* », *tous vous l'attendiez avec impatience, pour combler vos silences. On s'amuse comme on peut, aux dépens des autres quand l'estime de soi n'habite pas son chez soi.*

Ce surnom, vous me l'avez collé au dos comme le poisson d'avril, trace indélébile :

« Güche » ou la débile, c'est du pareil au même.

Encore aujourd'hui, quand mes mains sont malhabiles, mes larmes à nouveau se profilent.

Qui suis-je au travers de ce jet de vapeur ?

Manteau de fourrure, Astracan noir moutonnant à l'odeur boule de mythe, la blessure reste intacte dans le venin qu'elle contient. Odeur nauséabonde de la folie transgénérationnelle dont on ne sait que faire pour ne pas la garder entre ses mains.

Mais vous, mes mains, restez tranquilles !

Vous, les malhabiles, qui cassent, rompent, gaffent, brisent et amoncèlent les conneries.

Mais vous, mes mains, restez tranquilles !

Pourquoi tant de tremblements quand elles se décident à créer, écrire, dessiner, ou caresser ?

Mais vous, mes mains, restez tranquilles !

Ne soyez pas le témoin de mon surnom, lui qui a fragmenté l'estime de moi-même, lui qui a brisé mon élan d'entreprendre. Je suis devenue comme un puzzle avec une pièce manquante. Quel est ce vide ? Une implosion intérieure ? Quel méandre ! Je suis une trucmuche, une gourde, une bûche parsemée d'embûches. Je trébuche dans mes fanfreluches.

On ne peut pas lui faire confiance : elle casse tout. Ce ne sont pas des mains, mais des faluches. Ses pieds, des gros sabots lourds balourds. Je trébuche.

À cause de ce surnom, j'ai dévoré les compliments sans jamais en être rassasiée. Encore, s›il vous plaît ! Je suis restée suspendue au regard extérieur sans oser me définir par moi-même.

Comment exister sous le regard d'une « Güche la vapeur », image mise en potence, image de la décontenance, image de l'inconsistance. Elle est l'impalpable, la transparence, elle prend corps dans un manteau démesuré, mais dans l'assurance d'une vérité plaquée.

Qui suis-je au travers de ce jet de vapeur ? Dans quelle folie bouillonnante veut-on m'enfermer ? Suis-je le bouc émissaire ? Mais de quel message suis-je donc l'émissaire ? Après la vapeur, c'était le courant d'air. Voilà comment vous me définissiez : comme de l'atmosphère qui va s'oxygéner ailleurs.

J'ai lutté contre ce bouillonnement de vapeur. Du chaud, je passe au froid, au courant d'air : tant pis pour les rhumes et le mal de gorge. A vous maintenant de ravaler votre mucosité ; Moi, je me décrasse. Tandis que vos alvéoles s'encrassent, ma peau se déplisse, le manteau se rapetisse. Plus de « Güche ». Je respire l'odeur de Fleur Narcisse, moins toxique que l'antimite.

Maintenant que mon corps génère en lui-même sa propre chaleur, j'ai moins froid ; moins de bouillonnement moins de vapeur.

Maintenant, je peux prendre le train. Pas le train à vapeur bien sûr ! Vous savez, ce train qui s'arrête à chaque gare. Le train petite ligne, à petite vitesse.

Sur le quai je contemple les amoureux de la vie qui s'étreignent au moment de se séparer.

Je prends le train pour continuer à relier le Nord avec le Sud, l'Est avec l'Ouest. Avec le train sans vapeur, je savoure le voyage et trouve d'autres repères.

Si je ne pouvais appeler ma mère « Maman », le processus parental et fraternel concernant ma nomination était à l'identique : M'appeler par mon prénom relevait tout autant d'un contresens. Je ne pouvais incarner une « victoire », au sens étymologique du terme. Comme mon grand-père maternel, je devais étouffer en moi tout trait d'héroïsme ou de résilience. Toutes tentatives à supplanter les envahissements de la trajectoire familiale devaient être étouffées.

De « Güche » je devais répondre à une seconde indifférenciation : j'étais la jumelle de mon frère ».

LE SOBRIQUET : UNE INJURE SOURCE DE HONTE

L'injure implique la nomination de l'autre dans sa volonté de le détruire symboliquement.

Peut-être cet injurieux a lui-même vécu la trace de l'insulte, voulant ainsi s'en débarrasser en devenant lui-même l'injurieur. Celui-ci veut inverser puis imposer le rapport de force.

L'humiliation rend l'injurié honteux et cette honte lui impose le silence. Être honteux, c'est se sentir banni d'entre les hommes et vivre l'exclusion du genre humain. Ce mécanisme vient renforcer une terreur de l'abandon venant fonder l'angoisse anaclitique.

Ce sentiment de honte plonge le sujet dans la conviction terrible et violente qu'une tache indélébile et définitive s'inscrit en lui. Cette enveloppe sonore du surnom méprisant renforce l'emprise. Cette injure vient s'imprégner dans la peau elle-même venant dépouiller la personne de sa valeur.

La perte du sentiment d'identité et la baisse de l'estime de soi s'enracinent dans ce qu'il y a de plus intime. Le sujet en ressort blessé. Cette blessure porte atteinte à la cohérence de soi avec soi, puis de soi avec les autres et le monde. Les frontières du respect sont entravées. Ce mécanisme de l'injurieur injurieux pourrait-il faire basculer les relations vers un mode incestuel ou incestueux ?

Les sources de la honte de Vincent de Gaulejac
Éditions Desclée de Brouwer, 1996 et 2008.
pages 36 à 42

Les jumeaux

C'est comme cela qu'on nous appelait dans la famille : « *les Jumeaux* », ceux que l'on ne sépare pas, ni à l'école, ni pour dormir, ni pour jouer, ni pour se laver et s'habiller.

Nos vêtements étaient assortis. Le dimanche, c'était la culotte écossaise pour le garçon, avec la jupe assortie pour la fille. Nous avions le droit d'être décorés par la médaille et le bracelet en or de baptême, comme sur la photo décorant le salon. Elle solennisait ainsi le couple enfantin cocasse, mais si lourd à porter. Avec elle, la vitrine est prête et superbe pour attirer l'admiration des visiteurs et la félicitation maternelle. Il en fut de même à l'occasion du mariage de la sœur aînée : ils poseront pour le décor parental. Le tableau familial est parfait et ça fait plaisir à tout le monde.

On disait d'eux qu'ils faisaient tout ensemble :

Du baptême à l'opération des amygdales.
De la première rentrée des classes à l'apprentissage du vélo
De la pêche à la crevette aux châteaux de sable…

On disait d'eux qu'ils étaient inséparables et qu'ils ne pouvaient vivre l'un sans l'autre… Cela devait les arranger de nous définir

comme des mêmes, alors que le semblable de notre naissance nous avait forgés à la différence.

Il est vrai que l'osmose était particulièrement douce et sécurisante à la fois. Jamais seule avec soi-même pour affronter les premières expériences de solitude et les premières approches de la vie. J'étais incluse dans mon frère comme l'eau est délibérément captive de la neige. Mon frère a été l'architecte privilégié de mes premières années. Son bras au-dessus de mon épaule, déjà, il jouait au petit mec protecteur tandis que je le stimulais à découvrir notre premier préau d'école maternelle.

C'est une chose magnifique que de sentir persister en soi-même, malgré le temps qui fuit, ce lien dont la seule matrice est l'enfance.

À sept heures cinquante-cinq, après notre émission télévisée préférée, « Nounours », nous devions aller nous coucher. Mais dormir sans la fatigue, c'est ennuyeux. Alors, nous organisions nos jeux nocturnes : les « ni oui, ni non », les osselets, les barbichettes et les fameuses séances de cinéma au plafond de notre chambre. Les ombres chinoises inventées avec la lumière de notre projecteur rouge, reçu à notre dernier Noël, nous faisaient pouffer de rire dans les oreillers.

Il est vrai que j'étais trépidante et motrice. Braver l'interdit en cachette nous paraissait délicieux jusqu'à ce que mon père intervienne : l'un après l'autre, nous devions nous déshabiller pour exposer notre postérieur à l'âpreté paternelle.

Nous riions et pleurions ensemble, nous consolant l'un et l'autre avec Pimprenelle et Nicolas, poupées miroir que nous glissions dans notre lit. Après quelques minutes de silence, la question du soir surgissait :

« *Tu dors ?*
— *Non… et toi ?*
— *Non plus. T'as envie de dormir ?*
— *Non…* »

Notre coudoiement avait alors le goût de l'éternité ; nous étions prêts à recommencer le lendemain le rituel de nos endormissements difficiles.

J'étais importante pour lui, comme il l'était pour moi. Il me stimulait comme je le stimulais à la prospection de la vie : « *Allez viens voir, Moumousse* ! ». Je lui prenais la main pour inventer le pas de danse de la fête de l'école. Il était mon cavalier, mais je conduisais la danse.

Dans notre costume au satin rose et noir, fait par notre grand-mère, nous imitions les pas de pantin. Il était là notre père, pour nous filmer au bas de l'estrade de l'école… Pas si méchant le bougre quand il n'était pas embué par l'alcool ou assommé de lassitude face à la plainte conjugale… ou les deux.

« *Pépette, tu es la plus belle de tout Malo-les-Bains* ». Je le croyais sincère et fier de moi. Je garde en mémoire ces moments-là comme de rares perles précieuses. Au cours des longues périodes d'absence paternelle, mon frère jumeau restait là. Il m'étayait à la vie grâce à la permanence de sa présence.

Mais ma mère me décrivait constamment comme la dominante de mon frère. Progressivement, Marc est devenu le frère de Véronique. Adolescent, c'est ainsi qu'il était identifié et avec le recul, je comprends aujourd'hui sa recherche à se séparer de moi pour exister autrement qu'à travers la personnalité de sa sœur jumelle.

Avec le lycée et mon départ pour Paris, notre complicité fondit comme la neige du printemps et je me suis retrouvée nue, comme des gouttelettes d'eau roulant sur le carreau de notre chambre, à regarder la monotonie d'un horizon.

Solitude d'être.

Je pressentais que mon existence avait à se préparer aussi à une autre relation, tout aussi charnelle, mais plus sensuelle, comme une plante impériale et multiplicatrice qui trace dans le sol occulte de ma chair une direction nouvelle et verticale. De mes yeux, un rai de lumière me sortit de ma léthargie dans l'élan amoureux de mon futur époux.

III
Le contre-pouvoir du sexe

Les trous

La dernière séance m'avait bouleversée. Elle parlait de l'orifice anal et je sentais que les portes de mon labyrinthe s'ouvraient. J'avais à rester à l'écoute de mon corps qui portait certains secrets où, encore une fois, les mots n'avaient pas leur place. Alors j'acceptais de me laisser sentir et de laisser venir dans la sécurité du cadre thérapeutique l'association libre d'idées :

Dans mon bain du matin, l'eau chaude enveloppe mon corps comme une nouvelle couverture. Mes yeux se ferment. J'oublie le temps. Il semble s'arrêter. Je suis là et je m'enfonce dans l'eau.

Elle s'immisce dans mes oreilles, mes narines, puis ma bouche et mes yeux. L'eau me pénètre. Je la repousse ou je l'accueille.

Viens te nicher dans mes orifices, orifice du plaisir, là où on entre, là où l'on sort. Orifice de l'amour et du deuil, perte de la nidation échouée…, trou…

Trous de gruyère… enfiler un fil dans le trou d'une aiguille quand ma grand-mère m'apprenait la couture… faire des trous dans le sable sur la plage de Dunkerque… servir de bouche-trou sur un plan de table… visiter les trous d'obus dans la campagne de Verdun…

Réentendre la parole de détresse de mon père qui, au cours de sa crise de delirium tremens, me disait en s'accrochant aux barreaux de son lit d'hôpital : « Je suis dans le trou ; sors-moi de là !… »

Perte de repères. Où est le père ?
Y'a plus personne !

Les soins maternels : le secret du sphynx

Dès que je toussais, ma mère qui ne connaissait que trop mes capacités à développer des congestions pulmonaires utilisait comme remède ultime le cataplasme de moutarde. C'est ainsi que la graine de moutarde enjamba deux générations pour passer de l'état de gaz à la fonction d'enveloppement.

Ses propriétés révulsives avaient pour mission de me faire mieux respirer. Cette odeur singulière, irritante comme du soufre, faisait ressusciter mon grand-père, surgissant comme une onde de choc fantomatique. Ma mère continuait en quelque sorte de le soigner à travers moi, venant justifier l'emploi répété de ces soins.

Prendre soin à ce point de mes poumons révélait peut-être aussi chez Gisèle l'indice d'une angoisse de mort déplacée sur ma détresse respiratoire, angoisse de mort vécue et transmise par son père Maurice.

Consultation après consultation, le médecin de famille me diagnostiquait une fragilité pulmonaire. La moindre toux ne justifiait-elle pas un nouveau cataplasme dont la moutarde me montait au nez. Plus tard, j'appris qu'en médecine chinoise, la tristesse, en tant qu'émotion pathologique, blessait le poumon.

Pour mon bien donc, Gisèle me déshabillait et couvrait mon thorax de langes fins en lin, tapissés d'une bouillie liquide jaunâtre. Ma poitrine devenait feu, accompagné de picotements insupportables, brûlures bienfaitrices aux composés soufrés. Je me raidissais comme un morceau de bois pour me transformer en une poitrine rôtie.

À ces moments-là, Marc mon jumeau n'était pas là.

D'habitude nous faisions tout ensemble : les opérations d'amygdales, la varicelle ou les vaccins. Mais pour les cataplasmes, je me sentais profondément perdue dans cette solitude enflammée et je cherchais désespérément et en vain la présence fraternelle rassurante. Pourquoi étais-je la seule bénéficiaire de ce douloureux traitement bienfaiteur ?

Je vivais la douleur dans le soin. Peut-être était-ce le seul moyen que j'avais trouvé pour qu'il y ait du contact soignant entre ma mère et moi. Ces épisodes psychosomatiques révélaient-ils un dilemme de communication ? Pour avoir l'indispensable attention maternelle, fallait-il vivre une intolérable douleur et l'intolérable absence de mon frère jumeau ? Par cette fragilité des poumons, j'obtenais peut-être un moment de contact bien différencié en dehors de mon « frangin ».

Avec ces cataplasmes, j'ai nourri la haine des médecins qui donnaient permission au maternage d'utiliser mon corps d'enfant comme bon lui semblait. « *C'est pour ton bien, le médecin y tient !* ». Quand la zone des seins était méticuleusement brûlée par la moutarde, l'attention maternelle se portait sur mes intestins, soit le moi profond, pour une croisade d'éradication des vers. Ma mère vivait dans cette profonde terreur de me voir contaminée par ces reptiles. Elle me purgeait très fréquemment. Dès que nous étions constipés ou en diarrhée, j'avais droit à des lavements intestinaux qui, tout comme les cataplasmes, me brûlaient. Une douleur chaude s'installait en moi, et je ne savais plus si je devais retenir ou expulser.

Que faire de mes selles pour qu'elle me laisse tranquille ?
Était-elle atteinte de klysmaphilie pour m'imposer cela ?

Elle se donnait toutes les permissions d'aller fouiller dans mon anus si quelques oxyures étaient disponibles à sa cueillette. Pour cela, elle me déshabillait. Cela ne pouvait s'exercer dans une intimité. Bien souvent, cette pêche s'opérait alors qu'elle rendait visite à Augustine, sa belle-mère qu'elle détestait et dont elle était rivale. Au cours de ses visites hebdomadaires, je devais donc l'accompagner et m'allonger sur ses genoux, tête et jambes pendantes pendant qu'elle fouillait dans mon orifice anal. Par ces gestes, elle faisait des trous dans ma chair, comme des milliers de fractures à l'intérieur de mon corps, d'une seule couleur, celle qui ne se nettoie pas.

Ces fractures visibles et invisibles resurgirent plus tard sous la forme de maladies ou de dépendances, comme les conséquences de l'emprise incestueuse.

Probablement se faisait-elle vraiment « chier » à honorer sa belle femme de sa présence. Rien de mieux que de lui montrer qu'elle savait occuper ce moment profondément ennuyeux à un exercice beaucoup plus « per-vers » où elle savait réduire sa progéniture à des nids à parasites.

Mon cœur s'écrasait comme sous un trois tonnes cinq. Ma peur avait cette odeur de lycra calciné qu'aucune brise d'aucune sorte n'aurait pu dissiper. Alors je m'appliquais à ne pas bouger, en espérant qu'elle n'allait pas enchaîner avec un lavement anal.

Je garde en moi la trace de son regard posé sur moi. Je la porte comme une tâche. Dans ces instants incestueux, je me vois comme tatouée sur la peau de l'empreinte du mépris, du sarcasme. Avec un

tel regard acéré et sans indulgence posé par sa génitrice, qu'il est difficile de se construire.

Ces scènes incestueuses se sont diffusées dans ma chair et restent comme des cailloux coupants au fond de mes chaussures, comme un tatouage invisible que la vie m'a appris à dissimuler ; mais dans mon imaginaire, cette tâche était visible de partout.

C'est comme si mon corps n'était plus en moi. Gisèle me prenait pour y laisser la trace de l'intrusion et du pouvoir qu'elle avait sur moi. À mon tour de devenir comme Augustine, comme mon père, comme Édouard, comme Pélagie comme Gisèle, la « co-cul » de la famille. Ma mère était lucide sur le fait que mon attachement basculait vers mon aïeule, tandis que je la fuyais. De cela, elle était profondément jalouse et il lui fallait montrer, donner à voir qu'elle gardait le pouvoir alors qu'implicitement elle avait compris que je l'avais détrônée.

Je me trouvais dans une forme de sidération, prisonnière d'un étau qui me serrait la tête. J'étais une forme d'objet de jouissance maternelle dans laquelle aucune parole ni sens ne pouvait venir se référer. J'étais devenue la « co-cul-fiée » de ma mère qui disait « *merde* » à Augustine « la cocul ».

Je reste aujourd'hui cet enfant avec ce grand besoin d'affection dans un corps d'adulte. Et à d'autres moments, je suis cette adulte qui a grandi trop vite, mais qui parvient à vivre au-delà de cette carence affective.

Par ces gestes de maternage, je me sentais réduite à un organe devenu le lieu de la jouissance de la domination obtenue sur Augustine. Je cédais ma joie de vivre au désespoir profond d'être une forme de branche morte à briser quand elle dépareille l'amplitude arboriforme d'un chêne majestueux.

KLYSMAPHILIE – PARAPHYLIE

Ce trouble de la personnalité est une déviation sexuelle dans laquelle le plaisir vient du fait de subir ou de faire subir un lavement anal ou d'autres procédés proches, suscitant chez le « soignant » une excitation sexuelle. Celle-ci est alimentée par l'humiliation du partenaire exposé à des actes exhibitionnistes devant témoin. Ce plaisir érotique reste bien évidemment dissimulé et caché.

Cette déviance se caractérise autant chez les hétéros (approximativement la moitié des sujets qui consultent sont mariés) que chez les homosexuels, mais avec une prédominance de la structure psychotique.

Le paraphyle présente une alternative aux interactions des parties génitales du sujet déviant avec son partenaire. Tout ceci laisse à supposer que l'identité sexuelle du klysmaphile est labile ouvrant vers des conduites déviantes comme la pédophilie, le voyeurisme ou l'exhibitionnisme.[1]

Les paraphyliques présentent des dysfonctions sexuelles, des perturbations de la personnalité marquant une détresse et une dépression profonde. Gisèle présente dans ce trouble psychotique un mode d'attachement à sa fille très pathogène où l'éros prend toute sa place. Pour cela, je m'appuie particulièrement sur les trois

1 DSM IV-TR - Code diagnostic 302-9
Éditions Masson, Paris, 2003

types d'amour, décrits par plusieurs auteurs (Freud, André Compte Sponville…).

Luc Schreiden[1] *synthétise cela très bien dans un article.*

– L'amour « Eros » est fondé sur une relation sensuelle, charnelle et sexuelle. Il peut être délicieux comme ravageur dans le sens où le partenaire peut être vécu comme un objet d'amour conditionnel où l'ego possessif prend toute la place.

– L'amour « Philia » est un attachement associé à des valeurs, des centres d'intérêt et des objectifs communs. Il prend appui sur des plaisirs partagés, de la complicité et de la solidarité. La relation est chaleureuse, ayant le souci de l'autre. Cependant, il est conditionnel car fondé sur des activités ou des vécus partagés.

– L'amour « Agapè » est un amour altruiste, spirituel, affranchi de l'ego qui se situe au-delà de l'émotionnel. Il est désintéressé et fait de la place au potentiel humain de la génération suivante.

À la vue de ces trois concepts, l'amour entre Gisèle et moi-même s'empreinte d'un enjeu érotico-sexuel venant envahir tout le processus d'attachement. Gisèle transfère une projection psychocorporelle dans l'enfant qui annule toute séparation entre le corps maternel et celui de sa fille. Corps et psyché sont confondus dans l'enfant avec le vécu interne de la mère.

Toute cette hypothèse diagnostic est corroborée par le récit délirant de la scène originelle primitive dans un éros extrêmement

1 Guérir, c'est oser aimer.
La place de l'amour dans la psychothérapie,
De Luc Schreiden
Actualités en analyse transactionnelle, 2009
(N° 132), p. 40-56

violent (Référence au récit de l'accouchement « Impasse de vie et de mort »)

– Gisèle me raconte ma conception sous la forme d'un viol, entraînant une perforation utérine. La preuve en est qu'elle me montre sous le nez un drap taché de sang.

– L'accouchement gémellaire provoque la frigidité et le vaginisme de Gisèle.

– Depuis la naissance des jumeaux, rien ne va plus dans la sexualité du couple. Lors d'une conversation au cours d'un repas de famille, mon père valide la dégradation de leur relation conjugale depuis l'accouchement et tous deux ne se retrouveront plus jamais intimement.

Ces faits viennent corroborer l'hypothèse de la structure psychotique de Gisèle, se situant dans l'incapacité à séparer le réel du fantasmatique :

Dès le départ, l'enjeu sexuel vient polluer les stimuli d'attachement entre moi et ma mère, comme si d'emblée j'étais ressentie comme :

– Une agression sexuelle
– Paradoxalement, un objet érotique projectif pour évacuer le mal-être lié au refus de l'éros.
– Une frustration financière de trop, relayée et exprimée par ma sœur aînée, prolongement scénarique maternel, sur la revanche de la réussite sociale.

Éros et argent deviennent des enjeux et des adversaires antagonistes, entraînant des conflits de place et des besoins refoulés. Tous deux occupent la représentation de négativisme venant se cristalliser autour du « mauvais ».

Du vers de l'intestin au « costume vert » du Poilu ! Voici le mot médiateur établissant le pont entre la guerre et l'inceste : le langage psychotique dans son absence de recul vient entrechoquer le langage.

Vers et vert : Où est la différence ?

Dans le langage psychotique, la référence au costume vert des Poilus vient-elle s'entrechoquer avec les vers intestinaux ? Et si la couleur mortifère de l'uniforme se confondait avec un parasite envahissant, tel un ennemi qu'il faut à tout prix déblayer pour ne pas y laisser sa peau ?

Dans cette hypothèse, il s'agit de se référer à la forme du langage du psychotique : il ne permet pas d'échanger puisque l'autre n'existe pas en tant que sujet. L'autre/objet est vu comme une partie de lui-même empêchant tout processus d'interactivité. Celui-ci se plaint mais ne communique pas. Ainsi, une « découpe » interprétative et projective du réel tient lieu de pensée et de champ relationnel au psychotique alors que cette fonction est normalement dévolue au champ du langage et de la pensée. Le psychotique est davantage dans l'agir que dans le dire.

L'organisation psychique névrotique suppose la séparation entre un sujet et sa représentation. L'incapacité à fonctionner sur ce mode correspond à ce qui tient lieu de pensée chez le psychotique : soit le sujet est totalement séparé de sa représentation, il n'est pas représenté ; soit il est la représentation, il n'y a pas de distinction entre le sujet et ce qui le représente, les deux sont fusionnés.

L'enfant de trop, que je suis, devient une agression, une projection et une frustration, un objet symbolique à évacuer.

Psychologie pathologique sur
le langage psychotique
de Jean Bergeret
Éditions Masson, 2012

Ma mère connaissait mon attachement pour ma grand-mère paternelle et par ce maternage intrusif, elle manifestait là encore toute son emprise sur les membres de sa famille, dans la négation la plus totale des frontières d'intimité. Elle me pénétrait avec son doigt sans que le panneau Stop intervienne, venant transgresser les règles de conduite les plus élémentaires.

Ces rituels déviants ne mobilisaient pas pour autant mon aïeule. Elle balbutiait de temps en temps une question : « Qu'est-ce que tu fais là ? ». Mais le pire de l'horreur, c'est qu'Augustine se satisfaisait de sa réponse *: « C'est pour son bien, le médecin y tient ! »*. L'autorité médicale sur laquelle Gisèle s'appuyait pour asseoir sa déviance était-elle la pointe d'un iceberg métaphore de son angoisse de mort ?

À cette époque, bien sûr, je ne me posais pas toutes ces questions pour ne garder seulement que l'image d'Augustine, assise sur un petit tabouret au pied de sa fenêtre garnie d'une paire de rideaux en dentelles. Elle haussait les épaules, gardait un silence mortifère puis détachait alors son regard de sa petite fille pour regarder au loin. Elle aussi était là sans être là, tout comme moi-même qui, dans ces instants, toute contaminée de honte, me construisais un substitut de frontière intérieure pour protéger les fêlures d'une identité blessée qui ne pouvait se développer qu'au prix d'une profonde dissociation.

LA DISSOCIATION

Ces scènes paraphyles, marquées par :
- *Le raidissement de mon corps et son figement*
- *La douleur dans la tête*
- *La sensation de décorporation*
- *La sidération psychique*

appartiennent aux signes cliniques de la dissociation.

C'est un mécanisme de protection qui permet d'éviter le « ressenti de l'intolérable ». Elle permet une porte de sortie pour éviter la charge émotionnelle insupportable du traumatisme. Le sujet clive donc certaines parties de lui-même liées à sa souffrance.

Ce processus dissociatif sollicite énormément d'énergie et puise dans les réserves de sérotonine. Ceci provoque une suractivité du système parasympathique. Le cerveau émotionnel se coupe (système limbique) amenant une sensation de vide.

Beaucoup de personnes traumatisées présentent des symptômes dissociatifs somatoformes : un affaiblissement moteur et des réactions physiques, un trouble de la coordination des mouvements, une déconnexion des sensations corporelles internes, des troubles cognitifs, de l'amnésie, des états de fugue, des états confusionnels ou des déficits attentionnels.

D'autres patients peuvent témoigner d'un sentiment subjectif d'être séparés de leur corps. C'est comme s'ils n'étaient plus reliés à eux-mêmes ; ils entrent dans une forme de détachement

les conduisant à être spectateurs d'eux-mêmes. Cette dissociation permet à la victime de continuer néanmoins son quotidien comme si rien ne s'était produit.

Les combattants de la première guerre mondiale ont présenté très souvent ces symptômes dissociatifs car ils étaient contraints, pour protéger leur intégrité corporelle, à rester immobiles face à une menace. Ce figement appelle à la soumission pour affronter le danger inévitable. Cet état suscite une tension musculaire, souvent douloureuse. C'est comme s'ils adoptaient un comportement animalier, comme toute bête subissant des violences répétitives.

La décompensation (perte de l'équilibre psychique) peut être la résultante d'une profonde dissociation lorsque le patient se reconnecte avec un signal ou une situation de stress le mettant en lien avec des situations anciennes du passé.

La psychothérapie sensorimotrice permet d'entamer un travail sur le corps. Elle se centre autour des sensations et émotions, afin de se réapproprier les stimuli du trauma et de les réinscrire dans la réalité de l'ici et maintenant. Ce style d'accompagnement réapprend au patient à ressentir avant d'agir et donc à mieux gérer sa charge émotionnelle. Celui-ci réévalue d'une manière plus ajustée, mieux régulée, son stress ou ses actions bien souvent trop réactionnelles, impulsives, protectionnistes ou marquées par la passivité ou le figement.

Le trauma et le corps, une approche sensorimotrice de la psychothérapie
de Pat Ogden, Kekuni MINTON et Clare Pain
Éditions de Boeck Supérieur s.a, 2015
Pages 28 – 34 - 87 – 179 – 183 – 242

Je ne pouvais croire ni ressentir que même ma grand-mère m'abandonnait elle aussi à ce maternage incestueux. Elle était spectatrice d'un inceste mais, comme l'ensemble des membres de la famille, elle était terrifiée par les crises de colère de sa belle-fille. Augustine était incapable de l'affronter, ayant trop peur de voir menacée sa propre sécurité et la prise en charge symbiotique de son fils, si elle s'aventurait à prendre position contre Gisèle.

Le père de Jean était mort d'une crise cardiaque à soixante ans. Il laissa sa femme totalement perdue. Au décès de son mari, elle perdit vingt kilos. Pour stopper un affaiblissement qui devenait préoccupant, Jean décida de quitter leur maison individuelle pour prendre deux appartements dans le même immeuble : l'un pour eux ; l'autre pour Augustine. Ainsi Jean colla à sa mère afin de l'accompagner dans son veuvage et pallier son absence d'autonomie. Les enfants quittaient la proximité des dunes et de la plage pour un immeuble collectif en ville.

Gisèle ne pardonna pas à son conjoint la perte du terrain de jeux de ses enfants et la proximité de ces espaces d'aération ludique qui lui permettaient de souffler. Elle ne lui pardonna pas non plus cette cohabitation forcée avec sa belle-mère. Mon père, fils unique, commit là une énorme erreur, nous obligeant à vivre à six dans un quatre-vingts mètres carrés pour assurer à sa mère installée deux étages plus haut une sécurité fonctionnelle et affective. Dans ce basculement, Jean manifestait autoritairement son pouvoir sur son épouse, en imposant des choix qu'elle réprouvait.

Comment mère et fils étaient-ils reliés pour choisir une telle solution venant compromettre l'équilibre familial et conjugal, déjà bien chahuté par l'arrivée des jumeaux. Nous avions dix-huit mois. Des intérêts financiers venaient-ils interférer dans ce choix ? Il est vrai que, si Gisèle gardait le pouvoir sur la sexualité en s'y refusant, elle

était totalement dépossédée du pouvoir financier. Jean était le garant du patrimoine et gardait jalousement la clé des finances familiales. Il la tenait dans une dépendance pécuniaire absolue, donnant au compte-gouttes les francs dont elle avait besoin pour pourvoir aux achats de la famille.

C'est ce fonctionnement financier qui la motiva quelques années plus tard à reprendre un travail de secrétaire. Elle s'affranchissait ainsi en partie du joug financier. Son salaire lui permit d'acheter alors tout un mobilier kitch décoré à la feuille d'or, de style « Louis XIV » et des toilettes très habillées, toutes aussi clinquantes les unes que les autres. Son ego se teinta d'orgueil tel un paon à la queue royale et majestueuse, faisant la roue. Peut-être voulait-elle prouver à son entourage qu'elle pouvait s'offrir du superflu et se faire admirer ? Cherchait-elle alors à assouvir son besoin de reconnaissance par cet affichage de confort matériel ?

Du fait de l'exiguïté de l'appartement, les parents dormaient dans le salon et nous assistions aux couchers toujours très précoces du père, torse nu dans son slip de coton blanc. À peine couché, il nous berçait devant la télévision par ses ronflements à faire basculer le lit armoire qu'ils avaient acheté. Ce manque total d'intimité du fait de l'absence de frontière spatiale n'est-il pas un facteur aggravant d'incestualité ?

Quoi qu'il en soit, en passant d'une maison à cet appartement, ils perdaient toute intimité. Ce fut le basculement de leur vie conjugale.

Une nouvelle mission se dessina alors pour les jumeaux : consoler Augustine de la perte de son époux. Et de fait, la grand-mère et ses petits-enfants se réconfortaient mutuellement, mais plus souvent des crises de colère de Gisèle que de l'absence du grand-père.

Souvent, nous nous demandions ce que nous avions bien fait pour être le réceptacle d'autant de blâmes. Vivre avec Gisèle, c'était vivre dans une atmosphère de reproches permanents, chacun de nos gestes, chacune de nos paroles étant susceptibles d'être interprétés, disséqués ou sortis de leur contexte.

La toilette

Personne n'aurait su poser le diagnostic si le psychiatre qui m'accompagnait ne m'avait aidée à poser les mots justes pour décrire la rémanence des gestes maternels déviants.

Les scènes de toilette étaient toutes aussi humiliantes. Exposés nus sur tabouret, le frère et la sœur étaient lavés à la chaîne dans la cuisine, tels des cuivres à récurer, par Gisèle et Augustine. À la mère le savonnage ; à la grand-mère le rinçage. Le vieux chauffe-eau tombait souvent en panne et l'eau froide vivifiante nous incitait à revêtir rapidement notre deuxième tenue de la semaine.

Profitant de ces instants, le doigt de Gisèle pénétrait mon orifice vaginal avec une force malsaine, venant tuer dans l'œuf je ne sais quelle bactérie et, plus sûrement, toute envie d'être pénétrée. Son doigt m'endolorissait au point de vouloir la mettre à des kilomètres de mon corps. Quand je remettais pied à terre, ma chair était comme une mosaïque fêlée dans un palais englouti par les flots. Je me haïssais d'être à ce point détruite. Je me sentais lâche, faible ou ridicule du haut de mes six ans.

L'absence de pudeur, de communication, de douceur : tout contribuait à rigidifier mes muscles. Je tremblais ; j'avais froid et je me statufiais. Je n'avais qu'une seule hâte : remettre au plus vite mes

vêtements pour quitter ces deux femmes, mère et grand-mère, qui ne savaient au grand jamais me regarder comme une personne. J'étais un objet générant une multitude de corvées. J'étais un poids et je pesais lourd dans leur quotidien.

Mon psychiatre entendait. Il entendait vraiment. Il reformulait simplement ces trois mots : « *Oui, c'est grave !* ». Trois petits mots qui me soulageaient terriblement. Trois mots réparateurs. Je redevenais un être normal, légitimé dans sa révolte et ses turbulences. Je sortais de la décorporation pour réhabiter mon corps. Puis, de son regard si pénétrant et empathique, il réaffirmait *: « Je vous crois ! ».*

Lorsque j'étais bébé, ma sœur aînée se plaignait des couches lavables suspendues dans la cuisine. Oui, j'étais une enfant vivante qui devait uriner et déféquer. Mes orifices prenaient désespérément trop de place. Mais bon Dieu, est-ce une faute d'avoir un urètre et un anus ?!

Ma mère m'avait décrit la grande déception de ma sœur aînée à l'annonce de la naissance des jumeaux. Pour la consoler, Gisèle l'avait désignée marraine de mon frère, lui le garçon noyé dans ce matriarcat féminin où l'homme semblait avoir perdu toute place.

Gisèle ne véhiculait-elle pas, par fille aînée interposée, un désamour qu'elle ne pouvait reconnaître ? Ainsi, sous une forme ou une autre, l'ensemble de ma fratrie a été instrumentalisée pour sa décharge émotionnelle et marquée dans la construction de son identité sexuelle.

L'arrivée de chaque gendre a été le ferment de conflits, d'envie et de jalousie. Tous ont été bafoués dans leurs élans amoureux que la matriarche savait intruser et contrôler : je me souviens du journal intime de ma sœur cadette, évoquant le premier baiser de son

amoureux. Ce carnet secret découvert intentionnellement par Gisèle avait fait l'objet d'un scandale dans son espace théâtral préféré, la cage d'escalier de l'immeuble. Toute la copropriété y avait appris que ma cadette était une putain. Puis l'événement fut colporté auprès de toute la famille. Je note à nouveau chez ma mère l'absence de frontière entre le soi intime et le soi social, révélant à nouveau un critère du fonctionnement psychotique.

Gisèle était la reine pour nous coller la honte à la peau.

J'ai pu décortiquer cette sensation de gêne en affinant mon langage émotionnel. Cet accès dans mon espace psychothérapeutique m'a fait franchir une belle étape sur le chemin de la libération. Je suis sortie de l'emprisonnement et de la cage de la honte. J'avais été entendue à une juste mesure et la déviance de ce maternage était validée. C'est comme si je pouvais à nouveau laisser circuler l'air au fond de mes poumons.

À ce moment-là, j'ai quitté ma dissociation. J'avais toujours autant de vertiges mais les événements s'intégraient en moi avec de la parole. Je retrouvais une forme de verticalité. Être confirmée par mon psychiatre avait le même impact qu'un procès en justice. Il représentait une autorité humaine, avec du sens et de la limite bienveillante. Il me légitimait dans mes ressentis tout en me stimulant dans mes élaborations. Je quittais le dressage pour m'humaniser.

Il ne réagissait pas comme l'un de mes beaux-frères minimisant ou faisant référence à la culture de l'époque. Je me sentais d'ailleurs abandonnée par ma fratrie. Mais comment leur en vouloir ? Personne n'avait les clés pour enrayer le processus.

Je comprenais désormais pourquoi l'indifférence manifestée par la juge des Tutelles m'avait à ce point affectée ; je comprenais les crises

de larmes qui s'ensuivirent puis la décompensation profonde liée aux processus dissociatifs. Dans la judiciarisation de l'addiction aux jeux, l'enjeu pour moi n'était pas l'argent mais bien la reconnaissance de la toxicité de ma mère. Mais ce n'était pas la priorité du moment, centrée sur l'argent. Mon besoin devra attendre.

Les mouvements de la vie nous entraînent dans des chutes abyssales. L'humain est acculé à se redresser.

J'écoutais en boucle la chanson de Jacques Brel : « *Il est paraît-il des terres brûlées donnant plus de blé qu'un meilleur avril ! ».*

INCESTE ET EMPRISE

L'emprise et l'inceste sont deux concepts extrêmement liés. Il s'agit de distinguer l'inceste de premier degré et celui de deuxième degré.

L'inceste de premier type implique un rapport sexuel direct entre consanguins, hétérosexuels ou homosexuels. Ces incestes se révèlent être en majorité des agressions d'un plus fort sur un plus faible. Les incestes entre enfants proches par l'âge surviennent en général dans les familles carentielles, maltraitantes et déstructurées.

L'inceste de deuxième degré ne présente pas forcément des gestes proprement sexuels. Ce qui le caractérise c'est qu'il est associé à une emprise où la fusion entre le couple mère/enfant est abusive et douloureuse. Le bambin devient le buvard de la plainte maternelle et de ses agressions toxiques. Celles-ci peuvent prendre la forme d'un comportement parental surprotecteur, révélant le refus du lâcher prise envers l'enfant. La mère l'inspecte comme une possession qui lui donne permission de retourner son enfant comme un gant, de repousser les microbes ou micro-organismes, tout cela pour son bien.

L'obsession sur les déchets corporels peut être tout autant reliée au rapport malsain qu'une mère a pu entretenir avec sa propre mère biologique. Sous le mode d'une pensée psychotique, la visée est d'extraire « le mauvais », c'est-à-dire la toxicité de cette relation ou de ce qui a été projeté dans le corps de l'enfant. Ce comportement défensif intervient afin de maintenir l'homéostasie psychique

maternelle, venant d'autant plus alimenter et justifier la maîtrise accrue du corps infantile.

Face à cela, la peur de l'enfant s'amplifie. Il craint l'intrusion arbitraire et imprévisible, corporelle et psychique. Il sait que ni sa peau, ni son âme ne lui appartiennent. Dans l'inceste, toutes les frontières s'écroulent invalidant toute sensation de contenance, pilier fondateur de l'équilibre psychique.

En cas d'absence de ces mécanismes, l'inceste platonique, mais néanmoins réel, progressivement s'installe, sans contacts sexuels pour autant. Cette relation évolue d'une manière très confuse :

– L'enfant est investi comme s'il n'était jamais sorti de l'utérus maternel.

– La mère agit en excluant le tiers-séparateur par la mise à l'écart du père dès sa conception. Ainsi, la matrone maintient sa légitimité tout en décrivant sa détestation pour le sexe.

Caroline Eliacheff psychanalyste et Nathalie Heinich, sociologue démontrent de la même manière l'extension de la notion d'inceste en rompant avec la focalisation sur le rapport sexuel. Elles rendent possible l'inscription de la notion d'inceste dans un cadre plus général en définissant celui-ci par l'exclusion du tiers.

Ceci amène la relation mère/fille à la binarisation du ternaire, comme la réduction à deux entités de ce qui devrait demeurer une relation à trois. D'une manière plus accessible, nous pourrions dire que l'inceste amène à construire du deux, là où il devrait y avoir du trois.

Ce mécanisme induit une incertitude à discerner ce qui dépend de soi et ce qui dépend d'autrui. Dans cette confusion, la victime perd son libre arbitre tandis que le pervers se perd dans d'autres difficultés, comme :

– Des chutes dépressives et des sensations diffuses de mal-être, renforçant la confusion entre pulsion violente, éros et désir.

– Une vulnérabilité de plus en plus profonde à la blessure narcissique en raison de la faiblesse ou des failles de l'enveloppe psychique maternelle originelle.

– Un besoin à vouloir accéder aux pensées les plus intimes de son chérubin. Cette maman omnipotente devient l'œil de Caïn amenant sa progéniture à intégrer cette surveillance et à s'emprisonner elle-même.

– Un comportement maternel à rendre sa fille inférieure et incomplète. Cette mère cherche à assouvir son besoin constant à rechercher des éblouissements narcissiques aux dépens de son enfant. La mère veut rayonner excessivement pour maintenir à tout prix sa propre complétude. Bien souvent, cette personne se vit comme plus belle que sa fille. Celle-ci ne peut que ressentir alors sa propre petitesse face à la grandeur idéalisée qu'elle attribue à sa mère. Ce sentiment d'infériorité s'installe comme la thématique de « l'écraseur écrasé ». En d'autres termes, si la mère a « quelque chose en plus », sa fille a quelque chose en moins »

Le Moi-peau de Didier Anzieu
Éditions Dunod, Paris, 1995,
pages 164, 172, 173, 177.

L'emprise maternelle ou l'absence de frontières
Mémoire de Karine Gordon-Marcoux, dans « Paradis, Clef en main » de Nelly Arcan, « Insecte » de Claire Castillon et « Crève, maman ! » de Mo Singh.
Université de Montréal (Québec) ; 2012

Étendre la notion d'inceste :
Exclusion du tiers et binarisation du ternaire

De Caroline Eliacheff, psychanalyste et Nathalie Heinich, sociologue. Éditions Cairn

Cette emprise revêtait chez ma mère des facettes diversifiées, passant principalement par la dévalorisation, la victimisation et l'exclusion du père :

– En me nommant « Güche », elle utilisait l'injure, diminuant ainsi la distance physique et psychique entre elle (l'injurieur) et moi (l'injurié). Ce « Güche » était comme une enveloppe sonore ridicule, une autre peau, une nuisance récurrente à l'estime de soi.

– Gisèle laissait son humanité dominée par une forme d'animalité *:* elle se décrivait comme une vache à lait ruminant quotidiennement toutes les « vacheries qu'on lui faisait subir ». Elle se définissait comme une bête nourricière, à la chair comestible et trop féconde, parfois même comme un paillasson sur lequel on s'essuie.

– Au-delà de l'élaboration de la scène primitive et de ses conséquences, elle décrivait son mari comme un père castrateur voulant mettre ses enfants le plus tôt possible au travail, tandis que l'épouse se sacrifie pour le paiement des études de ses jumeaux.

L'enjeu psychothérapeutique pour moi (comme pour toute personne ayant subi une relation incestueuse) est de se dégager des différents niveaux d'emprise :

– Emprise affective
– Emprise sexuelle
– Emprise financière

S'en libérer requiert énormément de temps et de patience.

Didier Anzieu évoque le long et lent processus de récupérer sa propre peau, au sens où : « la peau est cette contenance capable de capter les subtilités de l'environnement et de forger à travers elle un « moi »

DÉFINITION DE L'INCESTE PAR L'ASSOCIATION
« S.O.S INCESTE POUR REVIVRE » :

« L'inceste est une relation à caractère sexuel entre des membres d'une même famille : père/fille, père/fils, mère/fille, frère/sœur, oncle, tante, grands-parents ou toute personne ayant autorité parentale sur l'enfant…

Il s'agit d'attouchements et/ou d'actes de pénétration sexuelle (vaginale, anale, buccale) par organe sexuel, doigts, ou au moyen d'objet. »

Règlement de conte

Il était une fois une jolie princesse, éclose d'une femme au cœur flétri, aigri et fané. Insatisfaite de la vie, celle-ci entretenait son insatiété dans le plaisir malsain de gloutonner son dernier né.

Nul ne devait savoir !
Nauséabonde perversité !
Nécrosante emprise abolissant la frontière du soi.

Cruelle ogresse, qui jouait avec les orifices enfantins, dans ce plaisir malsain d'appel à témoin.

« Voyez comme elle est ridicule en cette position, absurde, soumise à mon pouvoir en toute autorité. »

Elle était la reine mère qui maintenait sur son enfant le droit de cuissage en toute impunité. Comme un pantin, elle manipulait le corps imberbe, avec un plaisir tel qu'elle revendiquait le bien-fondé de son maléfice :

« C'est pour son bien ! Le médecin y tient ! »

Elle ne connaissait plus les limites de son corps, et pensait que l'exhibitionnisme de sa chair était la normalité d'une toilette quotidienne.

Néanmoins, Princesse ruminait en elle une colère sans nom, semant une confusion diffuse. Elle aurait aimé se réapproprier son enveloppe, rétablir les frontières bafouées, laissant la lionne affamée à la lisière de la jungle.

Comment larguer cette boue diluée, larvée sous une gestuelle hygiénique et médicalisée ?
Comment se vider de cette fièvre virulente et de l'introjection de cette déjection répugnante.

Sauve-toi, disait la petite voix princière.
Sauve-toi, dès que tu le pourras.
Sois à distance
Solitude imposée
Solitude traversée
Solitude recherchée
Solitude protectrice.

Témoin passif et paniqué par la rage de l'ogresse, la grand-mère contemplait, impuissante, ces scènes. Spectatrice privilégiée, son regard décalé tissait en une fine dentelle le voile de l'aveuglement.

Elle comprit alors qu'elle était seule face à l'ogresse.

Le voile de la méconnaissance

Pour réaliser que cette gestuelle maternelle n'était ni plus ni moins que l'inconscient de ma mère mis en acte, il m'a fallu lever beaucoup de méconnaissances.

Oui, c'est une vraie difficulté que de décoder et de prendre la mesure de ce désir féminin déviant. Des années de psychothérapie m'ont été nécessaires pour aboutir à cette conclusion. La validation du diagnostic par mon psychiatre m'a permis de vérifier si mon analyse relevait d'une forme de délire ou correspondait à une réalité. Il est vrai que l'enfant est dans l'incapacité d'élaborer cet « impensable ». Ce frein à cette capacité de penser est à la racine de mes espaces de confusion et de mon angoisse de folie. Ce frein m'a protégée d'une certaine manière car il m'a empêchée de remettre en question celle qui m'a donné la vie. L'accuser d'inceste revenait à un acte symbolique de matricide.

J'ai vécu la confusion du dedans et du dehors dans mes souvenirs dont je ne savais plus s'ils étaient un cauchemar ou un stigmate. La qualité du cadre psychothérapeutique avec mon psychiatre et la relation transférentielle vécue en totale liberté de parole évitait tout jugement psychopathologique. J'ai pu lâcher prise sur l'expression de mon intériorité. Il a adouci parallèlement mon exaspération face au corps médical tout puissant et pourtant si facilement manipulé par Gisèle.

Cette mère était une fâcheuse défenderesse des normes, du devoir, de la convention et des valeurs sociétales, lui permettant de se dédouaner de toute accusation. La vitrine étant parfaite, j'avais bien la sensation de la perversité familiale mais sans les images. J'avais ce voile noir de la méconnaissance qui m'a permis, enfant puis adolescent, d'oser néanmoins les audaces et les élans d'exploration du monde. Pour cela, la nature est bien faite.

Mon histoire m'avait construite dans la disette de toutes nourritures diversifiées. Je sentais que la saveur du chocolat existait mais je cherchais son goût. Mes trajets d'école laissaient deviner ma quête d'ailleurs, de transgressions, d'exploration et de liens.

Trajets d'école

J'ai six ans… Il y a Pascale, mon amie de classe. Elle sonne chaque matin à ma porte : nous marchons ensemble sur le chemin de l'école. Ses nattes repliées en auréole et son cartable sur les épaules lui donnent un air d'enfant trop sage. Elle n'a pas faim d'apprendre.

Il y a le goûter d'école pour la récréation, emballé dans l'aluminium. Je vais le donner chaque matin à Maryline, elle a toujours faim.

Il y a la trottinette rouge. Elle anime le trajet de la routine écolière. J'ai faim de nouveau.

Il y a ma sœur à la sortie d'école, à midi. Je dois l'attendre pour rentrer. C'est long. Les élèves sont grands et je ne la vois pas. J'ai faim de grandir. Je veux marcher seule sur le trottoir.

J'ai douze ans… Pour aller au collège, il y a l'autobus. À l'arrêt, il y a Chantal. J'arrive avec l'ourlet défait de ma robe trop courte. Mon père vient de me l'arracher. C'est plus convenable ! Cachons cette féminité non autorisée. Présente-toi en torchon, plus mignon. « Ça coupe la faim ! ».

J'ai quinze ans… Je suis au lycée et je fume comme un taureau en colère. J'ai mis de l'essence dans ma mobylette, rouge comme ma trottinette. Ma mob a froid et elle démarre mal les jours de verglas.

Il y a Thierry et sa came du matin. Il répare bien les moteurs gelés et m'aide à démarrer ma journée.

J'ai dix-huit ans… Je prends le train pour la première fois. Je roule vers la capitale, mon bac dans la poche. Salut tout le monde !

La fuite ne supplante pas le passé

Mon corps était marqué à jamais d'une trace vivante qui devait réfracter, tel un miroir grossissant, la moindre des perceptions ultérieures. J'étais devenue hypersensible à toute trahison ou déception. Le fil sensoriel que j'avais tissé entre elle et moi allait baliser ma perception du monde par laquelle je construisais ma sécurité. Un petit rien pouvait me faire retourner dans la grotte de ma solitude.

Les animaux ont toujours été de bons partenaires de vie pour étayer mon fragile échafaudage. Un chien, une mangouste, une plante, un poisson rouge ou un hamster me reconnectaient à mon élan de vie. Quand les idées noires se faisaient trop envahissantes, j'imaginais mes funérailles et les métaphores symboliques que je voulais y adjoindre. Puis, peu à peu, l'envie de mourir s'estompait ; j'étais trop heureuse d'avoir su m'émerveiller devant le regard d'amour de mon époux, les rires et les blagues de mes enfants, l'éclosion d'une fleur de mon jardin, les jappements de mon chien et les battements de sa queue pour m'accueillir. Mon élan à chercher la vie a toujours été plus fort que mes envies suicidaires.

J'aime profondément la vie qui m'entoure.

L'impasse de vie et de mort réapparaissait très régulièrement, sans passage à l'acte mais avec des addictions anesthésiantes me

permettant de rester à la surface des profondeurs abyssales du non-sens ou de la folie.

Dans cette impasse de vie et de mort, j'ai compris que ma mère, par l'inceste, me refusait toute possibilité de sortir d'elle, me condamnant ainsi à demeurer à jamais dans une niche utérine extensible à l'infini. Mais mon corps d'enfant ne s'arrêtait pas de grandir malgré tout, même si sa croissance en était ralentie. J'étouffais dans ce climat pervers et jaloux, qui m'imposait de m'inscrire dans ce mouvement d'effacement des distances nécessaires que produit l'inceste proprement dit.

Ma mère n'a pas su me conduire vers le chemin œdipien. Elle me présentait mon père comme un tueur et m'exhibait les draps de son lit tachés de sang au moment de ses règles pour redéfinir ensuite le rapport sexuel en une perforation utérine provoquant une hémorragie !

J'étais née de cette forme de viol, de ce geste-là !

Elle me le donnait à voir et à l'entendre !

Drap blanc… taches rouges… taches jaunes…

Je ne savais comment réunir ces couleurs, y donner du sens et de la cohérence.

Elle avait réussi à obtenir un certificat médical de son médecin selon lequel la sexualité lui était déconseillée compte tenu de son vaginisme. Elle renforçait cette terreur sexuelle par son accouchement gémellaire : son vaginisme et anorgasmie s'étaient particulièrement développés après l'accouchement des jumeaux qui devenaient de ce fait la principale cause de sa frigidité. Elle m'avait d'ailleurs montré le certificat médical sur la chaudière à gaz dans la cuisine ! Du haut de mes sept ans, maîtrisant à peine la lecture, je découvris ces mots barbares dans le dictionnaire en cuir de mon grand-père paternel. J'y avais compris que j'étais la cause d'un grand déplaisir.

À partir de ce moment-là, je décidais que ceux qui m'avaient engendrée allaient être ceux qui me connaîtraient le moins.

J'avais à m'éloigner de ce père transgressif qui cachait des cartes pornographiques dans son tiroir personnel qu'elle me présentait en son absence : c'était lui le pervers ! Elle n'introduisait pas mon père comme son amoureux mais bien comme un danger potentiel dont il fallait se protéger en restant collée à elle. Mon père était devenu une forme d'extraterrestre « inces-tueur ». Il m'apparaissait comme un acteur supplémentaire des paniques qui émaillaient mon enfance.

Dans cette ambiance sordide et glauque, elle entretenait ainsi sa propension incestueuse homosexuelle, caractéristique des structures paranoïaques. Tant que mon petit radar n'avait pas l'âge pour comprendre la perversité complexe de ses paroles, elle avait su me maintenir dans un regard clivé et manichéen de l'homme et de la femme.

J'ai voulu explorer dans mon travail thérapeutique la transgression de l'inceste dans toutes ses dimensions : sensoriellement, émotionnellement, puis sur un plan cognitif et comportemental. La réunification des clivages reste le chemin de guérison à parcourir : encore aujourd'hui, j'ai beaucoup de difficultés à nuancer la vision manichéenne de mon Enfant intérieur inscrite dans la diabolisation de l'homme et la victimisation de la femme, puis la diabolisation de la femme et l'idéalisation de l'homme, pour m'approcher au plus près de la réalité. L'inceste nous fait voyager sur les extrêmes et l'incestué a à réapprendre la voie du milieu, proche de la vision bouddhiste, pour s'approcher d'une paix et se retrouver dans une liberté intérieure.

Confluences

L'inceste n'arrive pas par hasard !

Il est le fruit d'une confluence tragique de traumatismes dont nous héritons des générations précédentes et ses répercussions sur les générations suivantes. C'est, je crois, l'un des sens premiers de ce livre.

Pour Gisèle, cette confluence est la rencontre de trois vallées glaciaires : la guerre des Poilus de Maurice ; les années folles de Valentine ; et son propre vécu de la seconde guerre mondiale.

Son enfance a été ballottée entre un père profondément traumatisé par son expérience de poilu et une mère gagnant de haute lutte une émancipation en phase avec son temps. L'un marquait le climat familial d'une empreinte de peur ; l'autre entendait ne pas être freinée par l'arrivée d'une enfant sur le tard.

J'ai décrit cet environnement traumatique dans la première partie de ce livre.

À près de 10 ans, Gisèle prend de plein fouet un nouveau traumatisme avec l'éclatement du second conflit mondial de ce siècle. C'est sa troisième vallée glaciaire.

L'Allemagne veut redessiner ses frontières. Sur un fond idéologique très construit, cohérent et logique, elle organise un système politique paranoïaque basé sur la terreur et la haine de la différence. Elle impose l'uniformité de la pensée et des valeurs dans cette frayeur de perdre sa place dans l'ordre mondial. Elle se positionne comme une organisation référentielle, l'autorisant au déni de la loi, à l'abolition des règles internationales des conflits armés, bafouant les droits fondamentaux de la personne humaine en cas de guerre.

Et si j'ose une lecture psychosociologique de ces drames historiques, puis-je supposer que le peuple allemand a souffert d'un sentiment de honte à la suite de la restitution de l'Alsace et la Lorraine ? Puis-je évoquer la blessure narcissique de ce peuple psychorigide et rempli d'orgueil prenant la place du vaincu ?

Les deux guerres mondiales n'ont pas respecté les règles internationales des droits de l'homme. Qu'il s'agisse de l'utilisation du gaz moutarde ou du génocide juif, ces deux guerres témoignent :

- d'envahissement et d'intrusion
- de corps à corps multiples
- de revanche et de vengeance
- de la haine cathartique de la différence, entravant le droit d'appartenir à une race, à une culture, de célébrer un culte, le droit d'être homosexuel ou handicapé. Toute différence doit être gommée au nom de la pureté aryenne par volonté d'hégémonie.

L'Allemagne voulait conserver sa place, marquée par une position dominante, omnipotente et sans partage.

Gisèle a grandi en côtoyant le fascisme et la guerre, la perversion des lois sociales, la violence extrême jusqu'au génocide. Parallèlement se construit une vision paranoïde des difficultés économiques qui est

projetée sur une partie de la population. Ce contexte explique-t-il la croyance de Gisèle que l'on ne peut construire la paix que sur une base de revanche et d'humiliation ?

Dans ce climat, elle a côtoyé les valeurs du pouvoir absolu, de la domination et de la supériorité, légitimés par un dictateur sachant entraîner toute une foule. Quel impact cette mouvance idéologique a-t-elle eu sur elle ? S'y est-elle retrouvée ? Ou voulait-elle contrecarrer la paranoïa hitlérienne en se protégeant elle-même par un trouble paranoïaque ? Pouvons-nous évoquer l'hypothèse de la mise en œuvre inconsciente d'un système parallèle ?

A-t-elle été violée par un allemand ? A-t-elle grandi dans la terreur de l'être ? Cette frayeur s'est-elle exprimée par des fantasmes d'envahissement qui se cristalliseraient sur mes intestins, phagocytés par des vers ?

Ceux-ci seraient-ils la métaphore de ces soldats allemands, en uniforme vert ?

Par l'inceste ou les lavements anaux, voulait-elle reprendre le contrôle, maîtriser inconsciemment l'invasion de ces « militaires verts », parasites envahissants ?

Quand les mots ne sont pas là, les objets parlent d'eux-mêmes.

En posant ces hypothèses, j'accueille l'idée que ma mère n'est pas la seule et unique responsable de ce désordre intra familial. Elle en a été aussi une victime. L'identité sexuelle de l'homme et de la femme n'a pu s'intégrer en elle dans un processus sain et sécurisant. Et dans quelle mesure les États et leurs armées d'officiers ont-ils pu être modélisants et intervenir positivement dans sa psyché dans un processus identificatoire structurant ?

Replacer la perversion maternelle dans son contexte historique m'apporte une forme de soulagement, la colère laissant place à la tristesse devant un tel gâchis humain.

Par ce livre, j'interpelle les institutions judiciaires qui détectent principalement les incestes paternels. L'inceste maternel reste à ce jour peu dépisté car plus sournois et donc moins facilement décelable par les autorités psycho-médicosociales.

Les seuls signes cliniques que je présentais étaient mon addiction précoce au tabac et un poids bien inférieur à la moyenne. À dix-huit ans, je pesais 40 kilos pour 1 mètre 54, avec une taille 34. Un profil d'anorexique. J'avais un corps de femme qui n'avait pas grandi, avec des seins en clémentines. Paradoxalement trop mature et immature, je fumais comme un taureau en colère. Je pouvais rester des heures, une cigarette en bouche, dans un no man's land que mes parents interprétaient avec orgueil comme la manifestation d'une réflexion contemplative.

Je guettais l'attention maternelle et en même temps la redoutais : entre nous, amour et haine, vie et mort ne tenaient leur réalité qu'en s'opposant terme à terme dans un constant renversement possible. Je vivais ma vie comme une « contre mort » où la persistance de mon élan de vie agissait comme une incessante provocation à ne plus vouloir la subir.

Gisèle était jalouse de mon énergie, de cette force qui émanait de moi. Elle n'eut de cesse de me rendre responsable de sa maladie, de sa souffrance, revêtant ainsi le costume éploré et tyrannique de la femme, mère de jumeaux non désirés. Il fallait que je meure là où elle refusait à mourir elle-même. Si je me mettais véritablement à vivre devant elle, c'était comme si je voulais sa mort. Alors pour ne pas mourir, Gisèle cherchait à briser en moi cette précieuse physis.

Puis-je envisager ici le diagnostic d'un conflit œdipien inversé ?

Gisèle n'ayant pas résolu sa problématique œdipienne, celle-ci ressurgit lorsque je cherchais à m'émanciper de ma place d'enfant pour devenir à mon tour une femme en position d'alter ego avec ma mère.

Sur ce sentiment de possession de l'autre, plana dès le début de ma naissance l'ombre de la mort et le refus de ma parole. C'est probablement pour cette raison que l'écriture devint une de mes thérapies centrales où le verbe biographique crée l'affirmation de ma différenciation et donc de ma liberté.

Une partie de pétanque

Elle m'avait demandé d'aller les ramener au magasin. Et pourtant, ce jour-là, jour de l'obéissance, j'ai désobéi. De sa voix d'outre-tombe qui me faisait glisser dans le couloir glacial de la perplexité, elle m'avait interdit d'ouvrir le cadeau qui m'était destiné. Elle avait identifié l'expéditeur et ses lèvres se mirent à parler seules. Voulait-elle me priver du souvenir de mes éclats de rire ? Ils avaient pourtant ouvert mon cœur à d'autres horizons.

Elle avait mis ma surprise dans le vieux vaisselier des années cinquante, derrière une vitrine en verre où s'exposaient de vieux souvenirs. C'était le jour de ma communion, jour de profession, jour où l'on promet de s'aimer et de se laisser aimer. Tout habillée de blanc, je tirai le rideau blanc du carreau et regardai sans regarder à travers la fenêtre. Dans ce regard lointain, j'étais ailleurs, partie rejoindre les souvenirs vivants de la blancheur de ces étés fugaces.

Les larmes coulaient doucement sans faire de bruit.
Ne pas attirer l'attention et rester dans cette factice quiétude.
Ne pas bouger et faire semblant de ne pas être touchée.
Là était ma sécurité.

J'avais ainsi appris trop précocement à me maintenir dans un état de neutralité, comme sur un fil, pour ne pas prendre le risque du côté

de la mort, ni du côté de la vie… Je me sentais comme sur une corde raide sur laquelle il fallait rester en équilibre car il y avait le risque d'un rejet des deux côtés, dans un climat de guerre.

J'avais appris à ne pas dire à cause de la crainte et à ne pas dire à cause du bonheur. Le mutisme dans lequel je m'enfermais à la maison me maintenait en survie. Rien ne devait bouger, comme si d'un côté comme de l'autre, c'était le vide, l'angoisse du ni vie ni mort.

Ce jour-là, jour d'obéissance, j'avais choisi la voie du bonheur et je pris le risque de désobéir et d'ouvrir mon cadeau. Dans une énorme panique, je dénouai délicatement le cordon qui ficelait mon trésor, métaphore de ce lien d'attachement qui, sous une délicate intention, prenait la forme d'un précieux paquet enrubanné.

Sur l'étiquette, il y avait une signature : Benoît.

Bénédicité à ce prénom, à cet ami qui en l'espace de quelques étés me fit découvrir le rire. Il me prenait sur ses épaules, me chavirait par tout son corps, mon corps menu et svelte de gymnaste. Des gestes paternels, sains, joueurs et protecteurs. Je ne sais s'il avait des enfants, mais il rattrapait avec moi ce qui n'avait pas été vécu.

Vide de l'inaccessible présence de mon père, ou plutôt de son abyssale absence, je rattrapais avec Benoît ce que je n'avais pas vécu. Nous tissions cette relation filiale improvisée comme une opportunité de vie qui réveillait en nous ce qui avait été endormi.

Les boules étaient éclatantes, bien nichées dans une petite boîte carrée. Du papier pelure blanc les protégeait des futurs coups qu'elles allaient recevoir. Elles étaient étincelantes et reflétaient le film de nos incessantes parties de pétanque… elles défilaient comme le flot d'un torrent de vie. Je pris chacune d'elles, une à une. Je les pesais, les

caressais. Elles se lovaient dans le creux de ma main. Elles étaient faites pour moi. Et le cochonnet, au diapason de ses grosses voisines, attendait impatiemment le signal de la partie.

Tandis que je contemplais ce cadeau qui m'honorait et habillait ma journée d'une chaleur bienfaitrice, en arrière fond éclataient les cris de ma mère insultant son mari, l'accusant d'une liaison amoureuse avec la femme de Benoît. Nous avions droit à une de ces violentes scènes de cocufiage dont elle avait le secret.

Pour la célébration, elle avait mis une large capeline bleu marine, avec des gants assortis. Ses talons étaient aiguilles, aussi blessants que ses reproches. Du haut de son chapeau, la reine mère régnait.

Je refermai le paquet, tentant en vain de reformer le papier cadeau sur les traits du pliage initial. Mes mains tremblaient. Entre deux hurlements, les punitions valsaient. C'était son pas de danse.

Ce jour-là, je me questionnai pour la première fois sur mon devenir. Si je choisissais une vie de recluse dans un monastère, alors je pourrais vivre en paix et servir un amour virtuel et idéalisé. L'épaisseur des murs allait me protéger des assauts de la vie. Mais mon corps m'appelait à la vraie chair. Je dis non au Fils de l'homme pour choisir l'homme charnel. Mais il fallait encore attendre. Ma majorité ne sonnerait que quelques années plus tard.

Le lendemain fut une journée vitrine : elle avait remis sa capeline, ses hauts talons et ses gants en cuir. Elle présentait ses communiants à la famille qui ne s'était pas déplacée pour le repas.

Je dus aller au magasin de sport rendre mon cadeau. Il se trouvait que la mère de Benoît en était la propriétaire. Toute de honte vêtue, je regardais la vitrine, imaginant l'heureux destinataire qui allait pouvoir se ressaisir de ma surprise.

« *Excusez-moi, Madame, ma mère refuse que j'accepte les boules de pétanque !*

— *Mais, ce qui a été donné ne peut être repris ! »,*

Devant mon désarroi et pour ne pas accentuer davantage la rougeur de mes joues, elle me reprit lentement le cadeau que je lui tendais derrière le comptoir. Les rancœurs de ma mère étaient connues dans notre petite ville balnéaire. La vendeuse n'insista pas. D'un murmure, je lui soufflai : « *Dites-lui surtout merci !* ».

J'avais appris à courber le dos depuis mon plus jeune âge et je m'identifiais à la fable de La Fontaine :

« Et tandis que l'arbre tenait bon et que le roseau pliait
Le vent redoublait ses efforts,
Et faisait si bien qu'il déracinait
Celui de qui la tête au ciel était voisine »

Je savais depuis très longtemps que la courbure du dos valait mieux que la droiture rigide. Je plie tandis que l'aquilon me fait baisser la tête. Concéder à l'inclinaison sollicite en moi une énergie démesurée et anormale. Je suis lucide sur l'intensité de mes clivages. Mon impulsivité rebelle d'aujourd'hui est à la mesure de mes sur-adaptations passées et de mes investissements affectifs authentiques. Dans les querelles rencontrées dans ma vie adulte, l'intensité émotionnelle bien souvent démesurée et décalée a fait de moi un être trop passionnel.

Positionner le curseur au bon niveau est une opération difficile, un laborieux apprentissage, exigeant de moi un effort puissant et souffrant par rapport à la tâche à fournir. Mais dans cet apprentissage, j'ai pu donner chair à mon métier de psychothérapeute. À travers ces bouleversements, tout patient trouve en moi cette humanité blessée

ne demandant qu'à se restaurer à travers la relation thérapeutique. Je reste empreinte de cette conviction que l'on ne peut montrer sa faiblesse pour se sentir aimé sans que l'autre ne s'en serve pour affirmer sa force. Cela est bien la résultante de l'emprise et de la perversion.

Mes parents m'avaient fait baptiser. La foi et les mythes chrétiens m'ont passionnée et se sont présentés à moi comme de vrais tuteurs de résilience. Mes engagements spirituels apeuraient Gisèle. Intuitivement, j'avais compris que j'agissais sur elle comme une croix brandie par un exorciste pour déjouer les démons qui l'habitaient.

En effet, je crois que seul le tout Autre pouvait susciter en elle une forme d'inclinaison. A cela, elle n'osait toucher et cet ailleurs divin me donnait ainsi de salutaires échappatoires et me fournissait de saints alibis aux escapades extérieures tant recherchées : je m'y sentais enfin vivante sans qu'elle ose me tuer par la suite. Elle a bien essayé de me critiquer auprès des curés ou aumôniers que je fréquentais. Mais je déployais une telle énergie à dynamiser, à fédérer, à rassembler… que le verbe destructeur de ma mère échouait à convaincre ces hommes d'église de ma laideur interne.

Lors des camps d'aumônerie auxquels je participais régulièrement, Gisèle écrivait au prêtre responsable pour se plaindre de l'absence de mes nouvelles. Connaissant trop bien l'auteure du courrier, celui-ci se plaisait à lire à voix haute la lettre de reproches tandis que l'ensemble du groupe écoutait la plainte maternelle. Il riait et cela avait vraiment le goût de la dédramatisation. Dans ce fou rire, je me sentais très heureuse. Pour une fois, l'église jouait en ma faveur, j'avais une alliée irréfutable me donnant la permission de m'éloigner, de me séparer et de vivre en dehors du regard parental. Cette institution, aussi critiquable soit-elle, me permettait de partir sans culpabilité.

Avec les camps d'aumônerie, je construisais un premier rempart à l'intrusion maternelle. Mes premières amours en furent un autre.

J'avais compris trop tôt que toute chose liée au sexe était pour Gisèle un tabou impossible à taire.

Lorsque j'avais eu mes premières règles, j'étais bouleversée par le sang, le mal de ventre et la nouveauté. Je ne pouvais pas ne pas lui en parler. Elle me répondit que je pouvais m'estimer heureuse de ne pas être giflée, comme elle le jour de ses premières menstrues. Elle tentait toujours de s'afficher comme une femme moderne, civilisée.

Ce jour-là, j'aurais tant aimé qu'elle reste discrète, comme d'ailleurs lors de l'opération du phimosis de mon frère. Malheureusement, ces événements de l'intime se parlaient sur les balcons de notre immeuble. Il fallait qu'elle proclame la nouvelle aux voisins, puis ensuite aux oncles et tantes, aux sœurs, aux cousins cousines. Chez elle, la zone privée était un espace méconnu. La famille existait dramatiquement à livre ouvert.

J'aspirais au jour où je vivrais seule, à ce moment où je pourrais laver mes petites culottes sans qu'elle vienne s'enquérir de mon cycle menstruel.

UNE MANIFESTATION DE L'ENVIE : BRISER MES LIENS D'ATTACHEMENT

L'envie est souvent confondue avec la jalousie.
Je m'appuie pour cela sur l'apport théorique de Arkdiusz Koselak[1]

L'envie a pour origine le verbe latin invedere, qui signifie « regarder d'un œil malveillant ». L'envie est déclenchée par la vue d'un autre qui détient quelque chose que n'a pas l'envieux. Celui-ci souhaiterait l'avoir pour lui-même. Cette possession doit être prise au sens large : un bien matériel, une qualité ou ressource, le bonheur, la bonne santé de l'autre ou la réussite professionnelle.

Au cœur de l'envie se trouve la comparaison à l'autre, bien souvent proche, souvent dans une même caractéristique sociale. L'envié est donc un quasi semblable à l'envieux.

Si cette comparaison est défavorable à l'envieux, cela active en lui un sentiment d'infériorité et il en tire des conclusions sur sa propre valeur. L'envieux vit alors sa propre représentation comme une perte ou un échec personnel.

Cette différence prend un relief considérable car elle renvoie à l'envieux ses propres limites, ses insatisfactions, ses échecs ou ses manques. Elle réveille en lui les frustrations liées à des désirs non

1 *La sémantique des sentiments de Arkdiusz Koselak*
Thèse soutenue en 2007

réalisés, à des projets non aboutis, à des biens non obtenus. Cette différence est pour lui insupportable. Si l'envieux est ébranlé c'est que son identité est profondément touchée et que les domaines touchés sont donc essentiels à son identité.

Le deuxième pilier de l'envie est lié à l'aspiration ou au désir. L'envieux désire ce qu'a l'autre, ou ce que le système lui désigne comme désirable.

Mais si l'envieux ne parvient pas à atteindre son activité désirante, alors il se heurte à des frustrations, agissant comme des miroirs à son propre échec, ou à son propre manque. À cet instant, l'envieux souhaite que l'envié ne puisse jouir de sa possession. Ce processus peut se transformer en forme de venin comme une émotion très forte et négative, conduisant à un état de choc envahissant tout son espace psychique. Cette sidération peut être le signe d'un désespoir, d'une profonde détresse non entendue, se réactivant à la moindre occasion. Cette absence d'écoute crée une autodéchirure amenant au clivage. Celle-ci survient brutalement par surprise telle une morsure de serpent comme si l'envie pouvait conduire à démolir l'envié, à détruire ce que l'envieux n'a pas. La personne envieuse n'est pas consciente de l'être et parce que ce processus est bien souvent inconscient, cela peut se traduire par des comportements violents.

Les mécanismes de l'envie s'inscrivent plus facilement au creux « d'un noyau psychotique » où s'inscrit un traumatisme. Celui-ci crée une fracture désastreuse amenant une réponse de survie comme le clivage.

Mélanie Klein quant à elle fait correspondre l'envie à une configuration binaire ; c'est pourquoi le « patient en proie à l'envie est moins avancé dans sa différentiation que le patient jaloux »[1].

L'envie est à la base de la structure du pervers narcissique.

Le concept de l'envie éclairant la scène des boules de pétanque décrite plus haut, je me risque à poser deux hypothèses :

L'épisode des boules de pétanque illustre le besoin impérieux qu'avait Gisèle de rompre le lien d'attachement et d'empêcher les moments de bonheur que je pouvais vivre avec Benoît. Et Gisèle a tenté de briser bien d'autres de mes liens d'attachement :

– À ses yeux, ma meilleure amie Chantal était devenue peu fréquentable et ne pouvait plus s'inviter à la maison.

– La mère de celle-ci était soi-disant devenue la maîtresse de mon père.

– Père Christophe, le prêtre organisant des camps d'aumônerie, recevait des plaintes maternelles me décrivant comme une enfant ingrate.

– Mes professeurs avaient droit à un descriptif complet de mon mauvais caractère.

– Pour l'organisation de notre mariage, ma mère jugeait ma belle-mère trop passive, mon beau-père trop radin dans la prise en charge financière alors que mon époux avait plus d'invités que moi.

1 *Mon expérience des états-limites de Harold Searles,* Éditions Gallimard, 1994, p. 107

Chantal, sa maman, Christophe, les professeurs, la famille de Paul… toutes ces relations étaient sources de bonheur et d'interactions sociales essentielles à ma structuration affective. Mais il fallait que Gisèle tente de pervertir ces liens de son empreinte envieuse. Ses allusions malveillantes entravaient le développement d'un réseau relationnel nouveau et sain auprès duquel je découvrais la joie du vivre ensemble et je recouvrais la confiance en l'autre.

Tentons maintenant d'explorer cette scène sous un autre angle : c'est ma seconde hypothèse.

Pour Gisèle, les boules de pétanques offertes par Benoît sont irrecevables car elles pourraient être une invitation implicite à la sexualité. En effet, avec sa vision psychotique des événements, ferait-elle référence aux testicules masculins ?

L'ordre maternel d'aller rapporter les boules au magasin révélerait-il une intention extrêmement maladroite de vouloir me protéger de l'homme pédophile, pervers ou trop séducteur pour cette jolie adolescente prépubère que je suis alors ? Ce présent est un cadeau très masculin. Serait-il teinté d'une ambiguïté sexuelle symbolique que je méconnais totalement à l'aube de mes 12 ans ?

Si c'est le cas, Gisèle aurait-elle fait cela pour me protéger ?

Cet épisode des boules de pétanque illustre-t-il le profond désordre dans lequel est plongé l'ensemble du système familial ? Ce système n'est-il pas un peu à l'image des familles désorganisées ou chaotiques où chaque stimulus vient réveiller les cryptes fantomatiques sans la possibilité d'élaborer lucidement ce qui est en train de se passer ?

De mon vécu subjectif, je vis ma mère comme intrusive et violente. Mais son intention était peut-être de me protéger de l'Homme

potentiellement dangereux par sa sexualité, acculant la femme dans une grossesse non désirée, comme cela arrivait si souvent dans les générations précédentes. À cette époque, la sexualité est un frein à la liberté de choisir son projet de vie et d'y construire sa place. Dans l'histoire transgénérationnelle de Gisèle, la sexualité amène à des mariages contraints, des « bâtards » ou des freins à l'ascension sociale.

Les boules de pétanque réveilleraient-elles l'inconscient familial qui y verrait comme un jeu de séduction sexuelle menaçant ? Par extension, la place de l'homme avec son éros viendrait-elle bloquer l'évolution de l'identité féminine ?

L'histoire familiale transgénérationnelle ouvre quelques pistes de réflexion : à l'aube des années 20, Valentine se retrouve elle aussi bloquée dans son identité féminine. Elle est confrontée à une problématique insoluble : pendant la guerre, elle doit faire face à l'absence de l'homme et en subir toutes les contraintes tant financières, physiques et identitaires. Et après cette tourmente qui puise en elle beaucoup d'énergie, lui revient un « Poilu » qui n'est plus cet homme qu'elle a aimé. Les fondations du lien amoureux se fissurent sans doute mais elle connecterait vraisemblablement la honte si elle décidait de divorcer ou d'abandonner le foyer. La pression sociétale lui intime l'ordre de prendre soin de son mari blessé dans les profondeurs de son âme, alors que son mariage et son lien d'attachement n'ont plus la même résonance.

Confrontée à ce dilemme, Valentine choisira, comme sa fille plus tard, l'option de survie consistant à mépriser, maltraiter, injurier pour sauver sa place et son identité professionnelle. Gisèle grandira alors dans une identification paternelle impossible mais remplie de loyauté envers ce père, survivant de Verdun. Comment se construire dans un tel chaos ? Où sont les repères ? Comment sortir de cette impasse, de cet écartèlement où aucune des options possibles n'est satisfaisante ?

La cage d'escalier en déferlante

Enfant et adolescente, je m'entourais de beaucoup d'amis. Je cherchais à travers eux une nourriture affective compensatrice et structurante.

J'y apprenais l'attachement, la fidélité, la douceur et l'attention, la loyauté et la solidarité. Mes engagements en aumônerie ont énormément favorisé l'ancrage de ces valeurs, même si, au fil des années, les dérives institutionnelles, les scandales de pédophilie et le dogmatisme catholique me firent fuir cette seconde famille à laquelle néanmoins je dois tant.

De cet ailleurs, Gisèle était profondément jalouse. Bien sûr, j'avais bloqué toute parole concernant les récits de ma vie privée, qu'il s'agisse de ma vie scolaire, de mes amitiés ou de mes explorations.

En fait, je m'étais construite deux personnalités : l'une silencieuse et secrète à la maison ; l'autre extravagante, audacieuse, entreprenante et rieuse à l'extérieur. J'écrivais mes aventures dans un journal intime que je cachais précieusement dans le tiroir à double fond de mon bureau.

J'avais acquis ce réflexe de prudence après avoir assisté à la scène déjà évoquée de ma mère fouillant dans le journal de ma

sœur cadette. Elle y découvrit le récit de son premier baiser. Gisèle cherchait et reniflait toutes traces possibles d'escapades amoureuses. Elle voulait brider la sexualité de ses enfants et savait s'y prendre en la matière par des déferlements d'insultes qu'elle proférait dans la cage d'escalier de notre immeuble.

L'acoustique digne d'une cathédrale de ce lieu favorisait la résonance des mots de « catin ! » et de « putain ! » prononcés avec la délicatesse qu'on imagine. Toute la famille et les voisins étaient mis au courant de ce premier élan amoureux et jouissaient des jugements culpabilisants, de nature à refroidir l'ardeur amoureuse de sa progéniture féminine. Et si la diatribe portait sur les premières menstrues de sa fille, il y avait de quoi retarder voire bloquer les suivantes !

Dans cette jalousie de Gisèle, il y avait quelque chose de vampirisant : elle n'existait qu'en réduisant l'autre à néant. Le droit d'aimer, de s'attacher et la sexualité étaient à bannir de la maison. La libido déclenchait chez elle une fulmination l'amenant à tenir des propos incohérents.

L'avantage d'être la dernière d'une fratrie est d'être spectatrice des scènes subies par mes aînées et de pouvoir les prévenir lorsque mon tour viendrait. J'apprenais à décoder la méchanceté de Gisèle en observant ses réactions aux quelques imprudences bien gentilles de mes aînées. Je conviens que c'est un avantage non négligeable : j'ai développé en moi une « fonction radar » et appris à me protéger.

J'avais compris très tôt que je vivais dans une famille animale. Je connaissais des sensations de panique, comme celles que procurent au marin des rochers noirs battus par les vagues et les vents. J'avais envie de jardins aux pelouses fleuries et d'une tranquillité jamais troublée par les cris. Mais je vivais sur un rivage où, même par temps calme, l'océan faisait un bruit de tempête.

La violence de ma mère, tantôt contenue, tantôt débridée, pesait comme une menace permanente. La rage muette emplissait la maison et rendait l'air irrespirable. Elle rôdait partout, en quête de prétextes pour se mettre en colère. Elle cherchait la faille, le signe de trahison pour alimenter notre culpabilité d'être là.

L'extérieur, c'était mes criques, mes petites niches, mes grottes ou mes îlots. J'avais trouvé un havre de paix auprès de la maman de ma meilleure amie, chez qui je passais l'entièreté de mes journées de vacances d'été et mes jeudis. Je l'avais prénommée « Mutti », équivalent de « maman » en allemand.

Ma mère jalousait ce lien d'attachement. Après l'épouse de Benoît, elle avait ciblé cette femme comme nouvelle maîtresse de son mari. Mutti, veuve vivant de maigres revenus, assurait le ménage des communs de l'immeuble où nous habitions, dont la fameuse cage d'escalier qui fut de nouveau le lieu d'une déclamation digne d'une tragédienne sur la femme bafouée par son mari infidèle. Nous n'étions décidément entourés que de putains et de catins !

Il n'empêche que Gisèle, après sa diatribe, parvint à convaincre l'ensemble des résidents de licencier Mutti, cette femme scandaleusement légère. Une autre dame est arrivée que ma mère voulait charger en plus de son travail de pister mon père lors de ses sorties. Je l'appris par Mutti, à qui sa remplaçante s'était confiée. Heureusement pour elle, elle avait refusé la transaction.

Ma mère m'avait interdit de retourner jouer chez « Mutti ». À cette occasion, j'appris pour la première fois le mensonge. J'avais compris qu'il fallait fuir au plus vite le giron familial pour construire ma vie et pouvoir m'attacher aux êtres que je chérissais.

J'avais la honte. J'avais la rage. Je sombrais dans une forme de désespoir. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Comme avec Augustine, mon père restait dans une passivité déconcertante, laissant passer l'orage et plusieurs semaines de bouderie en attendant une nouvelle lune de miel où tous deux se retrouvaient comme si rien ne s'était passé. Pendant ces périodes de silence conjugal, nous devions être les intermédiaires du dialogue parental rompu :

« *Va dire à ton père que je n'ai plus de sous sur le compte… Qu'il me verse les allocations familiales !* »

Passée ses phases de théâtralisation, ma mère se réfugiait dans un mutisme habité par la colère et la revendication. En aucun cas, il ne fallait perdre la face.

Qui allait reprendre le dialogue le premier ?
Qui serait l'initiateur d'une parole recouvrée indiquant notre appartenance à une famille structurellement normale ?

Tous deux, dans leur narcissisme, s'enferraient dans cette bouderie infantile. Enfant, je devenais alors un relais pour maintenir une communication minimale à notre vivre ensemble.

Notre fratrie a grandi dans ces clivages successifs. Ils sont à l'origine de notre incapacité à exprimer nos désaccords sainement. Reproches ou divergences de points de vue sont sources de distance aboutissant à des ruptures démesurées. Alors, pour éviter d'en arriver là, s'installe entre frère et sœurs un climat de pseudo-harmonie où le faux-semblant est de bon ton et les règles de politesse sont de rigueur.

Aujourd'hui, les « collisions » de mes enfants, leurs discordes intempestives sur leurs défauts respectifs, l'expression réciproque de

leurs « quatre vérités » me rassurent : cela ne les empêche pas pour autant d'être solidaires lorsqu'un coup dur leur explose en pleine figure.

Un lit incertain

Avec Marc, mon jumeau, j'avais déjà partagé le même lit utérin. Puis, sortis du ventre maternel, nous étions dans un même berceau, tête bêche. Il était à mes pieds tandis que moi, je me prenais la tête. Puis, changement de décor pour des lits jumeaux.

Quand Gisèle se disputait, elle virait son fils de notre chambre pour l'envoyer dormir auprès de son père. Je voyais alors un corps d'adulte dans un lit d'enfant. Quelle ineptie ! Image incongrue qui s'incruste dans la mémoire enfantine comme un décalage de la réalité. Ses pieds dépassaient du lit de mon frère, se frottant l'un sur l'autre comme si, par ce frottement répétitif et inlassable, ils se rassuraient d'une absence alors même qu'ils avaient besoin d'une présence.

Impossible séparation.

Le lit de l'enfant devenait le refuge témoin du désir de rupture conjugale tandis que j'en devenais la spectatrice.

Dans ces moments-là, j'avais pris l'habitude de me blottir dans mon oreiller. Je le serrais très fort dans mes bras ; il épousait les formes de mon visage. Il devenait comme des mains enveloppantes et maternantes, un gardien de ma chaleur et de mon odeur. Il absorbait ma fatigue telle une éponge naturelle jamais saturée où les

mots maladroits de la journée se perdaient. Ma lassitude s'y déposait tandis qu'avec lui, je me recomposais. Mon oreiller accueillait mes rêves et mes cauchemars dans lesquels s'inventaient les désirs refoulés ou échoués. Il était l'endroit rêvé de la réconciliation : jamais fripé, jamais froissé, jamais glacé ! Toujours prêt à me faire du bien, c'était un fidèle compagnon à la peau de satin. Pas de question, ni de conversation, mais à disposition. En lui, je disparaissais les yeux fermés, sans le lâcher des mains.

Quand je cherchais à fuir mon propre lit, je prenais mon oreiller pour rejoindre celui de ma grand-mère paternelle. J'occupais la place d'un mort. Il fallait la consoler de la perte de son mari décédé. Là aussi, les pieds de ma grand-mère se frottaient les uns les autres comme pour faire revenir l'ombre de son défunt mari.

Consoler la veuve avait été l'une de mes premières missions d'enfant. J'avais dix-huit mois au décès de mon grand-père. J'adressais à cette grand-mère des promesses d'amour inconditionnelles et farfelues : « *Je m'occuperai de toi jusqu'à mes 18 ans !* ». Je lui écrivais toutes sortes de poèmes, je lui offrais des objets bricolés avec des graines de café où je pouvais écrire un « Je t'aime ».

J'avais besoin de prononcer ces mots car sans eux la vie s'éteignait.

Elle avait besoin de les entendre comme pour freiner l'anorexie dans laquelle elle se perdait depuis la mort de son époux. Nous nous maintenions en vie mutuellement et Gisèle percevait très bien cet attachement. Ma grand-mère était devenue une rivale, au même titre que les « maîtresses » de mon père.

Alors, nous cachions précautionneusement notre attachement épistolaire dans une grande armoire en bois, derrière les piles de linge qu'elle contenait. Nous glissions mes œuvres dans les mailles

du pull-over neuf qui serait gardé probablement pour l'hiver suivant. Elle et moi avions appris respectivement à nous protéger des sautes d'humeur de Gisèle qui, dans une crise d'autoritarisme, se mettait à fouiller tous les placards de sa belle-mère, au prétexte de l'aider à faire un tri dont elle seule connaissait les critères.

Nouvelles intrusions. Nouvelle omnipotence.

J'ai appris mes premiers mots de tendresse avec cette grand-mère. Je la nourrissais de cette innocence enfantine et vraie, tandis qu'elle m'assurait un pseudo-espace de sécurité.

Mon père ne me posait aucune question sur le changement régulier de mes lits. Rester dans le déni de l'impact que cela pouvait avoir sur moi lui convenait très bien.

Plus tard, à l'heure de mes études supérieures, quand j'arrivais à le convoquer pour des moments furtifs et privilégiés d'intimité, il parvenait à me confier combien l'ambiance conjugale s'était dégradée depuis mon départ sur Paris. Un bouc émissaire de moins à la maison augmentait sur lui la jalousie maternelle, l'exposant davantage à recevoir la charge émotionnelle de son épouse.

Le pare-chocs que j'incarnais était tombé sur la route universitaire. Elle était un alibi irréfutable pour quitter le giron familial et le lieu géographique avait fortement influencé mon choix d'études. J'avais d'ailleurs réussi le concours d'infirmière de l'école de Dunkerque, que je récusai rapidement face à l'opportunité de fuir vers la capitale et de pouvoir vivre enfin loin de cette cacophonie, de quitter le « lit incertain ».

Dans mon nouveau lit parisien, il n'y avait plus de frère, de sœur cadette, ni de grand-mère. J'avais ma chambre et mon lit. Personne

d'autre ne pouvait venir s'y nicher sans ma permission. Pour la première fois de ma vie, j'occupais un espace privilégié avec une clé dont j'étais la seule détentrice. Constitué de neuf mètres carrés, cette petite chambre cosy à trois cents francs par trimestre fut le premier véritable espace où je me sentis en sécurité. Une lucarne en haut du toit… un robinet d'eau froide… un lit et un petit bureau constituaient un vrai havre de bonheur et de paix… Mon premier « chez moi ».

Parfois la vie nous amène à faire d'une tache jaune un vrai soleil, tandis que le soleil de mon départ constituait pour mon père une tache sombre dont la circonférence n'allait que s'agrandir au fil du temps. Recouvrer la protection de mes frontières m'offrait une sensation première de sécurité au goût indéfinissable de liberté et de conquête. Neuf petits mètres carrés pour se sentir authentiquement libre de soi, de sa vie, de son écriture, et de ses traces.

Je pouvais laisser traîner mes affaires sans cette peur au ventre qu'elles puissent être un jour inspectées par un regard déshabilleur.

Retrouvailles

Dix-huit ans. Cela faisait dix-huit ans que je ne lui avais pas parlé. Et trente-sept ans que j'avais quitté le lit incertain pour vivre ma vie de femme adulte, d'épouse et de mère.

Je l'avais vaguement entraperçue à l'enterrement de mon père. Mais ce jour-là, aucun son ne sortit de ma bouche ; et je n'éprouvai aucun élan pour l'embrasser. Le seul geste possible avait été de lui écrire une carte sur laquelle je lui demandais d'honorer discrètement la dépouille de son mari, au nom de tout ce qui avait été vécu de positif au cours de ces cinquante années de mariage.

À cet instant-là, elle m'apparaissait comme un mirage lointain à l'horizon d'un infranchissable désert affectif.

Au cours de ces dix-huit années de silence, le souvenir de Gisèle s'était enveloppé d'une membrane opaque. En me déplaçant pour la retrouver, je savais que je briserais la chrysalide que j'avais moi-même tissée. C'est étrange de reconvoquer la mémoire. Mais cette nécessité s'imposait à moi comme une volonté jamais rassasiée de rassembler les fragments d'une histoire à laquelle je ne parvenais pas à trouver de sens.

Ma mère convoque l'insensé et je reste dans cette recherche absurde et tout autant insensée d'offrir à cet itinéraire de vie un ordre nouveau.

Je lui rendais visite pour lui dire au revoir, réunir encore et encore des souvenirs et peut-être aussi éprouver ma capacité à toucher l'amour inconditionnel dans une relation où cette quête se pose à moi, comme elle se pose à elle-même et se posait à ma grand-mère maternelle.

L'enjeu de ces retrouvailles n'était-il pas de constituer un premier tournant pour ces femmes blessées venant se réparer au-delà des générations ?

Ma mère m'a appris cette quête. Grâce à elle, ou à cause d'elle, l'attachement inconditionnel à mon époux et mes enfants s'est ancré profondément, comme un phare existentiel planté dans le roc. Cette quête fondatrice de ma vie nourrit ce mouvement encore aujourd'hui, à l'heure où j'écris ces lignes.

En lui rendant visite, je voulais tester ma capacité à lui parler sans que la conversation dérape, mesurer ma croissance, éprouver l'extinction de mes reproches sans règlement de comptes, la regarder en face dans l'authenticité de nos blessures respectives. Je voulais affronter avec mes yeux d'adulte d'aujourd'hui ses regards et rires sarcastiques posés sur l'ensemble de ses enfants. Je voulais comprendre l'origine de son mal-être, sa partie malsaine et l'origine de son accident psychique.

Je voulais rendre hommage aux blessures de mes aïeux, à eux tous qui ont connu la privation de leurs besoins primaires, régentés dans un catholicisme fondamentaliste et dogmatique.

Je voulais découvrir ce qu'elle abritait au fond d'elle, ses récits gardés comme des fossiles intacts, enfouis dans le limon de sa mémoire. Je voulais déterrer les histoires tenues secrètes, jusqu'alors préservées de la lumière.

Je voulais savoir si je parviendrais à dire ce mot tant et tant refoulé : « *Maman* ».

Je ne me souviens pas à partir de quel âge je n'ai plus su le prononcer. Cela devait bien remonter à mon adolescence. J'avais multiplié les astuces pour éviter ces deux petites syllabes. Elle avait saisi ma manœuvre qu'elle pointait comme son doigt. Mais personne ne pouvait devenir propriétaire de mon langage et de mes pensées.

Lors de nos premiers échanges, très vite, elle s'étonna de ne pas reconnaître ma voix, la trouvant changée. Elle la décrivit comme douce et posée. Elle m'adressait là un premier vrai compliment, auquel j'acquiesçais. Il est vrai qu'au fil des années, ma voix s'est transformée comme si elle reflétait dans une profondeur naturelle l'empathie et le souci de l'altérité, cultivés au fur et à mesure de mes années de psychothérapie.

Au-delà du contenu de mes paroles, ma voix avait su la rejoindre et le mot « Maman » est sorti naturellement, dressant un premier pont au-dessus de nos déserts respectifs, première réussite de ces retrouvailles, venant tout simplement renouer avec les premières syllabes de mon enfance.

Parallèlement, je retrouvais son index droit pointé pour de nouveaux reproches, comme mon absence auprès d'elle le soir de l'enterrement de mon père, à l'occasion duquel elle voulait nous annoncer, dit-elle, la donation de son appartement.

Je voulais parler de nous deux mais inlassablement elle ne parlait qu'argent.

Au cours de nos conversations, elle pleura beaucoup. Mes yeux s'humidifiaient mais je ne m'écroulais pas.

J'avais construit tandis qu'elle reconnaissait que sa vie n'était qu'un gâchis. Cette confidence reflétait une lucidité dont je la croyais totalement dépourvue.

Oui, elle était perspicace et son intuition la guidait comme un radar bien réglé. Je ne peux lui enlever cette qualité-là. Mais elle avait conservé cette outrecuidance qui, malgré son isolement, lui donnait néanmoins la permission de me faire la leçon de morale.

Un prêtre de quatre-vingt-dix ans venait la visiter deux fois par semaine. Tous deux formaient peut-être un couple d'étayage virtuel où l'un gardait sa mission de confessant pardonnant tandis que Gisèle y trouvait un espace pour le déversement de sa plainte et les justifications de ses ruptures. Tous deux idéalisaient l'époque encore récente où elle dirigeait une chorale paroissiale de cinquante-deux choristes, tandis qu'il officiait la messe. Ils appartenaient alors aux notables de cette petite ville de curistes. Par cette mission, elle avait retrouvé un temps une place centrale, comme au cours de cette soirée où sa silhouette élancée de jeune femme valsant à l'envers sur une petite table ronde avait captivé les regards du dancing.

J'observais cette femme devenue vieille. Le monstre diabolique transférentiel que je fuyais étant enfant était devenu vulnérable. Elle avait son front de peine, rempli de rides profondes, marqué par les ruminations, les paupières lourdes et la bouche en soucis. Ce visage raviné avait l'allure d'un paysage tragique et mélancolique : un rictus sardonique au niveau de ses lèvres lui donnait l'expression d'un rire forcé. Son profil dégageait ainsi une impression faunesque comme si le caractère sauvage de sa colère inextinguible l'avait marquée à jamais.

Elle se déplaçait laborieusement, tantôt en chaise roulante, tantôt avec un déambulateur, ou encore avec deux cannes. Elle argumenta

très longuement qu'il n'y avait pas de honte à marcher avec une canne, et encore moins avec deux. L'insistance avec laquelle elle me parlait de ses cannes me toucha. Oui, protéger son indépendance avait été l'objectif de toute sa vie. Perdre la capacité à se mouvoir, c'était reculer vers une nouvelle servitude. Amoureuse de l'indépendance, elle souffrait de dépendre de ces cannes, fil d'airain « à la patte » qu'elle avait toujours fui. La vieillesse l'exposait à l'interdépendance, perle de vie qu'elle ne put savourer dans sa vie de couple sans y associer le combat. Je laissais monter en moi la tristesse face à son échec. Je lui souhaitais intérieurement une interdépendance constructive avec ses soignants, comme une réparation à notre lien d'attachement si abîmé.

La reine mère ne régnait plus.

Mon vœu se heurta au récit de ses hospitalisations, consécutives à une fracture du fémur ainsi qu'à deux poignets cassés. Elle se plaignit du manque d'empathie du personnel qui ne lui était pas assez dévoué. Elle ne voulait surtout plus retourner en institution, trop déçue de n'y pouvoir obtenir l'attention attendue. Son aide-ménagère lui était très serviable et elle la payait bien. « *Avec l'argent, on obtient tout* » disait-elle. Encore l'argent.

Elle appuyait son discours d'un léger balancement du corps et de mouvements d'épaules. Elle était déterminée à me convaincre qu'elle était détentrice de la vérité et qu'à travers les filtres de son histoire, chaque événement de sa vie ne pouvait finir autrement que par un clivage.

Elle avait gardé dans son regard cette force destructrice. Elle respirait l'orgueil quand elle décrivit le passage du juge des Tutelles débarquant chez elle : « *Il voulait m'arrêter !* ». Mais son médecin traitant l'avait sauvée par un nouveau certificat médical attestant sa parfaite santé mentale.

Je lui ai demandé si elle regrettait ses proches, son mari, son amant, ses enfants. « *Personne ne me manque vraiment* ».

J'étais sidérée de sa réponse.

Elle se débrouillait bien toute seule et avait construit quelques derniers repères de vie. Les photos de ses petits-enfants trônaient, recouverts de chapelets dans une atmosphère de mausolée à faire fuir tout agnostique. Les objets religieux omniprésents dont un canevas du Christ ensanglanté renforçaient ses identifications à sa victimisation. Tout chez elle respirait le malheur mais elle avait su installer un climat hiératique teinté d'une raideur solennelle qui la protégeait. Ces chapelets parsemés sur toutes les étagères devaient l'abandonner à un silence sépulcral qui taraudait son cœur, telle une fissure qui se creuse davantage au fil de ses années de solitude.

Elle avait construit autour d'elle un refuge religieux qui contenait son angoisse de mort.

Sa religiosité constituait une alternative possible face à un retour dans le Nord qui l'aurait noyée tout autant dans l'abandon.

Je lui ai demandé si elle voulait que je vienne à son enterrement, le moment venu. Pour ce dernier rituel, souhaitait-elle ma présence ? Me désirait-elle pour l'accompagner dans ce grand passage ?

« *C'est ta liberté !* » À cet instant-là, elle ne me réclamait pas. C'était comme si elle me refusait à nouveau !

Me sentir désirée par ma mère, entendre un « *Oui, bien sûr !* » aurait sonné juste comme au jour de ma naissance. Mais non.

Une demande clairement exprimée aurait supposé un mouvement d'inclinaison qui lui était impossible, encore à cet instant. Dans ce retour à l'origine qu'est la traversée de la mort, c'est comme si elle

me renvoyait à ma liberté de naître ou pas. J'aurais aimé me sentir réclamée. J'aurais aimé entendre sa joie de me sentir près d'elle pour son dernier instant.

Là, aux confins de sa vie, nos amorces de retrouvailles se sont échouées sur les bancs de l'orgueil. Entre elle et moi, l'originaire ressemble à une lamentable cohorte.

Elle me parla alors de la concession funéraire où elle serait enterrée au-dessus du compagnon avec lequel elle l'avait achetée, ce compagnon qu'elle avait dépouillé de toutes ses économies pour les jouer au casino : vingt mille euros, toutes les économies d'une vie, méthodiquement épargnées pour ses vieux jours après une vie de mineur dans les ténèbres des couloirs de charbon.

Philippe était silicosé, tout comme le père de Gisèle. Comme si l'encombrement pulmonaire constituait une forme de ciment nécessaire aux fondations du lien amoureux de cette amante. Tous deux se sont rencontrés à Amélie Les Bains comme curistes. Gisèle avait fait vingt-huit cures pour de l'asthme et chaque été, ils se retrouvaient, parlant de leurs étouffements respectifs. Il parlait trois langues : l'italien, l'espagnol et le français. Gisèle appréciait en lui son goût pour les voyages et la conduite en voiture.

Philippe a su la faire basculer dans cette seconde partie de sa vie, dans le choix de ses contraires. Il était aux antipodes de mon père et lui offrait par ses compétences ce plaisir de voyager un peu. Mais elle se refusait à lui dans le plaisir de la chair, par fidélité à son engagement chrétien.

Avec Philippe, elle a connu trois années de bonheur, « *les trois seules de ma vie* » me confia-t-elle.

De cette histoire amoureuse, l'argent avait sonné là encore le glas, comme une faille brutalement rouverte lors d'un tremblement de terre aux répliques impromptues prenant chacun de court. La fille de Philippe était intervenue, trop tard, pour limiter la fuite des économies. L'histoire amoureuse s'était donc conclue par un solde de tout compte. Après la mort de Philippe, Gisèle s'était assurée qu'une dalle en béton sépare bien le cercueil de son ex-compagnon du sien futur.

Sa tombe est donc à l'image de sa vie, faite de ruptures et fâcheries perpétuées au-delà de Madame la Mort. Des âmes fantomatiques se disputeront peut-être dans une éternelle compétition pour savoir qui avait raison.

Puis nous nous sommes dit « *au revoir* ».

Le premier soir de nos retrouvailles, j'avais su la prendre dans mes bras et pleurer avec elle. J'avais su l'étreindre, lui caresser le dos. Bien souvent les gestes sont plus forts que les mots. Je suis heureuse d'avoir su vivre ce furtif corps à corps.

Le lendemain, je pris quelques photos d'elle. Mais je n'ai pas su poser avec elle. Au moment de figer l'instant sur la photo, mon cœur se mit à palpiter, réveillant une peur brûlante et irrationnelle. Je me trouvais bloquée. Fixer à jamais l'image de ces retrouvailles, rendre tangible un rapprochement qui dans mon cœur ne pouvait qu'être parcellaire, me donna envie de fuir. C'était comme si la partie reptilienne de mon cerveau se réveillait spontanément pour protéger le mouvement de séparation. Le protocole de mon primo-attachement et la mémoire corporelle qui en découlait sonnaient la sirène d'un vieil incendie dont l'intensité des flammes ne pourrait décroître que par mon éloignement.

Je n'ai pas su poser comme Maurice, mon grand-père, au camp de Sissonne.

J'aurais aimé poser avec elle, poser ma main sur son épaule, tandis qu'elle était dans sa chaise roulante.

J'aurais aimé me regarder avec elle sur une photo.

J'aurais aimé qu'elle me la demande comme pour afficher sa fierté d'avoir une fille.

J'aurais aimé faire partie de la décoration de son appartement.

À cet instant-là, je suis restée là, pantoise. Elle a appuyé fortement un baiser sur ma joue gauche. Celui qui fait du bruit, qui se mouille de salive et de larmes.

J'ai pleuré.
Elle a pleuré.

Là, je me suis laissé étreindre par elle.
Je me suis laissé faire.

Je lui ai dit : « *Prends soin de toi !* ».

Je lui laissais sa liberté de n'avoir pas pu ou pas su s'attacher à moi. Je reconnaissais tout autant que le mouvement inverse était bloqué. Notre rencontre originelle s'est échouée dans un gâchis humain à l'image du champ de bataille de Verdun.

Quelques jours plus tard, c'était le jour de mon anniversaire. Elle m'envoya une carte avec un « Je t'aime ».

C'était le premier mot d'amour que je lisais d'elle.

Je regardais la carte postale et j'aurais dû m'en réjouir.

Mais la joie ne venait pas. Ces deux petits mots : « je t'aime », que tant d'enfants rêvent d'entendre, ne s'incarnaient pas en moi. Ils ne prenaient pas chair ou ma chair se distanciait de ces mots.

Cette parole se heurtait à la nudité de l'horizon. C'est comme si Gisèle voulait par ces mots recouvrir de soie une vilaine flétrissure.

Si j'étais parvenue par instants fugaces à accéder à la partie saine qui l'habitait, sa perversion prenait encore en moi trop de place dans notre relation. C'est comme si je me refusais à intégrer l'inintégrable. Pardonner, c'est faire croire que l'inintégrable peut s'intégrer. Je me sentais perdue, ne sachant vers quelle voie m'orienter : le pardon, la compassion, l'empathie, la revanche, l'amour inconditionnel…

L'échange n'était pas possible. Le lien n'était pas constructible car Gisèle n'avait pas appris à traverser les affects négatifs de toute relation sans la rompre ou la juger négativement. Pour cette mère, l'amour s'est inscrit dans un imaginaire idéalisé et forclos où la réalité de l'humain s'est désintégrée.

Cette missive ouvrait ainsi un nouveau deuil : certaines rencontres restent impossibles car la régulation des émotions négatives aboutit inéluctablement à la déchirure ou la griffure.

Renouer avec Gisèle, c'est retourner dans sa plainte, son emprise et se sentir avalée par un amour éthéré et sans souplesse. C'est redevenir l'otage de sa vacuité et de son hégémonie.

Quelle réconciliation ?

Pardonner un inceste est le chemin de toute une vie, loin des absolutions rapides des rituels catholiques, coinçant la personne entre rancune et oubli. La religion chrétienne a fait du pardon l'une de ses principales valeurs auxquelles j'ai très longtemps adhéré. Mais elle a trop souvent gommé toute la complexité d'une problématique humaine.

Le pardon est un travail de mémoire qui porte sur le traumatisme. C'est le passage de la mémoire souffrante à une mémoire de la souffrance. Pardonner ne relève pas tant d'une démarche avec l'autre que vers soi-même. C'est avant tout un processus libérateur qui redonnera goût à une existence enfin délestée de son amertume et de son emprise.

La rancœur peut donner une haine incommensurable qui ronge et ne laisse aucun répit. La vengeance a pour bénéfice de rester dans la confusion avec son agresseur.

Le pardon n'est pas non plus un devoir moral et ne mène pas nécessairement à la réconciliation avec l'agresseur. Pour pardonner il suffit d'une seule personne. Pour se réconcilier, il en faut deux. Pardonner c'est se délier, se désenchaîner de sa position de victime, pour comprendre l'humanité de l'autre.

Le pardon creuse les sillons de la compréhension et de l'empathie dans une terre desséchée et aride. La route qui mène au pardon sollicite

obligatoirement différents niveaux de lecture, enchevêtrés les uns aux autres, qui obligent à explorer toutes les pistes du labyrinthe, avec beaucoup de patience et de réflexion.

Ma mère a été contrainte d'épouser le modèle traditionnel, plaçant la femme dans un rôle bien trop frustrant. Dans la fraîcheur de sa jeunesse, elle a répondu au programme familial et sociétal où elle ne pouvait pas être elle-même. Cette dynamique existentielle l'a conduite à toutes les ruptures de la fin de sa vie, l'amenant à la réparation, puis la revanche puis la vengeance sur toutes les décisions qu'elle n'a pas su prendre à l'aube de ses vingt ans. Ses multiples clivages l'ont amenée progressivement sur le chemin de la psychose pour recouvrer d'une manière illusoire une place à sa problématique de femme.

Cette psychose réactionnelle qui s'enracine dans son refus à répondre au programme familial à la naissance de ses enfants, a amené une violence symbolique qui s'exerce sur des niveaux d'ordre psychologique, physique, financier et sexuel. Cette violence aurait pu être canalisée en trouvant une aide appropriée à l'élaboration de son emprisonnement sociétal, familial et conjugal.

Dans leur rapport de force face à l'argent, son mari l'a enfermée encore davantage dans ses frustrations, sa dépendance financière créant un climat où la sexualité ne pouvait être que disharmonieuse et dévalorisante. Celle-ci s'est déplacée vers « l'enfant de trop » que je représentais. Je symbolisais le « trop » de sa vie. Ma mère m'a investie alors sous un mode transférentiel d'ordre psychotique en « co-cul », confusionnant à travers moi sa dynamique érotique et agressive. La psychose qui sommeillait en elle explosa et ma naissance agit comme une onde de choc ouvrant béantes les failles de sa construction psychique.

Déboulant comme un chien dans un jeu de quilles à l'équilibre naturellement fragile, j'incarnais un « trop de stress » dans un système immunitaire neuropsychique justement très fragile, en lien avec un environnement chaotique. Les interactions entre les situations de vie et le système existentiel se dysrégulèrent. Cette expérience nouvelle d'être mère de jumeaux amplifia des angoisses qu'elle ne parvint plus à canaliser. Le délire sur le récit de ma conception se métabolisa alors comme un acte créateur en devenant un cas médical auprès des obstétriciens. Par cette cooptation d'attention, elle puisa quelques nouvelles ressources pour faire face à sa décompensation.

Sa trajectoire de vie s'est nourrie d'une manière plus générale sur un conflit avec l'Homme dans un contexte où la Femme a acquis des compétences nouvelles. Sous le mode du combat, et à l'instar de sa mère Valentine, elle persévéra dans sa conquête d'une identité féminine, le statut de femme au foyer la dévalorisant. Il lui fallait donc récupérer quelque chose du Mâle qu'elle extorqua symboliquement à l'occasion de ses séparations d'avec mon père puis de son amant, par la revanche et la vengeance.

Si l'inceste convoque le « pourquoi », la reconnaissance de la blessure, et le délestage de la charge émotionnelle qui en résulte, l'empathie convoque la profondeur, la générosité de l'âme. Elle exige l'amour inconditionnel, replaçant l'inceste dans son contexte historique et sociétal pour éradiquer tout jugement. Elle impose singulièrement la bienveillance et la compassion de la souffrance intrapsychique. Ensuite seulement peuvent s'ouvrir les premières ébauches d'une réconciliation interactive. Cet autre mouvement est tout aussi risqué car le sujet abusé devra continuer à se protéger d'une toxicité incessamment active. Cela ouvre la question de l'amour et de l'après-pardon face à une personne psychotique et perverse : vers quelle croissance cet amour peut-il s'épanouir ? Quelle interdépendance possible ?

Si j'écoute mon désir, celui de tenter d'accompagner ma mère vers la fin de sa vie, je sais que j'acquiesce à reprendre symboliquement ma position initiale, en réoccupant la place de « l'objet perdu de ma mère ». En acceptant de jouer ce rôle lucidement et consciemment, ce qui devrait limiter l'impact psychologique sur moi, je prends néanmoins le risque de m'exposer au verbe maternel dont la substance toxique continue à me toucher. La tactilité de sa parole viendrait probablement fragiliser la distance construite au fil des ans, et si laborieusement acquise. En d'autres termes, la perversité langagière de ma mère réaffirmerait l'exclusion du masculin en tant que principe séparateur au profit de son oralité fusionnelle. Me voici à nouveau exposée à cette relation duelle. Dans la déraison de son désir, sa logique discursive et mon écoute serviraient d'une manière ou d'une autre à soutenir la validation de la relation incestueuse. Je décide de dire « *Non !* » à cela, pour laisser la place symbolique au « nom du père ». Cette option décevra sans doute les « idéalistes » de l'amour inconditionnel, les amenant à qualifier mon traumatisme de « non dépassé ».

Notre relation mère/fille n'aura peut-être été que la quête d'un rééquilibre de l'articulation entre féminin et masculin. Peut-être ai-je voulu tuer symboliquement le phallus maternel à travers ce livre pour laisser la place au père castré et castrateur, et me laisser me reconstruire par la parole saine, contenue et guidée de mes psychothérapeutes, superviseurs et autres formateurs, principalement de sexe masculin.

Qui choisir ? Que choisir ? Dois-je choisir ? Ou simplement écouter mes forces à lui faire face ?

Par les rencontres transférentielles de mes aidants, l'Autre a pu advenir dans une représentation désenclavée permettant la réunification de mes propres clivages sur le masculin. Cela m'a ouvert la porte de l'humilité propre à tout travail de deuil, deuil de

la toute-puissance ou du pénis. C'est le réalisme de la sexualité au féminin.

Forte de toute cette réflexion, j'ai choisi majoritairement de parler du lien avec ma mère plutôt qu'à ma mère. J'ai fait le deuil aujourd'hui de partager en mode interactif le fil d'Ariane de son conflit intérieur. Je doute que la parole puisse jouer le rôle bienfaiteur de son apaisement, comme la formule chimique d'un engrais miraculeux pouvant raviver une plante qui se meurt. La reconstruction demeure impossible.

Cette sorte de mort psychique précédant sa mort physique aura duré des années, comme une lente agonie, identique à celle des « gazés » de Verdun. Mes bronches s'obstruent d'ambivalence affective, respirant la culpabilité, l'impuissance, la colère et la tristesse. J'ai traversé toutes les étapes d'un deuil blanc. L'accompagnement des thérapeutes à ce type de deuil est encore trop méconnu ou trop peu protocolisé. Par ailleurs, sans pour autant oser établir un tableau comparatif et compétitif sur les pertes de tout un chacun, je pense que le deuil d'un proche encore vivant rend l'intégration de la séparation plus difficile encore. En effet restent en suspens l'attente de retrouvailles, l'espoir d'une évolution possible, cette confiance à vivre quelques moments de légèreté où le passé colorerait avec plus de clarté l'instant présent ; la culpabilité s'estomperait comme un banc de brouillard qui se lève sous la chaleur du soleil.

La béance du trou psychotique de Gisèle n'a fait que s'agrandir avec le temps, au fil de ses ruminations et des griffures de la relation avec l'Autre. Dans la toile d'araignée dans laquelle je me suis construite existe cette même trouée. Il s'agit comme elle de vivre avec ce vide en y invitant des objets transitionnels et triangulaires, protégeant mes proches du ressenti de ma propre souffrance.

Pour finir, j'arrêterai ici ma réflexion en honorant la rencontre post mortem avec ma grand-mère maternelle, Valentine.

Au début de ce livre, je l'ai décrite comme Zola aurait pu la dépeindre. Ce portrait très subjectif a été tracé avec les filtres de mon enfance, et plus tard avec toute la confusion transgénérationnelle du roman familial, déformé au fil de la transmission d'une mémoire. Aujourd'hui, grâce à cet essai autobiographique, je me retrouve en elle dans ses qualités pourtant dénoncées et que je veux restaurer.

Toi Valentine, j'honore ta détermination, ta robustesse, ta pugnacité et ton audace d'entreprendre. J'aime ton féminisme, ton libéralisme, ton indépendance et ta capacité à faire ta place dans une époque où les critères de réussite t'étaient hostiles. Me voici reliée étrangement à toi :

Comme toi, j'aime les talons plats et le noir et blanc pour mes vêtements.
Comme toi, j'ai fui la fonction publique.
Comme toi, j'ai construit mon entreprise.
Comme toi j'ai voulu m'affirmer dans mon identité de femme.
Comme toi, j'ai travaillé pour que ma place soit respectée.
Comme toi, j'ai revendiqué et suis montée au conflit en ce sens.
Comme toi, j'ai construit une sécurité de survie.

Pour cela, toi Valentine, tu t'es engluée dans la colère, suscitant le désaveu du roman familial. Ta sœur Jeanne Marie Blanche a-t-elle été tout autant victime d'une condamnation ?
Toi Gisèle, ta rage te fait mourir seule au nom de ce même combat et ta mémoire laisse auprès de ta descendance un même désaveu. Moi, ta fille, je sais que je t'ai reniée tout autant.

Quatre filles mises dans le même « panier aux enfants de trop ».
Quatre femmes prises dans le même panier de la colère.

Aujourd'hui ma colère s'apaise parce que j'ai compris qu'une vie amoureuse peut tout à fait prendre sa source dans des maternités malheureuses. Vais-je laisser à ma descendance la colère en héritage ?

Il faut casser le fil.

De fil en aiguille, de colère en colère, de peine en tristesse, c'est aussi Valentine que j'ai voulu retrouver dans sa vie d'avant.
Je t'ai cherchée au mémorial, au cimetière et dans les photos d'archives. Il y a des années, le roman familial te jugeait. À mes yeux, tu reprends ta place, celle de la clé de voûte d'un secret de famille.

Valentine, est-ce que tu souris ? Si tu souris, ne retiens pas ton rire car c'est le rire de la colère. Celui des femmes en colère marchant côte à côte. Veux-tu me laisser faire un pas de côté ?

Le silence est dans ma gorge. Tu doutes ? Nos enfances avec ta fille ont été comme des couteaux plantés dans la gorge et j'ai tenté de les retirer. À présent, il faut réapprendre à avaler sa salive. C'est un geste parfois très courageux. Avaler sa salive. L'histoire peut se reconstruire autrement. L'histoire du passé est en miettes.

Laisse-moi te dire.

Tu t'es levée. Ne prends plus froid dans ta tombe ! Ne tremble pas. Les mots anciens du souvenir, ces mots et odeurs que j'ai si souvent ressassés sous la table, sont autres aujourd'hui. Reste en paix, toi avec ta fille après tous ces combats. Vous vous êtes perdues dans une même défaite et victoire. Apaisez votre colère ! Je prends la relève de mon prénom, Véronique, victorieuse d'avoir pu réunir une identité où le féminin et le masculin peuvent cohabiter sans danger. Je n'ai pas peur de l'homme.

Votre combat est terminé et je suis fière d'en porter le drapeau, ce fameux drapeau du monument aux morts. À présent, il faut reconstruire l'histoire. L'histoire et votre passé se sont émiettés. J'ai tenté d'en rassembler les débris. Doucement. Consoler chaque morceau. Doucement. Guérir chaque souvenir. Doucement. Bercer chaque image. Doucement.

Chemin de reconstruction

Durant des années, j'ai joué au puzzle.

Le même et unique puzzle, pareil à celui qu'un enfant retrouve au fond du placard à jouets, sans sa boîte d'origine et donc sans l'image à reconstituer.

Un puzzle qui n'a jamais aussi bien porté son nom anglais de « casse-tête », occupant l'esprit bien au-delà des moments consacrés à rassembler les pièces.

Un puzzle dont on espère intensément la reconstitution tout en la redoutant, et dont on pressent que des pièces sont définitivement perdues, qui préserveront un peu du mystère peu à peu révélé.

Identifier le traumatisme et poser le diagnostic d'inceste est le préalable au traitement de reconstruction. C'est un tâtonnement subtil et nébuleux. Il nécessite tout d'abord de réunir les éléments, ces morceaux dispersés du puzzle que l'on rattache pièce par pièce pour rassembler le paysage sombre qui est en train de se dessiner.

Prendre conscience de la source du traumatisme m'a permis de sortir du déni et donc du refoulement. Avec le recul, ce fut pour moi la période la plus dure. J'ai bien souvent décrit la métaphore du labyrinthe souterrain, redoutant tout autant d'y rester enfermée que d'en sortir, éblouie par la lumière crue de la vérité. Après, seulement

après, le travail de guérison peut vraiment commencer car la cible était clairement nommée.

La difficulté de ma reconstruction est accentuée par le fait que ce traumatisme relève de l'impensable. Le diagnostic ne vient pas à l'esprit : aucun soignant ne m'en a formulé l'hypothèse. Je ne leur en veux pas. Je me suis retrouvée seule dans l'obscurité de mon labyrinthe pour reconstituer l'itinéraire de mon enfance ; je cherchais les images, les flashs mais les scènes prises une à une me paraissaient insignifiantes. Je les minimisais. J'avais le son sans les images. Ou le contraire. Pour comprendre, il a fallu des années de thérapie, étayées par des formations, des lectures et d'heureuses rencontres.

Une de ces belles rencontres fut l'Afrique. Il me fallait fuir mon passé mais sans conscience de ce que je mettais véritablement à distance. Je cherchais à me confronter à la différence, à ma différence.

La blessure de mon enfance commença à se réveiller dans la brousse profonde de la Côte d'Ivoire. J'étais formatrice aux soins primaires du nouveau-né pour améliorer la prise en charge des bébés dans cette région du monde à la mortalité infantile dramatiquement élevée. Je découvrais toutes les astuces de ces femmes pour apaiser les maux de leur nouveau-né, en particulier les massages à l'huile de karité. Un jour, dans un village reculé, une maman m'invita à boire une de ces tisanes aux herbes dont elle tenait le secret de sa mère. En discutant sur la constipation de son enfant, elle me montra fièrement une pipette plastique dans laquelle se trouvait un liquide rouge qu'elle injectait par l'anus dans l'intestin de son fils : un lavement de piment !

À l'instant de cette confidence, je connectai une rage incontrôlée qui ne me ressemblait pas. J'avais vingt ans. Habitée de mon idéal presque borné du respect des cultures, cet élan inconditionnel vers l'étranger permit de contenir cette colère soudaine mais j'avais la

nausée. Ce dégoût n'avait rien à voir en intensité avec mon ressenti lorsque j'abordais avec mes élèves la problématique de l'excision. Ma réaction était ici disproportionnée. J'avais envie de l'insulter, de la traiter de barbare. Mais je devais me contenir pour préserver ma lente intégration au sein d'une communauté où l'apprivoisement était le socle de toute possibilité de changement. Laisser paraître mon mal-être aurait pu annuler des mois de travail. J'avais gagné la confiance du chef du village. Les femmes m'écoutaient car je les respectais. Alors, j'ai regardé en silence, la gorge nouée comme si j'étais devenue moi-même ce bébé hurlant de douleur. J'étais cet intestin brûlant qui se vidait de tout ce qu'il avait dû retenir en silence.

Mon idéal s'écroula. Jusqu'à présent, la découverte des rituels africains avait nourri quotidiennement ma bienveillance envers la population. Les Africains m'humanisaient étrangement et je me remplissais de leur sagesse. Mais à cet instant-là, je basculai. Intérieurement, je les condamnais pour primitivisme. Je les rejetais profondément.

La disproportion de mon ressentiment fut le premier clignotant indiscutable, révélant que quelque chose de mon histoire m'appartenait dans cette coutume. C'est en psychothérapie, bien des années plus tard, que je compris combien l'Afrique avait réveillé en moi la maltraitance maternelle subie.

De retour en France après ces deux années africaines, je démarrais mon travail d'assistante socio-éducative dans la protection de l'enfance sur Roubaix, microcosme où toutes les tragédies humaines, migratoires, familiales et sociales se juxtaposent. J'y côtoyais à nouveau la population africaine, mais dans un état de grande détresse sans rapport à ce que j'avais connu d'eux en Côte d'Ivoire. J'avais changé de place : je n'étais plus l'étrangère mais je veillais au mieux-être des immigrés. Je savais ce qu'ils avaient fui de l'Afrique et je

commençais à comprendre ce que j'avais fui en allant les rejoindre sur leur terre. Je reconstruisais autour de moi une famille virtuelle, en noir et blanc, dans un mouvement d'interdépendance. Nous étions des fuyards en quête de sens et d'humanisme. Nous nous sommes inconsciemment rejoints.

Mon implication professionnelle se manifestait particulièrement envers les femmes excisées, victimes de viol. J'étais devenue une référente de l'Association d'Aide aux Victimes de Roubaix, sur laquelle je m'appuyais pour faire valoir les plaintes de ces mères, dont les témoignages n'étaient pas pris au sérieux auprès des institutions judiciaires. Lettre d'introduction à l'appui, je veillais à ce que leurs dépôts de plainte soient enregistrés dans les commissariats, même si leurs dossiers étaient classés sans suite. Peu importe, les actes avaient été entendus et leurs agresseurs convoqués. À mes yeux, c'était déjà beaucoup !

J'avais la rage des abus de pouvoir ou du pouvoir défaillant. Je chassais et je pourchassais en vue de rétablir une Protection vis-à-vis de laquelle les institutions baissaient les bras. Je voulais réintroduire de la loi et de la frontière dans une zone de non-droit. Cette rage était le moteur de mon implication professionnelle. Consciente que mon action n'était qu'une goutte d'eau dans la mer, j'étais connue pour ma pugnacité et crainte : je représentais une autorité qui ne passait pas inaperçue. Cette posture m'exposa à de nombreux conflits et critiques : « *Qu'as-tu besoin de réparer ?* ». Ma réponse fusait *: « Vous pouvez parler sur mon professionnalisme mais pas sur moi ».*

Je vivais mon travail comme un engagement, au risque de déplaire à des fonctionnaires cachés derrière des dossiers et des procédures administratives de relogement trop souvent inabouties. J'étais reconnue comme étant celle qui dépistait le plus d'incestes. Mes collègues commentaient *: « Comment fais-tu pour tomber aussi*

souvent sur des situations difficiles ? ». Je voyais, tout simplement. J'avais un radar en moi et je suivais mon intuition. Le juge pour enfant validait mes rapports et les placements d'enfant en danger !

Ma pugnacité et mon investissement interrogeaient. Je me confrontais à la posture matriarcale de la maternité, à ces pédiatres qui favorisent la symbiose mère/enfant tout en excluant certains pères dans leur lien d'attachement à leur nourrisson. Je multipliais les initiatives : reconnaissance anticipée, atelier sur la prénomination et nomination de l'enfant, atelier berceuse et faire-part de naissance, j'utilisais tous les outils et rituels pour favoriser le tiers séparateur et redonner une place de papa à celui qui voulait l'investir. Ma créativité jonglait avec la législation. L'Afrique m'avait appris cela.

Pas de demi-mesure dans mon implication professionnelle !

J'étais consciente que j'allais loin dans mes accompagnements psycho-sociaux. Ma formation au Conseil Conjugal et Familial (C.C.F.) d'obédience psychanalytique m'avait ouvert les yeux sur les défaillances éducatives et psycho-affectives des familles et cette expérience constitua les premières bases de mon travail psychothérapeutique. Je commençais l'analyse de mon transfert et contre transfert.

Dans ma promotion de C.C.F., je rencontrai Margaret, jeune femme anglaise qui avait fui son père incestueux, en venant reconstruire sa vie en France. Ses paroles, ses récits de décorporation, sa quête d'amour envers son parent abuseur, sa prudence à faire confiance et sa sensibilité à l'intrusion me rendaient proche d'elle. Je la comprenais intensément mais cette empathie relevait davantage de la sympathie. Nos échanges agissaient comme un miroir et nous nous sommes racontées en dehors des thérapeutes, des formateurs, des autres stagiaires, de nos maris respectifs ou amis. Nous avions constitué une bulle singulière où la parole pouvait couler, où le temps

était suspendu… Comme si nous reconstruisions ensemble une enveloppe transparente fine et fragile qui tricotait en nous un moi sonore inconditionnel.

Cette rencontre reste ancrée en moi : je me sentais moins seule et rejointe. C'est avec Margaret que j'ai osé poser la première hypothèse de l'inceste. C'est avec elle que j'ai apprivoisé ma peur d'être redéfinie comme une folle, histrionique ou paranoïaque.

J'avais tellement peur d'être ma mère, de mentir ou de théâtraliser.

Mais j'avais le son sans les images. J'étais penchée au-dessus d'un puits de désespoir mais n'en discernais pas le fond ! Il suffirait d'un flash pour en jauger la profondeur, d'une petite image pour donner du sens à ces sensations corporelles indéfinissables. Il permettrait de retricoter les mailles, de valider la souffrance traversée, de renvoyer à l'autre ma honte et ma colère. Avoir enfin quelqu'un à qui redonner ce qui ne m'appartenait pas.

Et puis j'ai participé à un séminaire d'écriture avec Claude Coquelle, psychosociologue à l'Université de Lille. Pendant une semaine, je me suis attablée, comme les autres stagiaires, devant une feuille blanche, stylo à la main. Les thèmes d'exercice étaient particulièrement bien choisis et en même temps banals, ancrés dans le quotidien : les trajets d'école, les lits de l'enfance, la bascule… Au cours de cette formation, j'y ai découvert mes ressources méconnues pour l'écriture et le bien-être d'accoucher d'une parole. Je me sentais paisible et découvrais le plaisir d'aligner les mots sur le papier, de raconter à l'autre et d'écouter l'autre.

J'honore ce formateur pour sa finesse d'animation et la construction de son séminaire, nous amenant sans en avoir l'air à une belle rétrospective de notre histoire de vie.

Sur le chemin du retour de l'université, les images sont revenues tandis que mon regard errait sur le reflet de la vitre d'une rame de métro. Elles sont réapparues alors que j'étais là et nulle part, perdue et anonyme au milieu des voyageurs. C'est drôle comme l'inconscient choisit des instants anodins pour nous révéler des secrets enfouis. J'étais entourée de personnes inconnues mais elles étaient là comme pour m'éviter de vaciller. Je restais branchée à la réalité du moment : le bruit sourd du métro, le noir du tunnel, des visages aux regards baissés vers le sol, des mains accrochées aux poteaux et des odeurs humaines, mélanges de parfums et de sueur, dans une promiscuité nous poussant vers la sortie.

J'attendais impatiemment la prochaine consultation chez mon psychiatre, Vincent Basseguy… Il fallait que je lui raconte vite, très vite, les lavements, les cataplasmes, les toilettes. Je voulais parler, parler très vite… une demi-heure seulement… comment tout dire ?… va-t-il me croire ?… pensera-t-il que je suis folle ? Je ne lui avais encore jamais parlé de mon hypothèse mais là j'avais affiné mon analyse. Mes sensations si bizarres se tricotaient maintenant avec les images. Le film pouvait être projeté sur l'écran avec sa bande-son et mon soignant pouvait établir la critique de mon scénario.

Ma peur, ma très grande peur *: Ah… ce n'est que ça ? Pas bien grave !*

Lors de ce rendez-vous, il fit une entrave à son cadre : il dépassa d'une dizaine de minutes son temps de séance, lui qui avait un chronomètre dans la tête. Après m'avoir écoutée, il hocha la tête d'un signe d'approbation, puis commenta : *« Oui, vous êtes une enfant génitalisée. Il s'agit bien d'un inceste ! ».*

À la séance suivante, il prit de mes nouvelles avec plus d'attention que d'habitude. Le ton de sa voix était inquiet. Il prenait soin de l'intégration

de mes mots. Son regard investiguait avec douceur le mien. Il laissait beaucoup de silences, m'épargnait des retours stéréotypés comme *« Il faut vivre avec, maintenant »*… Il n'était pas de ceux-là, car il savait que vivre avec un trauma n'est pas simple : le chemin de guérison ne se terminait pas avec cette prise de conscience. Loin de toute minimisation des difficultés à venir, il échangea avec moi sur d'autres pistes de traitement, en complémentarité avec son travail en cabinet.

C'est à cette période que j'entrepris un travail psychocorporel avec des analystes transactionnelles : Monique Maystadt et Isabelle Taquin, superviseuse et psychopraticienne, m'ont permis d'oser des régressions en piscine et en groupe : replonger dans les traumas pour hurler sa rage, ses refus à l'instrumentalisation, mimer sa honte pour mieux se redresser. J'ai vomi, craché et mon intestin se vidait, mais cette fois sans lavement. Au fur et à mesure des séances, les sensations de mon corps se sont apaisées, ma charge émotionnelle s'est posée et ma distance professionnelle mieux positionnée. Je me sentais prête à devenir psychothérapeute.

De l'horizontal, je passais à l'analyse verticale par un travail transgénérationnel avec Constance Lanxade qui m'a stimulée à entreprendre les recherches sur les dates et les métiers de mes aïeux. Explorer la généalogie m'a aidée à accepter que l'histoire de mes ancêtres se soit inscrite profondément au cœur de mes cellules. En acceptant ce phénomène encore trop méconnu, j'y ai puisé la force pour continuer à trouver ma place et l'assumer. Ce nouvel angle de vision nous fait observer le monde différemment et affine la posture relationnelle en adéquation avec sa vie. Recueillir et mettre en lumière ce qui cherche à se transmettre dans les répétitions, ouvre à se désengager des loyautés obsolètes et des fidélités de façade pour se concentrer sur ses vrais projets d'existence.

Pendant toutes ces années, Paul, mon mari, est resté proche de moi. Éloigné de l'univers des psys, voire méfiant à leur égard,

formé à l'école du rationnel, il écoutait néanmoins, m'encourageait énormément dans tout ce que j'entreprenais. Il me faisait confiance, persuadé de mes ressources et de ma pugnacité pour ne pas me laisser couler. Il resta à mes côtés au moment de ma décompensation, tout en restant très discret vis-à-vis de notre entourage. Il est une « tombe de silence » et respecte mes secrets, ceux de mon histoire de vie comme celui de ma maladie. C'est, je crois, ce qui m'a le plus aidée : il est ma frontière, celle que je n'avais jamais intégrée. Je sais qu'il s'est senti bien seul avec son silence. Inquiet de me voir épuisée et oscillant entre terreur et désespoir, il a tenu bon sans me dévaloriser. Au fil de mes séances de thérapie dont je lui livrais les fruits, il découvrait la noirceur de mon vécu et l'intensité de mon traumatisme.

Il était là, simplement là comme un phare bien solide, en pierres de granit. Je m'accrochais à son amour pour ne pas me laisser couler tandis que mes sentiments amoureux envers lui préservaient en moi l'envie de vivre, malgré toutes les idées suicidaires qui m'habitaient.

Travailler sur son histoire de vie, c'est relativiser la vision individualiste de notre propre expérience : elle va rencontrer inévitablement d'autres histoires individuelles, dont elles sont indissociables : celles de nos parents ou ascendants plus lointains, des autres membres de notre famille, des personnages qui ont croisé ou accompagné notre trajectoire. À mes yeux, le récit de vie est l'une des meilleures manières de prendre la mesure de notre interdépendance : sans ces gens-là, je ne serais pas ce que je suis. En écho, je me remémore la citation de Jean Paul Sartre : *« L'important ce n'est pas ce qu'on a fait de nous mais ce que nous-mêmes faisons de ce qu'on a fait de nous ».*

Travailler sur mon histoire, c'est redonner de la valeur à ces vies. D'abord par le simple fait de m'y arrêter, de leur consacrer du temps, de l'attention et du travail. Ensuite parce que cet effort m'a permis

de faire des découvertes, de mettre à jour des souvenirs oubliés, de recueillir des informations nouvelles, de me rendre compte finalement qu'il y avait beaucoup plus de choses à dire que je ne l'imaginais.

En partageant mon histoire, je recherche aussi de la reconnaissance : *« tu as une belle écriture »*. Ce besoin de narcissisation, caractéristique chez toute victime d'abus sexuels, est intensifié : il agit comme un pansement sur la blessure narcissique et aussi comme une quête de différenciation sur ma gémellité, ce besoin de me sentir unique et singulière. Je peux accrocher l'attention, capter l'émotion du spectateur comme l'acteur sur la scène du théâtre. Il ne faut pas s'étonner de ce besoin de reconnaissance quand une partie de soi a été construite sur la ridiculisation de son mal-être. Je ne suis plus « Güche la vapeur », risée de toute la famille, qui multiplie les maladresses. J'occupe une autre place, celle qui ne fait plus rire par ses bêtises mais celle dont l'acuité du regard suscite l'intérêt.

Écrire son histoire de vie c'est étayer son identité. C'est forcer l'attention de tous ceux et celles qui ne nous entendent que pour trouver matière à parler d'eux-mêmes. C'est accepter que certains proches ne m'écoutent pas puisque d'autres, lecteurs anonymes, se rapprocheront de moi comme une sœur ou un frère. *« Un prophète n'est méprisé que dans son pays et dans sa propre maison »* : cette parole de l'évangile selon Saint Matthieu (13, 54-58) me protégera des réactions ou de l'absence de réaction de mes proches à la parution de ce livre.

Je me sens libre de toutes mes figures d'attachement anciennes. Je suis sortie de cette dépendance affective familiale. Je ne me sens plus dans le devoir de leur plaire ou de répondre à leurs attentes normatives ou même moralisatrices, parce que j'ai suffisamment réfléchi sur mes limites et les leurs pour cesser de me suradapter à des conventions qui ne m'appartiennent plus. Écrire m'a permis de

retrouver la liberté d'être soi, de sortir du conflit de loyauté envers ma fratrie. Ma distance à leur égard est à la mesure de mon attachement primaire qui voulait tant combler mon sentiment d'abandon.

Écrire son histoire personnelle, c'est aussi rencontrer « la Grande Histoire », celle des nations et des communautés, des guerres et des luttes sociales, des bouleversements intergénérationnels, des événements politiques et des migrations. Travailler sur sa propre histoire de vie conduit paradoxalement à s'ouvrir aux autres par un mouvement de prolongation spontané à l'universalité.

Rédiger ma biographie a apaisé ma souffrance personnelle, par les aveux, les dénonciations qu'elle m'a amenée à sortir de moi. M'écrire est une véritable formation qui m'a conduite à des recherches sur l'historicité du contexte et me permet d'affiner ma compréhension des processus inconscients qui se jouent dans le système familial et intergénérationnel. Plutôt que de la sympathie, cet exercice a développé chez moi une empathie à l'égard des acteurs passés et présents de mon histoire car celle-ci est mise à distance par l'écriture. La reconstruction du roman familial me permet de sortir de la confusion et de mes projections.

Par les fonctions cognitives qu'elle sollicite, l'écriture m'amène à une meilleure structuration de la pensée et donne un nouveau sens à mon histoire. Elle contribue à la restauration de l'estime de soi, à socialiser mon récit et à sortir de la honte dans l'audace d'une publication. Tout ce temps consacré à la rédaction de ce livre est une parenthèse qui donne un sens à ma vie, par la transmission qu'elle permet d'envisager.

Ce récit de vie deviendra un élément essentiel au renforcement de mon identité.

C'est le beau cadeau que m'a fait Yves Mairesse, mon superviseur. Il m'a offert de son temps et prise au sérieux. Il m'a éclairée sur de nombreux aspects théoriques de ce livre et ne m'a pas lâchée quand je décidais de poser cet ouvrage pendant quelques mois, le temps de respirer ou d'intégrer l'analyse. Espace où supervision et psychothérapie se croisaient, la posture professionnelle subtile de mon superviseur a trouvé une juste distance salvatrice où le respect des frontières était savamment orchestré. J'étais impressionnée mais sans transfert d'idéalisation. J'avais grandi. C'était comme un point d'orgue à remettre du masculin dans ma vie, au sens noble du terme. Il a été pour moi, d'abord un formateur, puis la rencontre d'un homme humaniste jusqu'au transfert paternel dans sa fonction de tiers séparateur, m'éloignant de la relation duelle à ma mère. Je lui sais gré d'avoir apaisé en moi la soif de vengeance et ma colère si emprisonnante.

Au fur et à mesure de la rédaction du livre, j'ai pris conscience de mes ressources, de ma capacité à rebondir et de la nécessité de remettre l'argent, la sexualité et le statut professionnel à leur juste place.

L'écriture ouvre à une nouvelle dynamique interne stimulant de nouveaux projets de vie. Les mauvais repères déchiffrés, les identifications idéalisantes ou déstructurantes décryptées, tout cela relance une énergie nouvelle. Cela transforme une vue d'ensemble sur différents paramètres : historiques, psychologiques, sociologiques et transgénérationnels. Tout cela contribue à la réunification du clivage interne, même si, me concernant, elle ne sera jamais achevée. Écrire sur sa vie, c'est aller toucher ses propres limites, s'y confronter et accepter l'aveu d'une rancœur jamais complètement éteinte.

Écrire, soit ! Mais Publier… ?

Publier, c'est rétablir la place de toutes ces personnes qui sont regardées comme des dépressives chroniques, vues par les autres à travers ces lieux communs *« Elle a tout pour être heureuse et n'y arrive pas… Quand passera-t-elle au-dessus et tournera-t-elle la page ?!* » Pour cette raison, le livre de Delphine de Vigan a été un tournant : « Et puis une autre fois, à Paris, un dimanche matin, un homme abîmé m'avait parlé du trouble mental, du regard des autres sur lui, sur eux, ceux qui faisaient si peur qu'ils étaient tous rangés dans le même sac, bipolaires, schizophrènes, dépressifs, étiquetés comme des poulets sous cellophane selon les tendances du moment et les couvertures des magazines, et Lucile, mon héroïne intouchable qui les réhabilitait tous. »

Oui ! Publier un livre, c'est me laisser nourrir par la sensibilité de Delphine de Vigan pour faire changer cette mentalité archaïque considérant qu'il vaut mieux vivre avec un diabétique, un asthmatique ou un sujet atteint d'une maladie auto immune que de côtoyer un dépressif chronique. Pourtant, celui-ci aime rire, entreprendre, faire la fête et créer. Ses sautes d'humeurs, autogérés pour protéger ses proches, caractérisent sa singularité. Ses neurotransmetteurs ont été profondément abîmés. D'origine bien souvent transgénérationnels (comme mes grands-parents maternels, mes deux parents et moi-même), ses gènes spécifiques défaillants ne se répareront jamais plus. Ma résilience sera aussi d'apprendre au quotidien à anticiper les symptômes si bien identifiés. Des psychiatres passionnés et curieux d'améliorer leur pratique me l'ont confirmé : la recherche médicale pour soigner cette défaillance neurophysiologique n'en est qu'à ses balbutiements. Il n'est pas exclusivement de la responsabilité du patient à ne pas savoir gérer ses impasses. Trop de soignants reprochent à leurs clients leur manque de lâcher prise, de recentrage ou d'ancrage, renforçant un sentiment d'incompétence à gérer leur maladie et leur sentiment de culpabilité.

Pour moi, vivre avec un trauma et les effets qu'il a eu sur le corps, c'est d'abord accepter qu'il soit là jusqu'à la fin de nos jours. Sortir de mon secret, c'est me solidariser à toutes les victimes que j'ai accompagnées en psychothérapie ou pas, pour leur dire que la chronicité d'une dépression, c'est entrer dans une forme de normalité possible, acceptable et louable si elle est correctement prise en charge, en dehors des appels symbiotiques.

Décès

Gisèle est décédée une journée de septembre 2020.

En chutant lors d'un acte anodin de sa vie quotidienne, elle refusa tous les soins nécessaires.

Sa soignante, qui s'occupait d'elle depuis dix ans, passa outre. Quinze jours après sa glissade, elle appela les pompiers. Gisèle la menaça de la licencier !

Lors de son transport sanitaire, Gisèle prétendit aux pompiers que sa soignante était la cause de sa glissade.

Ses dernières paroles avec moi au téléphone : « *J'offre ma vie au Seigneur. Je t'embrasse* ».

Elle décéda, seule, dans une chambre anonyme de l'hôpital de Perpignan, loin de son refuge amélien. Auparavant, elle avait déclaré au médecin hospitalier qu'elle n'avait pas d'enfants.

Sa soignante l'habilla de son habit de fête *:* un smoking

En guise d'adieu anticipé à ses enfants, elle avait, 15 ans plus tôt, exprimé devant notaire sa volonté de les exclure de sa succession.

Dans la même veine, son faire-part de décès, rédigé de sa main par anticipation, faisait annoncer ses funérailles par ses petits-enfants, pouvant ainsi laisser penser que ses enfants étaient morts avant elle.

POSTFACE

Véronique Wycke nous offre un récit autobiographique poignant et éclairé sur la question de la maltraitance intrafamiliale. Plus spécifiquement, l'auteure aborde ici le sujet trop peu connu de l'inceste maternel, de ses manifestations et de son impact, tant sur le développement de la personnalité chez l'enfant et l'adolescent, que sur la psychopathologie de l'adulte.

Le style, simple et direct, rend la lecture de ce récit fluide et accessible au plus grand nombre, malgré la gravité du propos.

La recherche de sens, à l'origine et au centre de cet ouvrage, est facilitée par les allers-retours entre le vécu de l'enfant, remarquablement décrit, les éléments issus de la psychothérapie et enfin les vignettes théoriques qui viennent ponctuer le témoignage.

La forme de cet ouvrage le rend ainsi unique et permet qu'il puisse aussi bien être lu :

– comme un récit autobiographique, pour ses qualités littéraires et l'originalité de son sujet

– comme un témoignage, à destination d'autres victimes de maltraitance et/ou d'inceste

– comme un outil de travail à destination de professionnels (du soin psychique, de la protection de l'enfance…) dans le cadre de leur formation initiale ou continue.

Enfin la diversité des références théoriques (neurosciences, psychanalyse, analyse transactionnelle, systémie, psychosociologie…)

témoigne d'une très grande ouverture de l'auteure et de son souhait de toujours replacer la clinique au centre du propos.

Dr Delphine CHARLET
Médecin psychiatre, pédopsychiatre, psychothérapeute
Praticien hospitalier
Lille

Bibliographie

Rien ne s'oppose à la nuit
Auteur : Delphine de VIGAN
Éditions Lattes, 2011

Le syndrome du Gisant
Un subtil enfant de remplacement
Auteur : Dr Salomon Sellam
Éditions Bérangel, 2004, pages 91 à 103 et 113

Les fantômes de l'inconscient
Auteurs : Maria Torok et Serge Tisseron
Revue : Le coq-héron, 2006/3 – N° 186 – pages 27-33

Concept sur le stress post-traumatique
DSM-IV-TR
Éditions Masson, Paris, 2003

Sur l'ensemble de la position lacanienne
Auteurs : Lacan – Paul Laurent Assoun
Éditions Puf, « Que sais-je ? », 2003.

L'inceste et l'incestuel
Auteur : Paul-Claude Racamier
Éditions du collège, 1995, Paris

La lutte des places. Insertion et désinsertion
Auteurs : Frédéric Blondel, Isabel Taboada, Léonetti et Vincent de Gaulejac.
Éditions Desclée De Brouwer, 2014

L'histoire en héritage, Roman Familial et trajectoire sociale
Auteur : Vincent de Gaulejac
Éditions Payot et Rivages, Paris, 2012 - page 63

La fabrique de l'homme pervers
Auteur : Dominique Barbier, psychiatre
Éditions Odile Jacob, février 2013

Trouble Déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité
Auteur : Sandra Garcia (Suisse) avril 2001 - PDF

Le trauma et le corps, une approche sensorimotrice de la psychothérapie
Auteurs : Pat Ogden, Kekuni Minton et Clare Pain
Éditions de Boeck Supérieur s.a, 2015 – Pages 28 – 34 – 87 – 179 – 183 – 242

Références bibliographiques sur la klysmaphilie

• **DSM IV – TR – Code diagnostic 302-9**
Éditions Masson, Paris, 2003
• **Guérir, c'est oser aimer. La place de l'amour dans la psychothérapie**,
Auteur : Luc Schreiden
Actualités en analyse transactionnelle, 2009
(N° 132), pages 40-56
• **Psychologie pathologique sur le langage psychotique**
Auteur : Jean Bergeret
Éditions Masson, 2012

Références bibliographiques sur l'inceste et l'emprise

• **Le Moi-peau**
Auteur : Didier Anzieu
Éditions Dunod, Paris, 1995, pages 164, 172, 173, 177.

• **L'emprise maternelle ou l'absence de frontières**
Mémoire de Karine Gordon-Marcoux, dans « Paradis, Clef en main de Nelly Arcan », « Insecte » de Claire Castillon et « Crève, maman ! » de Mo Singh - Université du Québec à Montréal – 2012.

• **Étendre la notion d'inceste :** Exclusion du tiers et binarisation du ternaire
Auteures : Caroline Eliacheff, psychanalyste et Nathalie Heinich, sociologue,
Éditions Cairn

Un merveilleux malheur
Auteur : Boris Cyrulnik
Éditions Odile Jacob, mars 1999

La sémantique des sentiments
Auteur : Arkdiusz Koselak
Thèse soutenue en 2007

Mon expérience des états-limites
Auteur : Harold Searles,
Éditions : Gallimard, 1994 – page 107.

Attachement et perte
Auteur : J. Bomlby
Volume I, Tavistock, Londres, 1969. Traduction française J. Kalmanovitch,
Édition Puf, 2002

Les explications données aux enfants, La vie sexuelle
Auteur : Sigmund Freud
Éditions Puff, Paris, 1969 – pages 7-13

Les sources de la honte
Auteur : Vincent de Gaulejac
Éditions Desclée de Brouwer, 1996 et 2008 – pages 36 à 42

Soignez vos problèmes d'argent
Auteur : Philippe Geffroy
Éditions Maxima, 2009

Imprimé en France
ISBN 979-10-284-1663-8
Dépôt légal : 3e trimestre 2021